AKHENATON • BONJOUR TRISTESSE • ISCO • WADDLE • MLS • LUDIVINE SAGNA

onze MONDIAL

N°297

AVRIL / MAI 2015

VARANE
PAROLE À LA DÉFENSE

SUPPORTERS
ENQUÊTE SUR UN PUTSCH ANNONCÉ

ISTANBUL
AU COEUR DU DERBY LE PLUS CHAUD DU MONDE

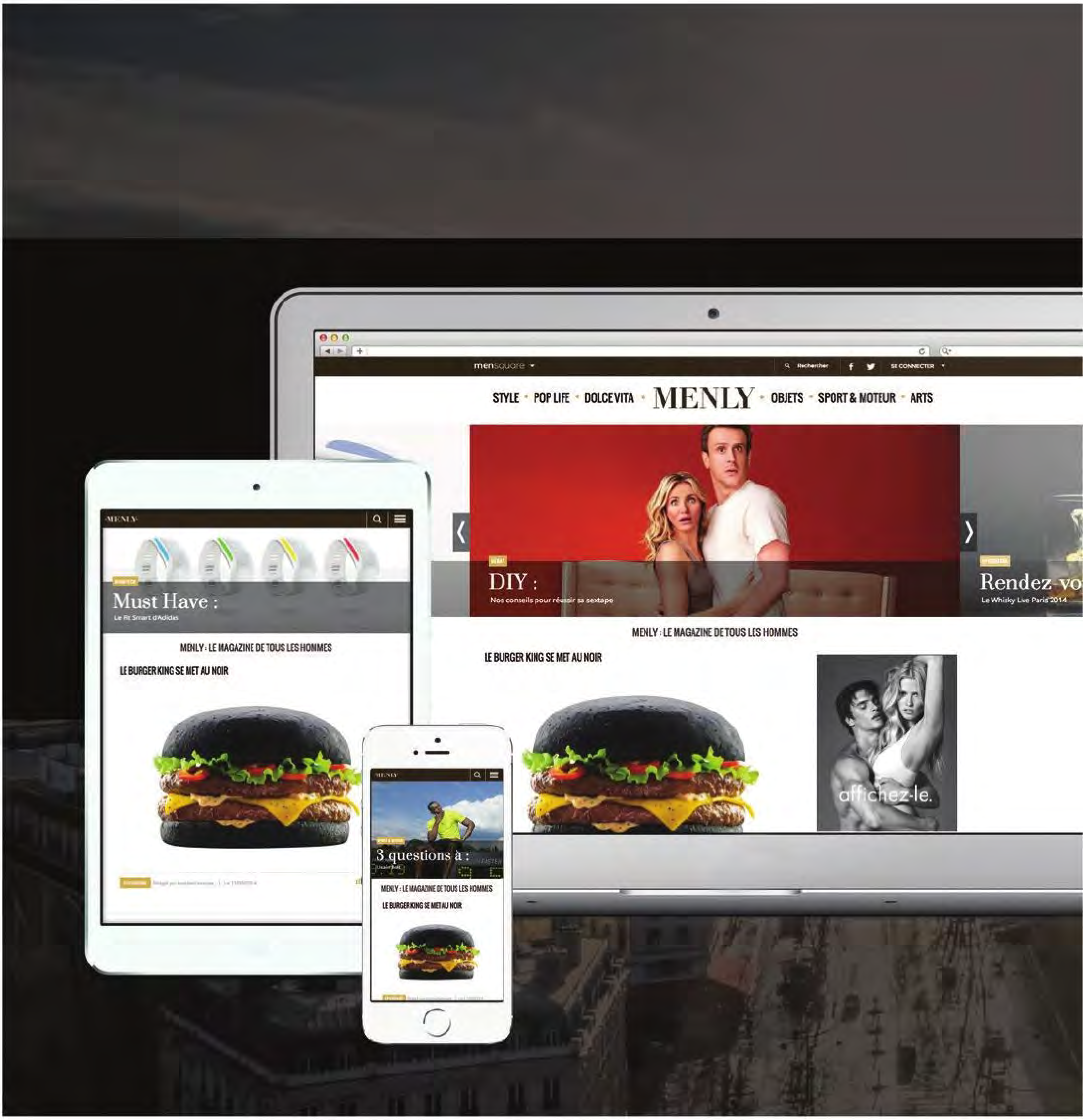
OM-PSG
40 ANS D'AMOUR

NTEP
ENTRETIEN AVEC UN VANTARD

ACBB: ET SI BOULOGNE DEVENAIT LE 2e GRAND CLUB PARISIEN ?

FRANCE : 4,90 € BEL/LUX : 5,30 € DOM/S : 5,40 €

L 16712 - 297 - F: 4,90 € - RD


mensquare
Rechercher
SE CONNECTER
STYLE · POP LIFE · DOLCE VITA · MENLY · OBJETS · SPORT & MOTEUR · ARTS
DIY :
Nos conseils pour réussir sa sextape
Rendez-vo
Le Whisky Live Paris 2014
MENLY : LE MAGAZINE DE TOUS LES HOMMES
LE BURGER KING SE MET AU NOIR
affichez-le.
MENLY
Must Have :
Le Fit Smart d'Adidas
MENLY : LE MAGAZINE DE TOUS LES HOMMES
LE BURGER KING SE MET AU NOIR
3 questions à :
MENLY : LE MAGAZINE DE TOUS LES HOMMES
LE BURGER KING SE MET AU NOIR

·MENLY·

ABONNEZ-VOUS MAINTENANT À

onze MONDIAL

6 NUMÉROS LIVRÉS À DOMICILE

4 N° PAR AN & **2 HORS-SÉRIE**

(4,90€ l'unité) (6,00€ l'unité)

29€ SEULEMENT

OFFRE SPÉCIALE 1 AN D'ABONNEMENT "ONZE MONDIAL"

Merci de retourner ce bulletin sous enveloppe avec votre réglement à: **ONZE MONDIAL - BUREAU B 1408 - 60643 CHANTILLY**

☐ 1 AN		☐ 2 ANS	
☐ 4 numéros + 2 hors séries	FR | 29€ UE | 43,5€	☐ 8 numéros + 4 hors séries	FR | 58€ UE | 87€
☐ 4 numéros + 2 hors séries + abonnement web*	FR | 39€ UE | 58,5€	☐ 8 numéros + 4 hors séries + abonnement web*	FR | 78€ UE | 117€

NOM ______________________ PRÉNOM ______________________

ADRESSE ______________________ CODE POSTAL ______________________

VILLE ______________________ PAYS ______________________

EMAIL* ______________________ TEL. ______________________

RÉGLEMENT PAR ☐ CHÈQUE (bancaire ou postal à l'ordre de Onze Mondial) ☐ CB DATE & SIGNATURE

NUMERO CB

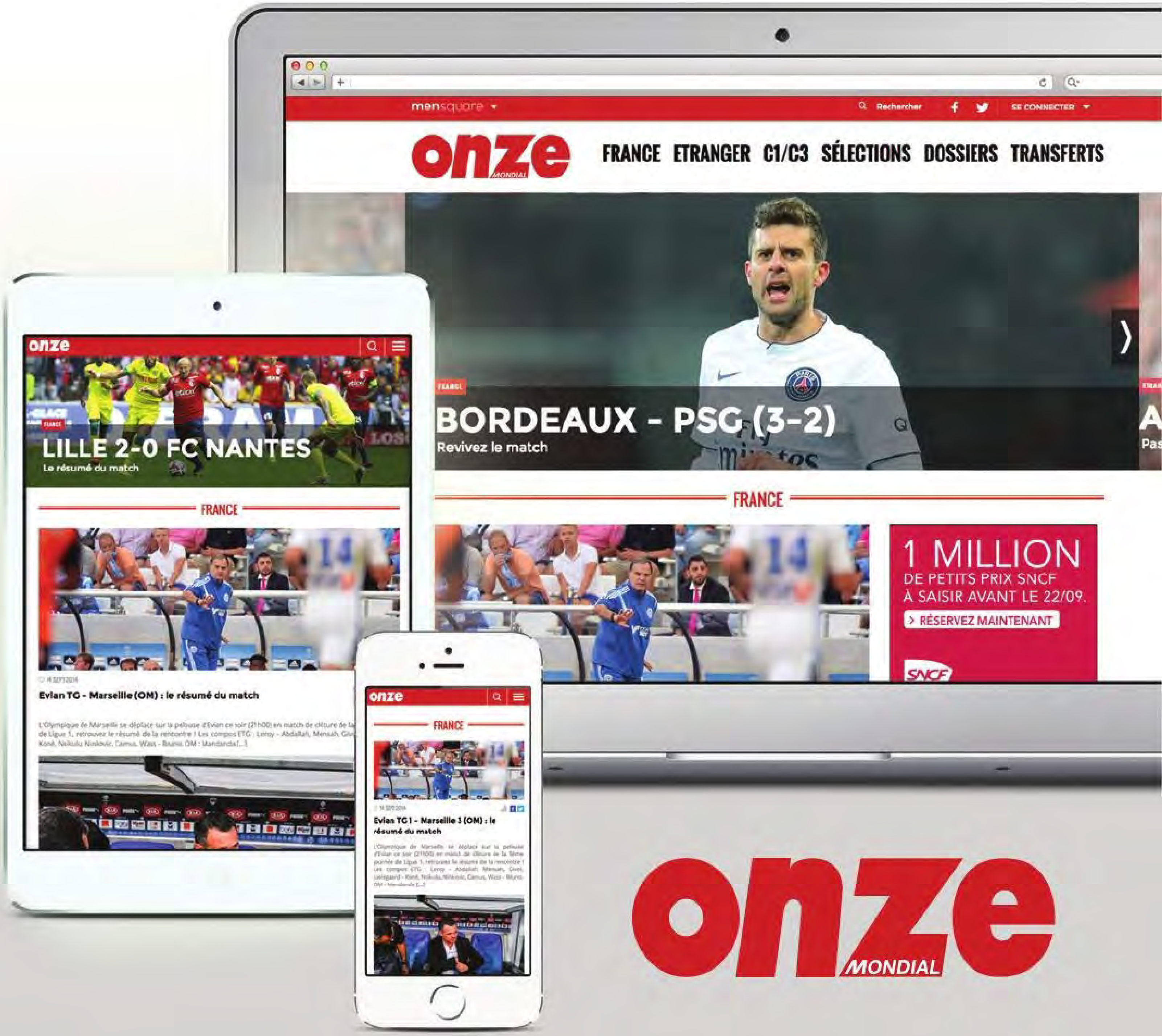
EXPIRATION CRYPTOGRAMME

* L'abonnement web vous donne accès à des contenus exclusifs.

Je souhaite bénéficier des offres par e-mail de la part : ☐ de Onze Mondial ☐ des partenaires commerciaux de Onze Mondial.

Offre valable jusqu'au 27/03/2015 réservée à la France Métropolitaine et aux pays membres de l'Union Européenne et dans la limite des stocks disponibles. Le droit d'accès et de rectification des données concernant les abonnés peut s'exercer auprès du Service Abonnements. Sauf opposition formulée par écrit, les données peuvent être communiquées à des organismes extérieurs.

SUIVEZ TOUS LES MATCHS EN DIRECT SUR ONZEMONDIAL.COM



onze MONDIAL

Emmanuel Bocquet
Rédacteur en chef

CULTURE FOOT

Deux clubs en quart de finale de Ligue des Champions, des stades dernière génération qui poussent comme des champignons, le grand championnat le plus indécis d'Europe… Malgré d'évidents motifs de satisfaction, les Français se complaisent dans cet irritant exercice d'autoflagellation qui consiste à dire que « c'est mieux ailleurs ».

Oui, le jeu est moins intense qu'en Angleterre, moins technique qu'en Espagne et moins ouvert qu'en Allemagne. D'accord, nos joueurs ont parfois les pieds carrés et nos entraîneurs préféreraient se couper une jambe avec un canif rouillé plutôt que de jouer avec deux attaquants.

Mais si le foot français suscite l'indifférence des grandes nations qui nous entourent et les sarcasmes sur son propre territoire, c'est parce qu'il se développe dans un pays qui manque cruellement de culture foot. Il n'y a que chez nous qu'on peut croiser dans la rue des maillots du Real, du Barça, du Bayern ou de Chelsea.

En Espagne, en Italie et surtout en Angleterre, la passion pour un club se transmet de père en fils, de génération en génération. Qu'il fasse partie de l'élite ou qu'il végète dans les échelons inférieurs, ce club est le vôtre. Pour la vie. C'est cette culture foot omniprésente outre-Manche qui a permis au Portsmouth FC d'être sauvé de la faillite par ses propres supporters.

La France n'est pas un pays de foot. Mais elle y travaille. C'est dans cet esprit qu'Onze Mondial essaie, modestement, d'apporter sa pierre à l'édifice.

AUTO NEWS

ACTU, NOUVEAUTÉS, ESSAIS, ENQUÊTES
LES SALONS INTERNATIONAUX EN DIRECT
CHAQUE JOUR, DES CENTAINES DE PHOTOS EXCLUSIVES
DES INFOS INSOLITES DU MONDE ENTIER

NE RATEZ RIEN DE L'AUTOMOBILE SUR AUTONEWS.FR

Autonews.fr
LE SITE DE LA VIE AUTOMOBILE

DOSSIER
SUPPORTERS ÊTES-VOUS LÀ ? — **12**

14 — **CHRONIQUE /** BONJOUR TRISTESSE

16 — **DOSSIER /** QUAND LES SUPPORTERS S'ÉVEILLERONT
22 • **DOSSIER /** LES SUPPORTERS POUR LES NULS
24 • **DOSSIER /** LE NOUVEAU PARC
28 • **DOSSIER /** DES LIAISONS PAS DANGEREUSES

SNACK
Joueur idéal / joueur catastrophe — **32**

FRANCE — **34**

36 — **RENCONTRE /** NTEP
44 • **CULTURE FOOT /** TU SERAS UN COACH MON FILS
48 • **FOCUS /** BOULOGNE BOYS

SNACK
Les Affranchis — **52**

MONDE — **54**

56 — **COUV' /** VARANE
66 • **TURQUIE /** TURKISH DELIGHT
78 • **ESPAGNE /** ISCO, MERINGUE MUTANTE
82 • **USA /** EASY SOCCER

SNACK
Ode aux Panenka anonymes — **84**

mensquare.com
VOUS AVEZ RAISON D'ÊTRE UN HOMME

onze

Directeur de la publication :
Laurent Lepsch
laurent@onzemondial.com
Rédacteur en chef :
Emmanuel Bocquet
manu@onzemondial.com
Directeur Marketing & Production :
Mathieu Even
mathieu@mensquare.com
Responsable technique :
Jérôme Pissis
Comité de rédaction :
Zahir Oussadi, Romain Vinot, Philippe Rodier, Sophie Chaudey, Léo Mingot
Secrétaire de rédaction :
Axel Roulle
Couverture :
Hélène Hadjiyianni
Directeur Artistique :
Samy Glenisson
Graphistes :
Samy Glenisson (1er maquettiste)
Noémie Belasic
Photographes :
Icon Sport, Gaël Hérissé, HLenie
Ont participé à ce numéro :
Ianis Periac, Matthieu Longatte, Julien Maron, Sébastien Palais, Valéry-François Brancaleoni, Guillaume Balout, Mike Laskar, Grégoire Godefroy, Malika Ménard

Remerciements :
Frank Hocquemiller

ONZE MONDIAL, onzemondial.com
magazine trimestriel
Édité par MENSQUARE SAS
au capital de 154 281 €
RCS : 532 429 537
20, Rue Thérèse – 75001 Paris
welcome@onzemondial.com
Président :
Pierre-Étienne Boilard

Publicité :
Profil 18/30
134 bis, rue du Point du Jour
92517 Boulogne-Billancourt Cedex
Tél : 01 46 94 84 24
Fax : 01 46 94 90 00
www.profil-1830.com
Directeur commercial :
Thierry Rémond
tremond@profil-1830.com
Chef de publicité :
Simon Piger
spiger@profil-1830.com
Directrice technique :
Elisabeth Sirand-Girouard
egirouard@profil-1830.com

ABONNEMENTS ONZE MONDIAL
ONZE MONDIAL
BUREAU B 1408 - 60643 CHANTILLY
01 44 84 80 75

IMPRIMÉ EN France
SEGO – 46, Rue Constantin-Pecqueur
95150 – Taverny

N° Commission paritaire : 0216 K 81 293
Dépôt légal à la parution

Tous droits de reproduction réservés pour tous les pays. Les manuscrits non insérés ne sont pas nécessairement rendus. Les indications de marques et les adresses qui figurent dans ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à de légères variations.

VINTAGE 86

88 ARCHIVE / OM-PSG
120 ÉTOILE FILANTE / FARGEON
121 HA11 OF FAME / WADDLE
122 CLASSIC TEAM / DANEMARK 1992

SNACK – Les arnaques du siècle 126

FOOT 2.0 – Les nouveaux business des stades 128

HIGH-TECH 132

SNACK – TOP 5 des coups de com' 134

136 LE SON DE FOOT / AKHENATON / JEANNOT

138 WAG THE FUCK / LUDIVINE SAGNA

140 TOUT-TERRAIN / ACTON MARTIN

JEUX 142

www.renault.fr
RENAULT CAPTUR HELLY HANSEN
PRÉSENTE
NORWEGIAN ADVENTURE*
UNE SÉRIE TRÈS SPÉCIALE
- TABLETTE CONNECTÉE R-LINK®
- CAMÉRA DE RECUL
- SYSTÈME DE CONTRÔLE D'ADHÉRENCE «EXTENDED GRIP»
*L'aventure norvégienne.
HH HELLY HANSEN
RETROUVEZ LA NORWEGIAN ADVENTURE*,
500 KM PARTAGÉS ENTRE LE CAPTUR HELLY HANSEN ET UN VOILIER.
WWW.CAPTUR.RENAULT.FR
Consommations mixtes min/max (l/100 km) : 3,8/5,5. Émissions CO2 min/max (g/km) : 99/127.
Consommations et émissions homologuées selon réglementation applicable.
Renault préconise elf
RENAULT

SUPPORTERS, ÊTES-VOUS LÀ?

En 2015 en France, ça veut dire quoi, être supporter ? Jusqu'au tournant des années 2000, le supporter était la richesse d'un club. Celui qui apportait soutien vocal au stade, mais aussi financier en achetant sa place, son maillot et son écharpe. Il avait sa tribune, son groupe et une liberté d'action et de parole presque totale. Mais ça, c'était avant. Avant que les pouvoirs publics s'emparent du dossier et nettoient les stades français au Kärcher.

Diabolisé par les forces de l'ordre et les instances, vilipendé par la plupart des médias mainstream, ostracisé par ses propres dirigeants, le supporter en général et l'ultra en particulier est devenu un élément nuisible. Alors le supporter a réagi. Pour évacuer sa frustration, il a déserté les stades, leurs CRS et leurs caméras de surveillance pour investir centres-villes et aires d'autoroute. Il a multiplié les banderoles et les chants contestataires pour infléchir la tendance et réclamer plus de considération.

Mais il serait bien trop manichéen et même particulièrement malhonnête d'imputer tous les torts aux vilains dirigeants de clubs vs les gentils supporters. Incapacité à se fédérer durablement, incidents répétés dans et en dehors des stades, craquage de fumigènes particulièrement coûteux pour les clubs, banderoles et slogans insultants envers leurs propres dirigeants : les supporters ont aussi leur part de responsabilité dans l'image trouble qu'ils renvoient, y compris auprès de l'opinion publique. D'où l'amalgame le plus fréquent : supporter = irresponsable = casseur. Et qui a envie de discuter avec des casseurs ?

D'autres ont choisi une voie plus « institutionnelle » pour avoir voix au chapitre. C'est le cas du Conseil National des Supporters de Football, créé l'an passé et qui, devant le refus des têtes pensantes du foot français d'ouvrir le dialogue, a investi le terrain politique pour faire avancer ses idées, à savoir impliquer les supporters dans la gouvernance du football français et favoriser leur entrée dans le capital des clubs. La ligne de fracture résulte d'une mésentente initiale : les supporters estiment être l'âme, la caution morale d'un club alors que leurs dirigeants ne voient en eux que des clients comme les autres. Et même moins bien que les autres, puisqu'ils contestent à peu près tout et sont sources d'amendes et d'incidents.

> ***" Les supporters sont l'âme du football professionnel : ils forment l'identité des clubs. Les propriétaires, les entraîneurs et les joueurs peuvent changer, mais les supporters resteront toujours. "***
>
> **Michel Platini, 2009.**

Cette mutation des rapports entre les supporters et les autres acteurs du foot trouve son meilleur symbole dans la transformation radicale du Parc des Princes. L'antre de la Porte de Saint-Cloud, autrefois étuve incandescente, n'est plus aujourd'hui qu'un petit bouillon mitonné à feu doux. Et encore, seulement lors des grandes occasions…

Enfin, pour finir sur une note plus positive, vous découvrirez dans ce dossier que les relations entre ultras ne sont pas faites que de chants haineux, de vols de bâche et de fights planifiés. Contre toute attente, certains groupes que rien ne destinait à s'entendre ont sympathisé, au-delà même du foot.

Bienvenue dans le monde des supporters.

ÉPISODE 03

BONJOUR TRISTESSE

SUPPOR(C)TER

Par **Matthieu Longatte** - Photo **Cédric Roux** & **Icon Sport**

Après avoir tiré à boulets rouges sur les coachs dans l'épisode précédent, Matthieu Longatte se mue cette fois en supporter réac'. Les tribunes-cathédrales, c'est vraiment pas sa came. Faites du bruit !

La semaine dernière, alors que je faisais l'amour à ma copine avec un certain talent, je perdis brusquement le contrôle de moi-même et me mis à lui hurler au visage : *«Allez Sophie, AAAALLLEZ Sophie. OÙ TU ES JE SERAI LÀ, tu ne seras jamais seule, CAR NOUS DEUX C'EST POUR LA VIE* ». C'est sur le pas de la porte, une baffe laser plus tard et après lui avoir gueulé *« Sors de chez moi ! »* avant de me souvenir qu'on était chez elle, que j'ai véritablement commencé à m'interroger sur mon identité de supporter.

C'est alors que, dans le dépit d'un coït inachevé, j'envoie un texto à une ex horrible tant elle est laide et insupportable mais qui détient ce pouvoir secret des ex ingrates de savoir se faire désirer quand on ne la voit plus depuis des mois. Moins on la voit, plus on se demande si elle était vraiment si disgracieuse. On a besoin de la revoir pour se rappeler qu'elle nous dégoûte, le même genre de rapport douteux que doit entretenir Nadine Morano avec son miroir. Mystère de la vie des hommes. Elle me répond *« Passe ce soir »*, je me rends compte avec stupéfaction du message que j'ai envoyé : *« Oh femme laide à la lumière, sens-tu la chaleur du sexe en sueur ?* » Je jette mon téléphone dans la cage d'escalier avec le sentiment d'être possédé.

Tout devient clair : le manque d'ambiance au Parc des Princes m'empêche de me défouler correctement et cela impacte ma vie personnelle. Ben oui, mais depuis que le stade avec la meilleure acoustique de France s'est débarrassé de ses ultras, l'ambiance ressemble à celle d'un concert de Zaz devant un public de sourds et muets : les gens sont contents d'être là, mais en silence (dans le cas de figure du concert de Zaz, les gens sont aussi contents d'être là CAR c'est le silence). Et il faut bien le dire, dans un cas comme dans l'autre tu te fais chier comme devant un reportage animalier sans être défoncé.

> "*Aussi rare qu'un tacle propre de Franck Jurietti.*"

Alors qu'a-t-il bien pu se passer au cours des dix dernières années pour que la volonté de pacifier les stades aboutisse au gâchis actuel des ambiances morbides qui se diffusent dans les enceintes françaises ? Tout supporter parisien né dans les années 80/90 se souvient de la première fois où la ferveur du Parc a pénétré ses oreilles comme de la première fois où l'oeil de sa bite a croisé le regard de Tabatha Cash. On s'en rappelle comme quelque chose de puissant. En étant honnête, celui-ci se souvient aussi de ne pas avoir compris le comportement de tous les supporters : *« Tonton, pourquoi ils ont tous le crâne rasé de ce côté-là ? »*

Mon oncle ne s'embarrassait pas : « *Parce que c'est des racistes* ». « *Et tonton, pourquoi ils tournent le dos aux matchs ? Ils aiment pas le foot ?* » « *Ce sont des cons.* ».

Je me souviens aussi de ces fins de match où mon oncle serrait un peu plus fort ma main et accélérait le pas, une bagarre se rapprochant de lui et des 20 kilos dont il avait la charge. Je me rappelle de ces quelques visages en sang que j'ai pu voir, de ces mouvements de foules à couper le souffle. Puis plus vieux, je me souviens de ce pote calme, timide, qui partait casser des gueules tous les week-ends au stade pour se défouler et qui revenait avec un oeil qui louche le lundi, laissant penser qu'il encaissait mieux qu'il n'envoyait. Et surtout je me souviens de ce 23 Novembre 2006 et de son mort, tué par un policier pour un match de foot et pour le goût de la bagarre de certains, c'est un décès dénué de sens, une jeunesse fauchée, une tristesse. Comme celle qui aura lieu quatre ans plus tard après un tabassage entre supporters du PSG.

Donc bon, ouais il fallait faire quelque chose, mais de là à retirer à tout un stade sa ferveur, son essence... Il y a dix piges, entendre au Parc les chants des supporters adverses était aussi rare qu'un tacle propre de Franck Jurietti. Et pourtant, en attaque c'était Pancrate, fallait avoir envie de s'user la voix.
Maintenant c'est triste comme sous les pieds de Yannick Noah, pas de chant, pas de fumée, pas d'ambiance. Tu peux presque te faire repérer par les stewards juste au bruit que tu fais en tirant sur ta clope. À la moindre incartade au règlement, pour un putain de chant qui se plaint des tarifs qui deviennent exorbitants, ils te virent comme une merde et répondent à tes explications polies par une attitude de videur raté, en te fixant des yeux et en te provoquant.

Mais putain, le stade ça nous fait du bien parce qu'on n'a pas à réfléchir, ça nous fait oublier nos vies pathétiques, nos soucis hebdomadaires et nos boulots de merde. On y va en groupe pour rejoindre un groupe encore plus important et se fondre dans une foule de personnes liées uniquement par une passion, qui redécouvrent à chaque fois la force d'une énergie convergente entre des milliers d'êtres humains. Les supporters, nous sommes un peu des manifestants quotidiens pour la liberté de s'amuser, de chanter et de partager une rencontre, peut-être inutile mais ludique et inoffensive.

> « Dégagez-les si vous voulez mais laissez les autres respirer leur kif. »

Alors rendez-nous cette liberté puisque c'est ce qu'on vient y chercher. Encadrez-nous, usez des nouveaux moyens technologiques pour identifier au cas par cas et de façon juste les individus qui sont vraiment dangereux et qui ne viennent pas chercher de plaisirs sains dans cette réunion d'âmes passionnées. Dégagez-les si vous voulez mais laissez les autres respirer leur kif.

Et pour finir, arrêtez de harceler les ultras, laissez-nous nous ré-amuser ensemble, on essaiera de faire pareil qu'avant mais en mieux. Parce que s'il est vrai que le football est un opium du peuple, c'est quand même loin d'être la pire des cames.

QUAND LES SUPPORTERS S'ÉVEILLERONT…

Par **Emmanuel Bocquet** - Photo **Icon Sport** - Illustration **Samy Glenisson**

C'est l'histoire d'un mouvement qui pourrait tout changer dans le paysage footballistique français. Depuis plusieurs mois, des associations de supporters se sont mises en ordre de marche pour faire valoir leurs droits. Avec le soutien des pouvoirs publics mais la défiance des instances. Explication.

« *On ne lâchera pas. On sait qu'on s'est lancé dans un truc compliqué, mais on va continuer à se battre.* »
En créant le Conseil National des Supporters de football (CNSF) en mai 2014, Matthieu Gudefin et les autres membres fondateurs s'attendaient à rencontrer une certaine résistance de la part des instances du foot français. Mais pas à ce point. *« Paradoxalement, on travaille dans un environnement très défavorable au niveau des instances, mais on reçoit un accueil et un soutien important côté politique et parlementaire. »*

Flashback. Janvier 2010 : le premier congrès national des supporters se tient au Stade de France. Quelques mois plus tard, le Livre vert du supportérisme est présenté à Rama Yade, alors Secrétaire d'Etat aux Sports. Enfin, janvier 2014 : le Rapport Glavany pour un football durable est remis au gouvernement. Ces trois actes fondateurs forment la genèse de cette histoire et convergent tous sur un point : un rapprochement entre les trois acteurs majeurs du foot, à savoir les clubs, les supporters et les pouvoirs publics, est aujourd'hui indispensable.

Une volonté de consensus mise à mal par la mort de Yann Lorence, tabassé devant le Parc en mars 2010, l'arsenal répressif déployé par la Place Beauvau (Brice Hortefeux à l'époque) à travers la loi LOPPSI 2 pour éradiquer la violence dans et autour des stades français et la création de la Direction nationale de lutte contre le hooliganisme (DNLH). Groupes dissous, chasse aux Ultras, fichage, interdictions de stades : un climat ultra-sécuritaire sans doute nécessaire mais qui n'a pas aidé à faire émerger sereinement une entité représentative.

> "Le Graët s'attendait sans doute à rencontrer des mecs avinés. Alors il a essayé de nous emmener dans une discussion de comptoir."

Jusqu'à ce mois d'avril 2014, lors duquel quelques présidents d'associations locales, à Nantes, Rouen, Nancy et Toulon, décident de s'unir et d'impulser le mouvement. Ils montent leur projet, contactent instances sportives et publiques et créent, le 17 avril, le Conseil National des Supporters de football. Leur crédo ? Réformer en profondeur la gouvernance du foot français et mettre fin au dialogue de sourds entre supporters et dirigeants, faciliter le dialogue et imposer la présence des supporters dans les processus décisionnels.

Un manifeste est rédigé, qui compile leurs revendications. Il s'articule autour de trois mesures phares. 1) L'entrée de représentants de supporters au conseil d'administration de la LFP et de l'UCPF et au comité exécutif de la FFF. 2) L'entrée de représentants de supporters au conseil d'administration des clubs. 3) Le développement de l'actionnariat populaire, à savoir la possibilité pour les supporters d'entrer au capital de leur club.

De prime abord, ces demandes reçoivent un accueil assez favorable de la part des parties en présence : *« L'UCPF nous a dit qu'il n'était pas opposé à l'idée de faire entrer les supporters au CA des instances pour être consultés sur les questions régaliennes, ou à hauteur de ce qu'ils pèsent dans le capital lorsqu'il y a actionnariat populaire. Quant à Thiriez, il nous a reçus à bras ouverts en nous disant : 'Bienvenue dans la grande famille du football', en nous disant qu'il serait là pour*

les Assises. Bref, nous, ça nous allait très bien. On ne demandait rien de plus. » précise Matthieu Gudefin.

Reste alors à rencontrer le patron de la 3F, qui va longtemps faire la sourde oreille. Jusqu'à ce 14 janvier 2015 où, après un harcèlement en règle du service communication de la maison FFF, le boss leur a accordé audience dans son bureau du boulevard de Grenelle. Un entretien qui va s'avérer surréaliste. Matthieu Gudefin : *« Le Graët s'attendait sans doute à rencontrer des mecs avinés, alors il a essayé de nous emmener dans une discussion de comptoir. Mais quand il a vu qu'on voulait entrer dans le vif du sujet, il s'est braqué. Il nous a dit : 'Vous ne me parlez pas sur ce ton-là', alors qu'on n'était pas du tout agressif. Un peu direct, peut-être… En fait, on avait froissé le monarque. Il nous a alors lancé avec un mépris total : 'Vos discussions, ça ne m'intéresse pas'.* »

Le rendez-vous tourne mal et court. Et illustre parfaitement l'état des relations entre les supporters et les dirigeants. Au final, aucune des trois instances ne sera présente lors des IIe Assises du supportérisme. Elles pourraient bien le regretter dans quelques mois…

Organisées le 11 février dernier au Palais du Luxembourg, après une première session en mai 2014, ces IIe Assises rassemblent, autour du Secrétaire d'Etat aux Sports Thierry Braillard, quelques parlementaires (Buffet, Dupont-Aignan, Dantec, De Rugy), des sociologues du sport, des représentants de Supporters Direct Europe (lire encadré). Face à eux : trois chaises vides. Celles de la LFP, de la FFF et de l'UCPF. Marie-Laure Houari, directrice de la communication de l'UCPF, s'explique : *« Ils ont fait grand bruit en disant qu'on n'était pas venus, mais ils avaient carrément oublié de nous inviter lors de leur première réunion. Pour la seconde, ce n'est pas qu'on ne voulait pas y aller, c'était un problème d'emploi du temps. Ce jour-là personne n'était disponible.* »

> **" L'OM n'est même pas représenté dans ce conseil national "**

En réalité, ce que les caciques du foot français reprochent collégialement au CNSF, c'est son manque de représentativité. *« Ce CNSF est très nantais, reprend Marie-Laure Houari. Le problème, c'est qu'ils ne représentent qu'eux-mêmes. Il y a 40 clubs en Ligue 1 et Ligue 2 et des associations de supporters nombreuses et très variées, avec des relations différentes d'un club à l'autre même si globalement, ça se passe plutôt bien dans la grande majorité d'entre eux. Et puis bon, le club français qui a le plus de supporters, à savoir l'OM, n'est même pas représenté dans ce conseil national.* »

Deuxième point d'achoppement : la présence d'une seconde entité (l'ANS, voir par ailleurs) : *« Quand on a voulu aborder*

Le message des tribunes aux instances est on ne peut plus clair…

THIERRY BRAILLARD

« Ce refus du dialogue est hallucinant »

Secrétaire d'Etat aux Sports, Thierry Braillard a assisté aux Assises du supportérisme et accepté d'ouvrir le dialogue. S'il est d'accord sur les grands principes portés par la proposition de loi du CNSF, il enjoint également ce dernier à se structurer davantage.

Les instances du foot français (LFP, FFF, UCPF) ont refusé de participer aux Assises du supportérisme. Comment interprétez-vous cette absence ?
Ce refus du dialogue de la part des instances du foot français est hallucinant. Les supporters sont une part essentielle du football et on ne peut pas faire comme s'ils n'existaient pas.

L'argument avancé est le manque de représentativité du CNSF…
Le CNSF n'est pas totalement représentatif, c'est vrai. Il faudrait d'abord une structuration au niveau local avant de penser à former une entité nationale. Dans l'idéal, il faudrait que toutes les associations de supporters d'une même équipe se coordonnent pour que les clubs n'aient qu'un ou deux interlocuteurs représentatifs pour l'ensemble de leurs supporters, qu'ils soient ultras ou autres. C'est essentiel. Une fois cette première phase achevée, les représentants de chacun des clubs pourraient alors se retrouver au sein d'une entité nationale vraiment représentative, qui deviendrait un interlocuteur privilégié.

> « C'EST DOMMAGE D'ÊTRE OBLIGÉ D'EN PASSER PAR LA LOI POUR RÉGLER ÇA. MAIS S'IL FAUT LE FAIRE, ON LE FERA. »

La LFP, la FFF et l'UCPF mettent également l'accent sur le fait qu'il y a deux associations et qu'ils ne veulent pas en privilégier une au détriment d'une autre.
Il est évident qu'avoir deux associations de supporters au niveau national, ça retire du crédit. C'est déjà trop.

Pourtant, vous discutez avec l'une d'entre elles…
Mais le dialogue est essentiel ! Pour toutes les questions de sécurité et de répression, c'est le Ministère de l'Intérieur qui gère et ça, Bernard Cazeneuve le fait très bien. Moi, mon rôle, c'est d'aller sur le terrain de la prévention. Mais ce n'est pas parce que je dialogue avec les supporters que je vais accepter tout ce qu'ils proposent. Et puis, si je discute avec eux, c'est aussi pour pouvoir exprimer la position du gouvernement sur le sujet.

Quelle est-elle ?
Je suis pour l'intégration des supporters au sein des CA des clubs, ainsi qu'à leur capital. Idem pour leur présence aux seins des instances.

Le dialogue « social » avec les instances étant au point mort, ne reste que la voie législative…
C'est dommage d'être obligé d'en passer par la loi pour régler ça. Mais s'il faut le faire, on le fera.

Avez-vous tenté de contacter directement Frédéric Thiriez, Noël Le Graët ou Jean-Pierre Louvel pour aborder le sujet avec eux ?
À chaque fois que je m'exprime, je pense qu'ils sont informés de la position que je défends. J'en appelle aux dirigeants du foot français pour qu'ils cessent cette politique de refus du dialogue. Parce que ce n'est pas comme ça qu'on va faire avancer les choses.

Entendez-vous leurs arguments, et notamment celui consistant à dire qu'un club de foot est une entreprise privée dont le propriétaire fait ce qu'il veut. Que les clients d'une entreprise ne siègent pas à son conseil d'administration.
Si on veut aller sur ce terrain-là, on va préciser que les clubs de foot sont des entreprises de spectacle, avec des spectateurs réguliers. Donc, ce ne sont pas des entreprises privées comme les autres. La comparaison a ses limites.

Cette proposition de loi portée par le CNSF, quand pourrait-elle être présentée et éventuellement adoptée par le Parlement ?
Il faudrait déjà que je puisse le lire, ce texte. Pour l'instant, on ne me l'a pas montré. Mais j'ai rendez-vous très bientôt avec François de Rugy pour en discuter.

Noël Le Graët (FFF) et Jean-Pierre Louvel (UCPF).

avec eux, les questions de sécurité et de violence, un sujet autrement plus important, ils nous ont dit : 'Ah non, pour ça il faut aller voir les ultras'. Mais nous, on ne va pas aller discuter avec les ultras puisqu'il y a une organisation qui s'appelle « Conseil national des supporters ». Pourquoi est-ce qu'il faut qu'il y en ait deux ? Déjà, ça commençait mal. »

L'argument du manque de représentativité est recevable. Avec une petite douzaine d'associations affiliées, le CNSF est le premier à reconnaître qu'il doit fédérer de façon bien plus large pour gagner sa légitimité. *« C'est vrai que c'est l'un des premiers reproches qu'ils nous ont fait. Mais on y travaille, on a des contacts à Bordeaux, à Marseille, à Caen, à Strasbourg et même à Paris, détaille Matthieu Gudefin. C'est un gros travail d'évangélisation et ça prend du temps. »* En revanche, le fait d'avoir deux associations distinctes (voir par ailleurs) ne semble poser problème qu'en France. À l'échelle continentale, l'UEFA et l'Union Européenne n'ont aucun état d'âme à travailler en bonne intelligence avec Supporters Direct Europe (à laquelle le CNSF est affilié) sur les problématiques de gouvernance et avec la Fédération des Supporters Européens (FSE) pour les questions de sécurité. *« Ces deux assoces touchent même des subventions de l'UE et de l'UEFA, pour aider à leur développement. »*

"On sent qu'ils sont dans l'entre-soi, qu'ils s'accrochent à leurs petits privilèges."

Enfin, selon l'UCPF, leur immobilisme sur la question s'expliquerait aussi par une question de priorité. Marie-Laure Houari, toujours : *« Aujourd'hui, un club ne vit pas uniquement grâce à ses supporters, qui représentent une part de plus en plus faible dans le budget des clubs. Ce n'est pas pour autant qu'on ne les considère pas mais les clubs ont des difficultés énormes pour atteindre l'équilibre financier, beaucoup sont en péril. Donc malheureusement notre priorité numéro un aujourd'hui, c'est la survie des clubs. Pas les supporters. »*

Le dialogue semble donc dans l'impasse. Une attitude d'autant plus incompréhensible qu'en se tournant vers le ministère de tutelle puis le législateur, le CNSF risque de faire passer en force ses mesures, sans que les instances aient eu leur mot à dire. *« Ils ne voient les supporters que comme une source de nuisance, ils freinent*

La répression envers les supporters s'est durcie ces dernières années.

des quatre fers, reprend Matthieu Gudefin. Ils sont à côté de la plaque. On sent qu'ils sont dans l'entre-soi, qu'ils s'accrochent à leurs petits privilèges. Il n'y a qu'à voir la façon dont ils gèrent le dossier des OLS »

Manifestation d'ultras le 13 octobre 2012, à Montpellier.

Les OLS (officier de liaison supporters) sont une réforme imposée par l'UEFA : il s'agit de nommer un représentant par club chargé d'organiser un dialogue constructif entre un club et ses fans. Le site Web de l'UEFA présente cette condition comme un prérequis indispensable à l'obtention de la précieuse licence UEFA, qui permet notamment d'être habilité à disputer les compétitions européennes. Sauf qu'à ce jour, la France est la seule des 53 associations membres de l'UEFA à ne pas avoir encore mis en place le système. *« On y travaille, Rome ne s'est pas faite en un jour, plaide Marie-Laure Houari. L'UEFA a bon dos de dire, il faut faire ci, il faut faire ça, mais l'UEFA ne gère pas 760 matchs par an. C'est un faux procès. Payer un type pour s'occuper uniquement de la relation avec les supporters, c'est une charge de plus pour les clubs. Quand je vois que dans certains clubs le responsable marketing est aussi responsable de la billetterie et de la sécurité et la nuit, quand il a le temps, il s'occupe de la communication… Et puis dans plusieurs clubs de L1 il y a déjà des personnes qui s'occupent de ça, même s'ils n'ont pas l'étiquette 'agent de liaison UEFA'. Après, il faut que les associations de supporters soient bien conscientes*

L'ANS

VOIX(E) DES ULTRAS

Cinq mois après le CNSF, un autre groupement de supporters a été créée, le 6 septembre 2014. L'Association Nationale des Supporters (ANS) a vu le jour après une réunion entre ultras à Orléans. Présidée par le leader des Red Tigers de Lens, cette entité réunissant une vingtaine de groupes (pour la plupart ultras) se veut le pendant du CNSF pour toutes les questions liées à la sécurité, aux déplacements et à l'accueil des supporters.

Des préoccupations qui touchent principalement les ultras, durement touchés par la vague répressive qui a déferlé sur le milieu après les graves incidents de 2010 : interdiction de stades ou de déplacements, gardes-à-vue, tolérance zéro en tribune… C'est donc avec le Ministère de l'Intérieur que l'ANS tente de nouer le dialogue.

Un combat difficile vu la défiance des pouvoirs publics à leur égard, alimentée par les incidents qui continuent d'émailler certains week-ends de Ligue 1. Une frange minoritaire continue de prendre les aires d'autoroute et les centres-villes (voir les incidents après Montpellier-Lyon) pour des rings de free fight ce qui ne manque pas, évidemment, de décrédibiliser l'ensemble des ultras et de légitimer le discours sécuritaire des instances.

« ON N'A PAS À PARLER AVEC LES ULTRAS ! »

Frédéric Thiriez ne disait d'ailleurs pas autre chose en début d'année : (…) *« La meilleure prévention, c'est quand même la peur du gendarme et la crainte de la répression. Quitte à apparaître comme un président de la Ligue sécuritaire, ce qui ne me gêne pas du tout. Je suis décidé à poursuivre cette politique de tolérance zéro envers la violence. »*

Même son de cloche du côté des clubs, l'UCPF ne semblant pas plus enclin que la LFP à l'ouverture d'un dialogue. *« On n'a pas à parler avec les ultras. Imaginez un supermarché ou un équipement de loisir. Chaque week-end, des gars viennent systématiquement dépouiller vos rayons ou arracher vos sièges. Vous allez discutez avec eux ? »* interroge Marie-Laure Houari.

que ce n'est pas forcément leur meilleur ami qu'on va nommer à ce poste d'OLS. Ce ne sera pas forcément un ultra. Certainement pas, d'ailleurs… »

Concernant les autres propositions du CNSF, l'UCPF oscille entre scepticisme et ironie. *« Ils ont une approche faussée dans le sens où ils veulent entrer dans les instances parce qu'ils pensent qu'à chaque conseil d'administration, on ne discute que de supportérisme. Je suis désolée pour eux, mais c'est loin d'être le cas. Ils ne se rendent pas compte… Quant à l'actionnariat populaire, les clubs n'y voient aucun inconvénient. Mais ce que les supporters oublient, c'est que 9 fois sur 10, en fin de saison l'actionnaire doit remettre au pot. Eh oui, le foot pro français perd entre 100 et 150 millions d'euros par an. »*

Quant à la voix législative qu'emprunte désormais le CNSF, cela ne semble pas inquiéter le syndicat des clubs : *« Pas de souci. J'ai regardé le texte, il n'y a rien de dramatique dedans. Maintenant il est clair que le législateur est venu parce qu'il a vu de la lumière et qu'ils s'est dit qu'il pourrait faire un peu de démagogie à pas cher. Franchement, les parlementaires qui étaient à ces Assises ne connaissaient rien au foot pro et venaient juste se faire mousser. »*

À un peu plus d'un an de l'Euro 2016, les instances du foot français ont tout intérêt à montrer les muscles et faire le ménage plutôt qu'à se lancer dans d'interminables négociations, à la recherche d'un consensus qui, de facto,fragilisera sa position.

PORTSMOUTH

L'EXEMPLE À SUIVRE ?

Avril 2013. Victime de dirigeants successifs incompétents, Portsmouth, ancienne gloire du foot anglais (2 championnats, 2 Cups), évolue en D3 après deux relégations en trois ans, passant des fastes de la Premier League à l'anonymat complet. Exsangue, « Pompey » est au bord de la faillite.

Appuyés par Supporters Direct, qui va lui apporter aide et soutien dans la finalisation de toutes les démarches administratives, le « Pompey supporters trust », constitué de petits investisseurs locaux et de centaines de supporters lambda, est autorisé à reprendre - et donc sauver - le club.

Désormais en League One (4e division) après une nouvelle descente, le grand rival de Southampton, désormais géré de façon démocratique et transparente, joue à Fratton Park devant plus de 15 000 spectateurs de nouveau fiers du club. Leur club. Au sens propre comme au figuré.

MATTHIEU GUDEFIN

(MEMBRE DU BUREAU DU CNSF)

« Les supporters doivent être des garde-fous.»

Vous connaissez l'adage : chacun à sa place, les joueurs jouent, les dirigeants dirigent et les supporters supportent…

Je connais mais on n'est pas d'accord avec ça. Regardez en Allemagne où les supporters ont voix au chapitre, avec un vrai dialogue constructif, ça on n'arrive pas à l'instaurer en France. Et ça leur va très bien comme ça, aux instances. Ça leur va très bien d'assimiler les supporters à des irresponsables et des voyous. Ca leur évite d'avoir à rendre des comptes.

Un club est une société privée…

… mais pas une société privée comme les autres. Lors de notre rendez-vous à l'UCPF, j'ai parlé du HAC à Louvel et il a fini par le reconnaître : un club fait partie du patrimoine d'une ville. Nous ce qu'on veut, c'est éviter de revoir ce qui s'est passé à Strasbourg, à Rouen, au Mans ou à Sedan, avec des clubs qui ont fini par couler. Les supporters doivent jouer ce rôle de garde-fou contre les dérives que peuvent connaître certains clubs. Avec ce qui vient de se passer avec Maillol au Havre, Louvel est bien placé pour savoir que des clubs peuvent être la proie de mecs totalement farfelus.

L'actionnariat populaire, c'est la vraie clé de voûte du projet.

Oui. Outre le fait de pouvoir posséder un « petit bout » de leur club de cœur, les supporters peuvent aussi devenir une solution financière pour leur club. Ils avaient fait une étude à Nantes et ils avaient découvert qu'ils pouvaient lever 2M€. Ce n'est pas rien pour un club de L1. Et puis dans ce réseau d'amoureux du club, il y a potentiellement des mecs friqués qui peuvent faire du sponsoring ou du mécénat.

Les pouvoirs publics et sportifs vous demandent de gagner en légitimité. Comment faire pour étoffer votre structure en affiliant de nouveaux groupes ?

C'est très difficile à faire émerger au niveau local. Mais on a pour vocation d'englober tout type de supportérisme : des ultras aux associations de supporters plus traditionnelles. En absorbant encore pas mal de groupes, en se structurant, en intégrant peut-être l'ANS bref, en étant plus lisible, on pourra peut-être remonter au créneau et retourner voir Thiriez, Le Graët et Louvel. Mais ils trouveront sans doute autre chose pour éviter de nous parler.

Fusionner avec l'ANS, c'est vraiment envisageable ?

Je ne sais pas. On travaille déjà main dans la main avec l'ANS. Eux sur les problématiques de sécurité, nous sur la gouvernance. On marche bien sur nos deux jambes. Comme en Europe avec la FSE et Supporters Direct.

Vous avez présenté une proposition de loi à Thierry Braillard. Quand pourrait-elle entrer en vigueur ?

Réalistement, cette loi pourrait être mise en application pour la saison 2016-2017. Je suis confiant, Thierry Braillard semble très concerné par le sujet.

LES SUPPORTERS POUR LES NULS

Quelle est la différence entre le bon supporter et le mauvais supporter ? Vaste question qui ne mérite qu'une seule réponse : il n'y en a pas. La preuve avec ce petit inventaire des différents spécimens de supporters. Si vous allez régulièrement au stade, vous êtes forcément dans cette liste.

LE HOOLIGAN

Le « Hool » ne veut de mal à personne en particulier, puisqu'il déteste tout le monde. Toujours prompt à défendre son prochain à coups de Dc Martens et, éventuellement, de battes de base-ball et autres objets contondants, surtout lorsqu'il est blanc, le hooligan aime ambiancer sa tribune, façon « vigile mais correct ».

NOTE D'AMBIANCE : ★★★
Boit, fume, éructe, insulte et tabasse. Dans cet ordre.
TAUX DE DANGEROSITÉ : 200%
Evitez de le croiser, de jour comme de nuit.
VALEUR POUR LE CLUB : 0
Sièges arrachés, spectateurs apeurés. Aucun intérêt.

L'ULTRA

Réputation sulfureuse, capacité à dégoupiller facilement, l'Ultra n'est pas foncièrement violent, même s'il ne rechigne pas à la baston, lorsque l'occasion se présente, après un vol de bâche par un groupe adverse par exemple. Passionné par son club et plus généralement par l'identité culturelle et sociale de sa ville et sa région, l'Ultra peut passer sa semaine à fabriquer une banderole ou préparer la tenue d'un tifo.

NOTE D'AMBIANCE : ★★★★★
Chante, saute, hurle, siffle, se bat. Dans le désordre.
TAUX DE DANGEROSITÉ : 35%
Ne frappe que s'il y est obligé. Ou si on l'y invite.
VALEUR POUR LE CLUB : ★★
Maillot, abonnement. Correct.

LE CLAP-CLAP

Situé en latérales voire en présidentielles s'il a pu avoir des places par un client, le clap-clap ne connaît rien au foot mais il fait comme si. Il applaudit quand son voisin applaudit, fait la « Ola » même à 0-0 et drague lourdement les hôtesses d'accueil en repartant. Le clap-clap est un gros lourd.

NOTE D'AMBIANCE : ★★
Ne donne de la voix que lors des buts. Ou une faute, pour houspiller l'arbitre.
TAUX DE DANGEROSITÉ : 0%
Le clap-clap est veule par nature.
VALEUR POUR LE CLUB : ★★
Places, parking pour la Xantia, sandwich, bière.

LE JEUNE CRÉA

Le jeune créa bosse toute la semaine en agence, il fait des briefs et passe ses journées en « réu ». Alors le week-end, il se tape un délire en allant au stade. Parce qu'il kiffe le foot, tu vois. Surtout quand il peut Facebooker, Tweeter, Instagramer et Tinderiser pendant le match. De toute façon, il suit en même temps le match sur le live de L'Equipe.fr.

NOTE D'AMBIANCE : ★
Se lève sur chaque but en serrant le poing.
TAUX DE DANGEROSITÉ : 20%
Un jet de tablette est toujours possible.
VALEUR POUR LE CLUB : ★
A acheté le maillot (de Rabiot, parce qu'il est créa et qu'il fait pas comme tout le monde).

LE PÈRE DE FAMILLE

Le père de famille vient au stade 3 ou 4 fois par an, lorsque le climat et sa femme le lui permettent. Il choisit volontairement les matchs à faible enjeu pour éviter tout problème et rase les murs en quittant le stade. Le père de famille a peur pour son fils de 5 ans, qu'il est obligé d'emmener avec lui au stade depuis que le petit a vu Zlatan aux Guignols.

NOTE D'AMBIANCE : ★★
Reprend les chants les plus connus.
TAUX DE DANGEROSITÉ : 0%
Même s'il est deux, le père de famille sait qu'il ne fait pas le poids.
VALEUR POUR LE CLUB : ★
Un match de temps en temps, un maillot par-ci, par-là.

LE SPONSOR

Pendant que le spectateur lambda se délecte d'une bière tiède, sans alcool, et sans goût à la buvette du club, obtenue après 15 minutes de queue, le sponsor se gave de champagne et de petits fours au chaud, dans sa loge. En matant le match du coin de l'œil sur l'écran de sa loge, entre deux lampées de ce délicieux Deutz Grand Cru à parfaite température. Le sponsor paie sa loge à l'année. Le sponsor a tous les droits.

NOTE D'AMBIANCE : 0
Dans les loges, personne ne vous entend crier.
TAUX DE DANGEROSITÉ : 0%
Sauf si sa coupe est vide.
VALEUR POUR LE CLUB : ★★★★★
Une loge à l'année, 150 000€, un contrat pub avec le capitaine de l'équipe, 300 000€.

LE PAPY

À l'écouter, René a tout connu avec ce club : la gloire de l'entre-deux-guerre, les titres en coupe des villes de foire et les ballons en boyaux de chat. Pour un peu, il vous dirait que c'est lui qui a fondé le club. Mytho ou pas, papy René qui n'entend plus très bien et ne voit plus grand chose non plus, est quand même là à tous les matchs, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige. Un vrai de vrai, le René.

NOTE D'AMBIANCE : ★★
Un enthousiasme variable selon l'intensité du sonotone.
TAUX DE DANGEROSITÉ : 0%
La dernière fois que René s'est battu, Kopa jouait encore.
VALEUR POUR LE CLUB : ½★
Programme du match

LE NOUVEAU PARC

Par **Philippe Rodier** - Photo **Icon Sport**

Depuis le rachat du PSG par QSI en 2011, le prix des abonnements a presque doublé au Parc des Princes. Une donnée qui permet de mettre en lumière la mutation du supportérisme en France. Et aussi d'envisager la mort, lente mais inéluctable, du football populaire.

La fine équipe au grand complet.

Un abonnement au Parc, ça n'a pas de prix.

Bienvenue en 2027. Le prix d'une place pour assister à un match de foot coûte environ 90 euros ; avec un accès privilégié au Wi-Fi et la possibilité d'appeler une hôtesse pendant la rencontre afin de commander de quoi vous ravitailler. Le voisin d'à côté ne vous dérange plus, vous êtes isolé dans un cube de verre insonorisé afin de profiter du spectacle sans être importuné. Pourtant, fût un temps où ce sport se voulait populaire, où la notion de '12e homme' voulait dire quelque chose. Ces voyageurs prêts à dévorer les kilomètres pour supporter leur équipe, on les appelait les ultras. Une espèce en voie d'extinction.

Vers la fin d'une époque

10 avril 1997 : le PSG reçoit Liverpool en demi-finale de Coupe des Coupes. Un adversaire de taille. Mais Paris s'impose 3-0 et prend une option considérable sur la qualification. De cette soirée, tout le monde se souvient bien évidemment de la victoire. Mais ce qui va marquer à jamais les esprits, c'est bien l'ambiance livrée par le Parc ce soir-là. Une banderole « *Welcome to the legendary fans* » est déployée, et le *You'll never walk alone* respecté religieusement par les travées du stade. Oui, l'élève vient de donner une leçon au maître, de quoi élever le foot au rang de mythologie. Il y a aussi eu ce PSG – Real en 1993, ou encore les multiples déplacements durant les saisons de galère où Paris pouvait se targuer d'avoir un public toujours fidèle, dans les bons comme dans les mauvais moments. Mais ça, c'était avant les dérives et l'impardonnable.

Le 23 novembre 2006, à la suite de la rencontre opposant le PSG à l'Hapoël Tel-Aviv en Ligue Europa, Julien Quemener (25 ans) est abattu par un policier tentant de protéger un supporter israélien. Le chaos vient de prendre forme à l'endroit où seule la fête devrait être permise. Quatre ans plus tard, Yann Lorence, membre de la tribune Boulogne, est lynché lors d'un affrontement entre supporters parisiens. Il décédera quelques jours plus tard. La direction parisienne est désormais contrainte d'agir. Le 'plan Leproux' entre en action avec l'objectif d'éradiquer toute violence et 15 000 abonnés sont sanctionnés pour les agissements de quelques (300 à 400 individus) écervelés. La fin des abonnements dans les virages est instaurée, le placement aléatoire généralisé. Avec l'aide des pouvoirs publics, la dissolution des principales associations de supporters du PSG est prononcée. L'avis de décès des ultras parisiens. Qu'importe, cela ne dérange pas grand monde.

Naissance d'un nouveau modèle

Tout le monde s'accorde à dire qu'il fallait faire quelque chose pour pacifier le Parc et ses abords. Mais voilà, cinq ans après l'instauration du plan Leproux, il semblerait bel et bien que le club de la capitale soit désormais lancé dans une étape d'épuration par le porte-monnaie. Une donnée réfutée à l'époque

Les ultras parisiens ont tout tenté...

par Robin Leproux, désireux de conserver des tarifs avantageux pour ses supporters : *«Ces gens peuvent venir au stade et à des tarifs très attractifs. Mais avec une contrainte : acheter leur billet au coup par coup sans savoir s'ils seront placés côté «Auteuil» ou «Boulogne». C'est le prix à payer pour qu'il n'y ait plus de drame et pour que le PSG survive.»* Depuis, les Qataris sont arrivés. Et ont achevé les supporters historiques du club francilien. En quatre ans, le prix des abonnements a presque doublé. De quoi faire du Parc l'un des stades les plus chers d'Europe, presque l'égal de ceux des cadors de Premier League. *« Dans le fond, ce n'est pas normal, le Parc devrait rester un endroit accessible à toute la population, à ceux qui ont moins d'argent et qui vont forcément choisir les virages,* souligne Adrien Chantegrelet, supporter du club et abonné au Parc. *Le PSG se coupe d'un public moins aisé et on approche petit à petit d'une politique à l'anglaise, où l'on applique des tarifs monstrueux. »* Pour la prochaine saison, il faudra donc débourser un minimum de 450€ pour s'abonner au Parc, contre 230€ sous l'ère Colony Capital. *« Je ne suis pas étonné par cette politique,* précise Adrien. *Avec les contraintes du fair-play financier, le club cherche à gratter de l'argent de tous les côtés et les abonnements représentent une manne financière intéressante. »* Une augmentation à laquelle il faut ajouter la suppression des réductions pour les abonnés de longue date et une chasse permanente aux «anciens» orchestrée par la direction parisienne. Les scènes d'émeutes urbaines intervenues lors de la célébration du titre de champion de France du PSG (en 2013) au Trocadéro ont marqué à jamais les esprits des dirigeants qataris.

En 2013, la CNIL (Commission nationale de l'informatique et des libertés) interdit au club de la capitale la possession d'une liste noire regroupant 2007 supporters avec comme unique tort... la contestation de la politique des dirigeants parisiens et du plan Leproux. *« En aucun cas une société privée comme le PSG ne peut interdire à des gens de s'abonner ou d'acheter des billets si ces derniers ne sont pas sous le coup d'une interdiction judiciaire ou administrative,* soulignait Cyril Dubois, avocat chargé de défendre les intérêts de supporters parisiens. *Ça deviendrait le grand n'importe quoi, n'importe quelle société privée constituerait des listes noires et exclurait des clients selon son bon vouloir, sans aucun fondement légal. »* Pourtant, cette politique existe toujours au club. Lors de son *Enquête de Foot* du 19 mars 2014, Canal+ interrogeait un «haut responsable parisien» en caméra cachée : *« On a une politique qui est de choisir notre public. C'est un choix, on l'assume. On considère que ces gens-là* (ndlr, les ultras), *mélangés à la population qu'on essaie de reconquérir, de reconstruire, ce n'est pas mélangeable. (...) Aujourd'hui, on est sur un modèle de règles qui sont les nôtres. Les ultras importent leurs règles et ne veulent que leurs règles. Ils n'ont aucune chance de revenir. »* Difficile de faire plus clair. La gentrification du Parc est en marche.

Diviser pour mieux régner

Si le PSG nie farouchement être en possession de cette fameuse liste noire, il continue pourtant à interdire l'accès au stade à ceux qu'il juge comme potentiellement dangereux, par simple « principe de précaution ». Aujourd'hui, certains supporters

... avant de se rendre à l'évidence.

sont donc triquards au Parc mais aussi au Paris Handball, ou lors des matchs de l'équipe féminine. En d'autres termes, le club de la capitale joue à Minority Report et refuse toute contestation à l'égard de sa politique. Lors du départ d'Antoine Kombouaré, le club a bien fait comprendre que l'éviction de l'actuel coach du RC Lens n'était pas un sujet à aborder. *« En novembre, lors de PSG-Nancy, on a voulu faire une banderole de soutien à Antoine Kombouaré,* racontait Marc en 2012 à So Foot. *Mais Michel Mimran* (directeur marketing du PSG) *a refusé et nous a également interdit de scander le nom de Kombouaré au micro sous peine de nous l'enlever. À ce moment-là, on s'est dit qu'il fallait qu'on prenne nos distances avec le PSG car on était un peu manipulé. »* L'idée est simple : sélectionner son public en proposant un spectacle haut de gamme et maîtriser l'ambiance de A à Z. *« Au titre de cette précaution, certains clubs préfèrent prendre le risque d'un procès d'ordre civil pour refus de vente plutôt que de prendre 10 000€ d'amende et 3 points de retrait parce qu'il y aurait eu des violences dans le stade,* détaille Christophe Bertrand, avocat spécialiste du sport. *Ce motif-là (de précaution) me paraît léger en termes de légitimité. »*

Le 4 mars dernier, lors de la victoire du PSG face à Monaco en Coupe de France (2-0), Yoann Seddik, porte-voix de la tribune Boulogne, est exclu du stade pour avoir lancé un chant contestant l'augmentation des abonnements prévue par le club. Une nouvelle entrave à la liberté d'expression en tribunes qui n'a pas fait réagir grand monde. Le grand public se contrefout du sort des Ultras. Il reste convaincu qu'il s'agit d'une bande de hooligans ultra-violents à bannir des stades. En dénigrant ses anciens supporters, le club de la capitale parvient tout de même à attirer 45 000 personnes à chaque rencontre. Pour l'ambiance ? Qu'importe, tant que le public consomme. *« On ne peut pas dire que ce soit l'extase,* détaille Adrien. *Ce public est à l'image de son équipe, il met ses habits de gala quand les gros matchs sont là, face à Barcelone, Chelsea, Marseille… C'est vraiment les seuls moments où le Parc ressemble un peu à quelque chose au niveau de l'ambiance, même si ça n'a rien à voir avec ce que c'était avant. Il est vraiment rare de voir les tribunes pousser pendant 90 minutes, il y a souvent des moments où c'est ultra calme. »* Pour continuer de s'exporter à l'étranger dans sa quête de nouveaux investisseurs, Paris doit conserver l'image d'un club propre où la quiétude règne en tribunes. Le dialogue avec les supporters est donc au point mort. L'augmentation des tarifs va continuer. Le tout rehaussé par l'hypocrisie d'une Loi Évin permettant la consommation d'alcool en loges mais pas en tribunes. D'ici peu, certains opteront pour des matchs de Bundesliga, à quelques heures de Paris. Bref, le football business parachève son œuvre. Certains vous diront que c'était inévitable. Mais comme disait Coluche, *«Ce n'est pas parce qu'ils sont nombreux à avoir tort qu'ils ont raison.»*

LES LIAISONS PAS DANGEREUSES

Par **Elise Duffau** - Photo **Icon Sport**

Des amitiés entre ultras de clubs rivaux ? Oui, ça existe. Depuis la fin des années 1980, lorsque le mouvement ultra a commencé à s'implanter dans les tribunes de France, des relations parfois inattendues ont vu le jour. Et comme de l'amour à la haine, il n'y a qu'un pas, ça fonctionne aussi dans l'autre sens.

Non, le supporter ultra n'est pas obligatoirement une bête féroce qui tape sur tout corps de club étranger. Il lui arrive aussi de savoir apprécier son prochain, même si ce dernier n'arbore pas les mêmes couleurs... L'amitié la plus symbolique, en France, unit depuis 25 ans les Ultramarines de Bordeaux et les Magic Fans de Saint-Etienne. Mais elle n'est pas la seule. L'amitié franchit même parfois les frontières : *« Le virage Auteuil de Paris était lié à Cologne, qui a récemment rendu hommage à un ultra parisien décédé avec un grand tifo sur toute la tribune,* explique Nicolas Hourcade, sociologue spécialiste du supportérisme. *Même chose avec Saint-Etienne et Stuttgart, Bordeaux et le Bayern, Marseille et la Sampdoria, Nice et l'Inter... Quand l'Inter a accueilli les Verts en Ligue Europa, les Niçois ont posé leur bâche avec eux. »* Poser la bâche : le ticket d'entrée qui valide officiellement l'amitié.

« On a fait d'énormes barbecues au pied de la tribune de la Génération Grenat à Metz, on leur rendait la pareille, se remémore Olivia Detivelle, présidente historique du KCM, le Kop ciel et marine du Havre. *Même chose à Lens à l'époque, avec le Kop sang et or : on allait manger la veille et eux venaient aussi plus tôt chez nous. On faisait un tour en ville, on allait au resto et à la plage. »* Tous ces copinages, comme celui de la BFS (Boire-Fumer-Supporter) de Toulouse avec l'autre groupe de Metz, la Horda Frenetik - bouclier de Brennus en jeu, sur un match, pendant de nombreuses années - datent d'un temps que les moins de 20 ans ne peuvent pas connaître. Fin des années 80, début des années 90, l'âge d'or des ultras en France dont beaucoup sont nostalgiques. De 1988 à 1992, des tournois inter-supporters sont organisés. L'édition 1991, c'était Woodstock. Tous ceux qui y ont participé s'en souviennent encore.

Les ennemis de mes amis étant mes ennemis, les Ultramarines n'aiment pas les Bad Gones de Lyon et les Toulousains ne portent pas les Nancéiens dans leur cœur... Logique. L'échange de bons procédés se prolonge parfois avec des incidents directs : *« À Montpellier, on nous a brisé les vitres du bus »*, raconte Fred de la Horda Frenetik de Metz. Dommages collatéraux inattendus du gentil « derby » Toulouse-Montpellier... Ce billard à trois bandes est parfois même la base d'une relation : la plus folle d'entre elles ? Celle entre les Tigris Mystic du PSG (désormais dissous) et les Irréductibles de... Toulon. Il ne faut pas chercher bien loin l'origine du mal : la haine commune de l'OM. Et puis, comme dans toutes les familles, il y a des embrouilles

qu'on ne sentait pas forcément venir et qui attisent les rancoeurs. *« Des Rennais ont volé notre bâche en tribune, au début de la saison 2002-2003,* détaille Yves Dussert des Indians Tolosa, le principal groupe du TFC (copain avec… Sion). *Mais notre rivalité la plus connue reste celle avec les Nantais, ça date du début des années 90. Notre pote Denis était mort dans un bus qui avait pris feu à cause de la pyrotechnie, et ils venaient derrière notre parcage pour nous chambrer avec des briquets… Plus récemment, ils disaient aussi que Brice Taton ne passerait pas le réveillon… »*

" Les Nantais disaient que Brice Taton ne passerait pas le réveillon… "

À la Horda Frenetik de Metz, on ne comprend toujours pas pourquoi les Green Angels de Saint-Etienne leur sont tombés dessus : *« C'était il y a une dizaine d'années, sur une aire d'autoroute,* se remémore Fred. *On revenait de Beauvais et eux de Wasquehal. Ils pensaient peut-être tomber sur les Niçois, qui revenaient de Lens. Est-ce qu'ils avaient un rencart pour un fight ? En tout cas, c'était difficile de discuter. Ils ont aussi essayé d'envahir notre tribune au moment de son inauguration, et tenté de voler notre bâche… »*

Mais la solidarité existe aussi. *« Dès que les Magic Fans de Saint-Etienne ont entendu qu'il y avait eu cet accident de bus et que Denis était décédé - puisqu'on se déplaçait alors vers Saint-Etienne - ils ont fait des appels régionaux à la radio afin que les supporters stéphanois amènent des médicaments, des vêtements, des couvertures »*, se souvient Jean-Phi de la BFS. Par la magie des tournois (c'était en 1992), Stéphanois et Toulousains étaient proches. L'amitié n'a pas duré, l'attitude des supporters verts envers les potes messins sur l'autoroute n'ayant pas aidé…

Et puis, il y a ces rapprochements spontanés, sans lien particulier à la base : *« En 2008, deux Marseillais sont morts dans leur déplacement en bus en venant au Havre,* rappelle la présidente du KCM havrais. *On avait prévu un tifo au stade le samedi matin, on a tout annulé et on a passé la journée à fabriquer une banderole d'hommage. Au match retour, ils en ont aussi fait une pour nous remercier. »* Non, les ultras ne sont pas seulement des bêtes féroces.

NICOLAS HOURCADE

« Il y a des antiracistes qui ne peuvent pas se blairer ! »

Nicolas Hourcade est sociologue et l'un des meilleurs spécialistes des supporters en France. Rivalités croisées, politique, appel de l'étranger... Il explique pourquoi les groupes ultras français sont plus attirés par certains que par d'autres, en rappelant l'influence essentielle de l'Italie lorsque tout s'est construit, dans les années 80-90.

Quel élément peut provoquer un rapprochement entre des groupes de supporters de clubs différents ?
Ça peut être une rivalité commune, mais ça peut aussi être un hasard. C'est le cas de l'amitié entre les Ultramarines de Bordeaux et les Magic Fans de Saint-Etienne. À la fin des années 80, ils participaient à une entente entre kops et ultras, ils ont sympathisé lors d'un tournoi de foot entre supporters. Et ça dure depuis 25 ans. Le grand enjeu à cette époque, c'était d'avoir une amitié en Italie, berceau du mouvement ultra. Les ultras français s'inspiraient de leurs homologues italiens, qu'ils admiraient. D'une manière générale, ce sont les liens entre leaders qui décident d'une amitié entre groupes de supporters. L'absence de rivalité sportive facilite beaucoup les bonnes relations.

« EST-CE QU'ON LEUR TAPE DESSUS OU EST-CE QU'ON DISCUTE ? »

À l'inverse, quels sont les critères de rivalité ?
Outre les conflits sportifs, les clubs proches géographiquement ne s'aiment pas. Mais il faut aussi que l'adversaire soit du même niveau dans la compétition entre supporters. Il existe une hiérarchie du supportérisme. Les ultras nantais n'aiment pas les Rennais, mais ils prétendent aussi que les Rennais ne méritent pas d'être leurs ennemis car ils sont beaucoup moins puissants qu'eux ! C'est pareil pour les amitiés. Il n'est pas valorisant d'être ami avec un groupe peu important dans le milieu ultra. Une amitié peut aussi se retourner en rivalité si l'un des camps considère que l'autre n'accueille pas suffisamment bien ou qu'il n'est pas assez puissant, ou au contraire qu'il est trop arrogant.

La politique entre-t-elle en jeu dans ces relations ?
Le Red Star et Grenoble, par exemple, se sont liés sur la base d'une tendance politique nettement à gauche. D'autres rapprochements sont favorisés par un même rapport à la politique, y compris dans le refus d'afficher une tendance, comme entre Nice et Lille. Mais des groupes peuvent être amis alors que leur rapport à la politique n'est pas le même. Les Ultramarines sont antiracistes, alors que les Magic Fans sont apolitiques et acceptent tout le monde, y compris les fans d'extrême droite, ce que refusent les Ultramarines. Inversement, des groupes peuvent être ennemis alors qu'ils ont une même tendance politique. Il y a des antiracistes qui ne peuvent pas se blairer ! Les ultras de Montpellier et de Nîmes sont antiracistes mais rivaux. La Horda Frenetik de Metz et les Green Angels de Saint-Etienne ne s'aiment pas non plus alors qu'ils sont un peu pareils.

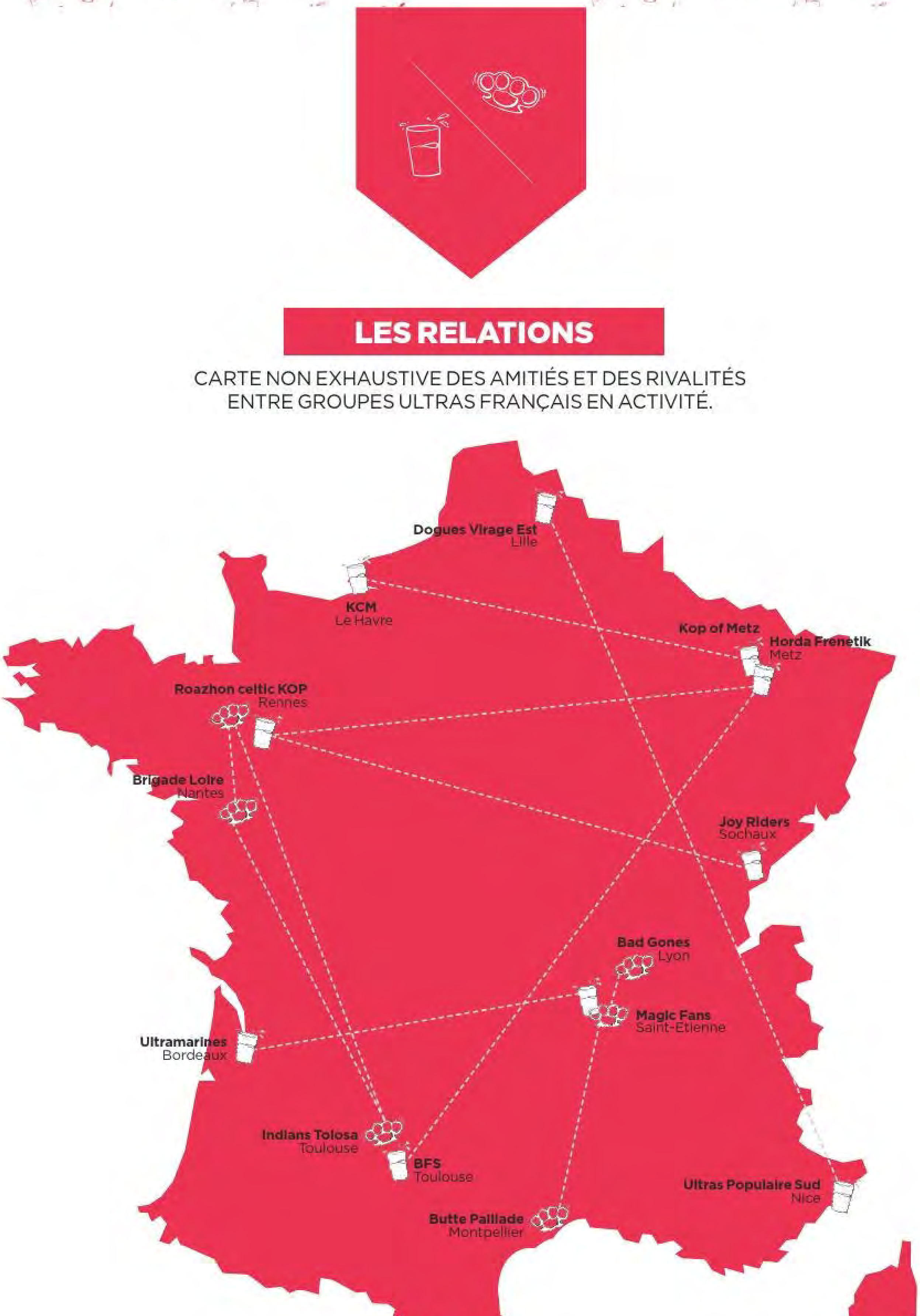
Comment ces rapprochements entre groupes se manifestent-ils ?
Le plus courant, ce sont des fêtes lors des matchs entre les deux équipes. Le plus visible, ce sont les tifos communs. Voire des matchs en lever de rideau de la rencontre professionnelle. Le plus surréaliste, c'est la réception de groupes amis étrangers : quasiment personne ne parle la langue de l'autre et il y a un mec de chaque côté qui fait l'interprète ! Ou alors ils essaient de se comprendre dans un anglais rudimentaire : c'est assez fabuleux. Les médias évoquent souvent des alliances entre groupes, planifiées à l'avance, pour participer ensemble à des incidents. Ça a pu arriver, par exemple, que les Ultramarines et les Magic Fans aillent ensemble affronter leurs rivaux lyonnais. Mais ce n'est pas si fréquent que ça, c'est plutôt que les groupes invitent leurs amis, notamment étrangers, lors des matchs importants et que ce sont précisément ces matchs qui peuvent dégénérer en violences...

On sait qu'il existe un vrai phénomène de rivalités croisées...
Oui, Bordeaux et Lyon sont devenus ennemis en partie par le biais de Saint-Etienne. Il y a aussi eu un clivage politique dans les années 90 entre certains groupes lyonnais d'extrême droite et des ultras bordelais antifascistes. Les Tigris Mystic du PSG et les Irréductibles de Toulon se sont notamment rapprochés du fait de leur rivalité avec l'OM. L'amitié entre Le Havre et Metz d'un côté et entre Rouen et Nancy de l'autre, est largement liée à ce phénomène de rivalité croisée entre les protagonistes des deux derbies. Mais certaines amitiés sont juste improbables. Un responsable d'un groupe racontait comment une amitié était née lors de la venue d'un groupe adverse dans leur ville. Les locaux se sont posés la question : *« Est-ce qu'on leur tape dessus ou est-ce qu'on discute ? »* Finalement, ils ont discuté et sympathisé.

Désormais, tout est cadré par les autorités. On a l'impression que cet âge d'or des ultras est terminé...
Dans les années 90, la carte du supportérisme se construisait. C'est à cette époque que se sont bâties beaucoup d'amitiés et d'inimitiés. Depuis, les relations sont largement établies, c'est donc moins facile de créer une nouvelle amitié. Par ailleurs, les stades sont beaucoup plus sécurisés. Du coup, le barbecue entre amis, il ne se fera plus forcément autour du stade. Mais en général, les policiers laissent les fans se mélanger lors des matchs entre supporters amis.

LES RELATIONS

CARTE NON EXHAUSTIVE DES AMITIÉS ET DES RIVALITÉS ENTRE GROUPES ULTRAS FRANÇAIS EN ACTIVITÉ.



LE JOUEUR IDÉAL

Par **Ianis Periac** - Photo **Icon Sport**

Rapide, technique, puissant, précis, intelligent : le joueur idéal a tout ça et plus encore. Et parce que le rêve est l'apanage de l'homme, parait-il, rien ne nous empêche de l'imaginer. Lui et son pendant, le joueur catastrophe.

La vista de Zidane
Chef d'orchestre depuis son hamac.

Le col de Cantona
Relevé, amidonné, classique.

La créatine de CR7
Abdos par packs de 12, biceps par paquets de 4. Izi

La vitesse de Ronaldo
Usain qui ?

La main de Maradona
Ou de Dieu, c'est selon.

Les poumons de Matuidi
Au nombre de trois. Garantis à vie.

Le coup de rein de Ronaldinho
Des cartes de visite d'ostéos plein la poche arrière

Le matos de Makelele
22 cm au repos. Tranquille.

Le palmarès de Thierry Henry
Long comme le matos de Make

Le pied gauche de Waddle
Un peu fou, mais tellement génial.

L'arrogance de Zlatan
Mais t'es qui toi putain ?!

Le pied droit de Beckham
Millimétré, décisif et incisif.

L'amour du maillot de Totti
Fidèle comme Castro

L'élégance de Socrates
Port altier, élégant, viens voir le docteur.

Le calme de Thiago Silva
Keep calm and pass me the ball

Les 1001 femmes de Balotelli
Jeunes et jolies. Belles et faciles.

L'éthique de travail de Bielsa
Ou la réhabilitation du rôle positif du goulag dans l'histoire.

Evidemment le joueur idéal est numéro 9. Ou numéro 10. En fait il peut jouer partout le joueur idéal, il est tout simplement meilleur que les autres. Pour le reste, il laisse agir son charisme et son talent. Bien sûr, il y a bien quelques haters pour le critiquer - les mêmes sans doute qui trouvaient Jordan et Mohamed Ali surcotés - mais il s'en fout. Il est au-dessus de ça le joueur idéal.

LE JOUEUR CATASTROPHE

Le physique d'Abou Diaby
42 blessures en 8 ans. 1767 jours à l'infirmerie.

Le mulet de Tony Vairelles
Mort et odorant de préférence.

La moustache de Domenech
Drue et épaisse. Se porte à merveille avec le mulet.

Les chicos de Suarez
24 en haut, 17 en bas.

Le short de Didier Six
6 cm au dessus des couilles.

La qualité de centre de Colleter
Derrière le but. Toujours plus loin, toujours plus fort.

La technique de Brandao
Agile comme un parpaing.

La vitesse de Lugano
42 minutes pour se retourner. Montre en main.

La puissance de Valbuena
Ou d'un permanent de l'hôpital Necker. En soins intensifs.

Les célébrations de Dugarry
Aussi rares que gênantes.

Le charisme de Hugo Lloris
Un yaourt à la fraise. Sans édulcorant.

Les addictions de Gascoigne
En kilos et en hectolitres.

Le sens du but d'Apoula Edel
Et merde.

La delicatesse de Roy Keane
Une âme de poète.

Le palmares de Jermaine Defoe
1 finale de Carling Cup en 2009. Perdue évidemment.

Evidemment, le joueur catastrophe est arrière droit. Il voulait être attaquant mais ses entraineurs et ses pieds l'en ont découragé. Il joue avec le numéro 2 floqué dans le dos et regarde ses adversaires empiler les buts dans son dos avec une facilité déconcertante. En rentrant aux vestiaires, il sent bien les regards lourds de ses coéquipiers mais il ne se révolte pas. Il n'a pas de caractère, le joueur catastrophe.

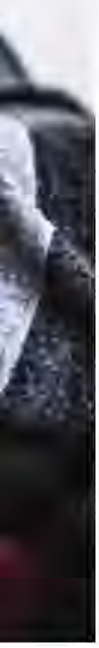
FRANCE

© HLenie

36 · **RENCONTRE /** NTEP
44 · **CULTURE FOOT /** TU SERAS UN COACH MON FILS
48 · **FOCUS /** BOULOGNE BOYS

PAUL-GEORGES NTEP

« JE PEUX METTRE EN DIFFICULTÉ N'IMPORTE QUEL DÉFENSEUR. »



Par Ianis Periac, à Rennes - Photo HLenie & Icon Sport

D'abord la cuisse droite. Puis la gauche. Paul-Georges Ntep entre tranquillement dans la salle d'interview. À son rythme. Avec un large sourire, de petites lunettes et une assurance sans faille, il est venu nous parler foot, passion et plaisir. Avenir aussi, qu'il espère radieux mais qu'il sait lointain. À 22 ans, PGN en est aux balbutiements de sa carrière mais il est déjà l'une des attractions de notre championnat. Une histoire de buts et de reins brisés, sans doute. De fraîcheur et de douce arrogance, peut-être. Son truc à lui, c'est kiffer le moment sans jamais oublier de laisser une trace. Dans les livres d'histoire ou dans les mémoires, l'important est que le sillon soit profond… Il reste encore des footballeurs qui ont des choses à dire. Paul-Georges Ntep est de ceux-là.

***Onze Mondial* : On va commencer simplement, ça fait quoi d'avoir les plus grosses cuisses du foot mondial depuis Roberto Carlos ?**

Paul-Georges Ntep : (rires) C'est un atout ! Je ne sais pas si j'ai réellement les plus grosses cuisses, je ne les ai pas comparées aux autres mais c'est un atout. Même si ça a de gros inconvénients aussi…

Comme quoi ?

On ne peut pas acheter n'importe quels jeans par exemple ! Il y a pas mal de contraintes dans la vie de tous les jours.

Oui, mais c'est aussi ce qui te donne ce pouvoir d'accélération…

C'est clair que ça m'aide. Au niveau de l'accélération et de la puissance, c'est un atout. Même si je peux encore beaucoup progresser au niveau de la puissance.

Selon Guy Roux, tu vas même plus vite que Djibril Cissé au même âge…

Au niveau des tests que j'avais faits à Auxerre, c'était assez similaire, c'est vrai. Mais je ne sais pas où j'en suis maintenant… En tout cas, j'étais l'un des plus rapides de ma génération.

Tu n'as pas peur que ça te mette dans une case. Celle des « tout-droit », avec les Lavezzi, les Cissé etc. ?

C'est vrai que ce pouvoir d'accélération peut - et a pu - enfermer certains joueurs dans cette case. C'est pour ça que je travaille au quotidien pour avoir une palette plus large et ne pas rester cantonné au rôle du gars qui pousse le ballon devant lui et qui court vite derrière. Mais honnêtement, si ça fonctionne et que c'est efficace, si ça me permet d'apporter du danger chez les adversaires, de créer des occases et des buts, je prends ! Quand Gareth Bale accélère et donne la victoire au Real, on s'en fout qu'il aille tout droit. Il va au but, c'est l'essentiel.

Tu es de plus en plus connu, donc de plus en plus attendu, donc évidemment tu as de moins en moins d'espace. Comment tu penses pouvoir t'en sortir ?

Oui, c'est la problématique qui va forcément arriver, de toute façon. Plus on va vers le haut niveau, moins on a d'espace. C'est à moi de travailler au quotidien pour trouver des solutions. Apprendre à jouer dans les espaces réduits, combiner avec mes partenaires et aussi améliorer mes déplacements sans ballon. Avec le temps, ça va venir.

Tu sens déjà un changement dans le regard des défenseurs ?

Oui, ça se sent direct. Le défenseur monte moins parce qu'il sait que dans son dos ça peut aller vite. Quand il y a des actions offensives, il ne monte pas tout le temps comme en première partie de saison. Il se méfie.

C'est plutôt gratifiant ou c'est seulement chiant ?

C'est gratifiant. Après, c'est encore plus gratifiant quand il reste derrière et que j'arrive quand même à l'éliminer. Donc non, ça ne me dérange pas. Mais c'est la même problématique pour tous les attaquants.

Forcément, ton club, ton style de jeu… La comparaison est facile avec Sylvain Wiltord. Une carrière à la Wiltord, ça te plairait ? C'est un modèle ?

Un modèle je ne sais pas, parce que je ne me souviens pas des années rennaises de Sylvain Wiltord mais une carrière à la Sylvain Wiltord… Rennes, Lyon, Ligue des Champions, international, grandes compétitions, c'est sûr que c'est une carrière qui me conviendrait ! Mais bon, moi je suis Paul-Georges Ntep, je suis encore jeune, j'ai encore d'autres possibilités devant moi. À moi de faire les bons choix.

Qui sont tes modèles alors ?

Des mecs dont j'aime le jeu, il y en a plein. Mais de là à dire que je regarde leurs vidéos matin, midi et soir ou avant les matchs… Moi, j'aime bien les ailiers de percussion et de débordement. Les Robben, Ribéry, Hazard, ce sont eux les joueurs qui me font vibrer.

" *J'ai un duel à distance avec Fekir.* "

« J'ai les qualités pour mettre en difficulté n'importe quel défenseur. »

Aujourd'hui, tu penses être le meilleur ailier gauche de Ligue 1 ?
Je te dirai ça en fin de saison.

C'est un truc qui te motive de devenir le meilleur ailier gauche de Ligue 1 ?
J'aspire à être l'un des meilleurs. Commencer par être un des meilleurs joueurs de mon club. Puis un des meilleurs joueurs du championnat. Et après, on verra…

Il y a des joueurs qui t'ont impressionné en Ligue 1 ?
Oui, il y en a beaucoup. La plupart de mes partenaires en Espoirs, déjà. Il y a vraiment de très bons joueurs dans cette équipe. Notamment Nabil Fekir, avec qui on a un petit duel à distance au niveau des stats, mais aussi Giannelli Imbula et d'autres… Je pense qu'on a une génération qui a vraiment un très gros potentiel mais il va falloir continuer à prouver au quotidien si on veut se recroiser en équipe de France A.

Le niveau de la Ligue 1 ?
Un des championnats les plus durs en Europe, je pense. Pas forcément le plus ouvert, c'est vrai, mais il n'est pas totalement fermé non plus. C'est un championnat très difficile à jouer.

Surtout quand on est attaquant, non ?
Oui, c'est dur pour un attaquant mais ça dépend beaucoup du style de l'équipe dans laquelle tu évolues. Notre championnat n'est pas aussi ouvert que les autres donc c'est forcément plus difficile de faire des différences. Ça évoluera peut-être avec le temps, mais pour l'instant il ne fait pas vraiment rêver.

C'est un challenge qui te plaît ou tu préférerais avoir un championnat plus ouvert ?
C'est le point positif du truc. C'est un championnat qui te permet de travailler et de travailler dans la difficulté. Donc forcement, après, quand t'as plus d'espace, quand tu vas dans un championnat plus ouvert, t'as plus de facilités. C'est un bon passage pour apprendre.

Tu fais partie de la caste des dribbleurs, des mecs qui aiment provoquer balle au pied. Comment appréhendes-tu cet aspect essentiel de ton jeu ?
Le duel, le un contre un, c'est crucial parce que t'as le défenseur et derrière t'as le but. Donc si tu l'élimines, tu t'ouvres le chemin du but, tu crées immédiatement du danger.

Mais est-ce qu'il n'y a pas aussi une petite notion d'orgueil à battre son défenseur dans le duel ?
Oui, forcément ! Si je ne réussis pas à le passer, on va me dire que j'ai raté mon match. On me dira que le défenseur a gagné plus de duels que moi, que c'est lui qui a remporté le « match dans le match ». C'est ce qu'on va regarder. Il y a une vraie notion de duel, d'opposition directe entre ton défenseur et toi. Quand tu regardes les notes le lendemain d'un match, on te compare au mec qui était en face de toi.

Après un mauvais match, tu dors mal la nuit ?
Non, je ne dors pas mal mais je suis frustré parce que j'ai le sentiment de ne pas avoir apporté ce que je devais. Je sais que j'ai les qualités pour mettre en difficulté n'importe quel défenseur. Après, il y a des jours avec et des jours sans. Plus jeune, je faisais très attention à la presse et à tout ce qui se disait sur les réseaux sociaux. Aujourd'hui, j'ai pris du recul. Je sais que c'est assez subjectif parce que la personne qui te juge le fait avec ses a priori et sa propre vision du jeu. Ce n'est donc pas forcément l'unique réalité. Maintenant, je suis assez grand pour faire mon autocritique, avec l'aide du coach et du staff.

Tu viens de dire que tu avais les qualités pour mettre en difficulté n'importe quel défenseur. Ça ne t'est jamais arrivé après un match, de te dire : *« Bon, lui c'était chaud quand même… »* ?
Si. Lamine Gassama a été assez difficile à jouer. Celui que je regrette de ne pas avoir affronté, c'est Serge Aurier. Mon collègue ! À chaque fois qu'on a joué contre Paris cette saison, il était absent. J'aurais bien aimé voir ce que ça donnait face à lui.

Tu as déjà déclaré ne pas être obnubilé par les stats. Sauf que c'est surtout à ça qu'on juge les joueurs - et les attaquants en particulier - aujourd'hui.
Oui, c'est vrai. Ça reste un bon indicateur de performance. Beaucoup de clubs s'en servent aujourd'hui dans

« Le foot français est frileux. »

l'analyse et la préparation des matchs. Mais pour moi, il n'y a pas que ça.

Alors parlons du contenu : une équipe qui gagne tous ses matchs 1-0 en proposant un jeu de merde, t'en penses quoi ?
Tout le monde aimerait que le foot soit un spectacle mais dans les faits, c'est très différent. Le foot français est comme ça, c'est un foot un peu frileux. Il est frileux parce que les équipes ont différentes contraintes, différents paramètres à prendre en compte. Elles doivent assurer le maintien pour la saison suivante, elles ont des contraintes économiques par rapport aux joueurs, au recrutement, aux salariés du club… Tout ça tue le spectacle. Comparé aux autres championnats, je pense que notre foot n'est pas assez ambitieux. Pourtant, on a des joueurs de qualité qui s'exportent très bien à l'étranger, par exemple.

Comment changer ça ?
Je ne sais pas, je ne suis pas dirigeant de club ou dirigeant de ligue. Ce n'est pas à moi d'aider les clubs à trouver des solutions pour réussir à se lâcher sur le terrain. Moi, mon boulot c'est juste d'apporter ma pierre à l'édifice en prenant du plaisir et en le redonnant à mes partenaires et à mes supporters.

Le plaisir, le beau jeu, on sent que c'est ton moteur. Est-ce qu'il y a une équipe dont le jeu te fait rêver ?
Oui, quand tu regardes la télé, la Ligue des Champions ou les gros matchs du week-end en Europe, forcément tu prends du plaisir. Même sur les matchs français ! Moi je peux prendre du plaisir rien qu'en voyant une belle action, un dribble bien exécuté, un contrôle orienté… Quand je me lève le matin pour aller à l'entraînement c'est pour prendre du plaisir. J'y vais en me disant que je vais me faire kiffer !

Tu n'as pas répondu à la question.
Il y en a plein. Le Real et Chelsea, notamment.

Chelsea ?
Oui, ils n'ont peut-être pas un football total comme d'autres, mais c'est hyper efficace. En France, t'as Lyon, Paris et Marseille qui sont plaisantes à regarder.

On se souvient des critiques qui avaient touché Benzema pendant sa période d'inefficacité avec les Bleus. Un « trou noir », comme ça, c'est quelque chose que tu redoutes ?
C'est le foot. C'est même la vie en général. T'es jugé sur ce que t'apportes alors quand t'apportes pas assez, t'es critiqué. Dans ces moments-là, il faut être fort mentalement, rester confiant et surtout ne pas donner d'importance à ce qu'on dit sur toi. Savoir ce que tu fais bien et ce que tu fais mal et être capable de l'analyser. Si t'as les qualités à la base, si t'as l'envie, le talent et la rigueur, ça finit forcément par revenir un jour.

Sur quoi tu te bases pour savoir si tu as été bon à la fin d'un match ?
Sur le sourire ! Quand j'ai le sourire à la fin d'un match, c'est parce que je sais que j'ai été bon.

Mais t'as tout le temps le sourire ! Ça veut dire que tu penses avoir été bon tout le temps ? ▸

"La marque des grands joueurs, c'est la confiance des autres. Moi, le coach me fait confiance, mes partenaires aussi."

(rires) Non, pas tout le temps. Mais c'est vrai que j'essaye de relativiser. Même si je suis passé à côté de mon match, je me dis que le suivant sera meilleur.

Tu as parfois joué dans l'axe cette saison, c'est quelque chose qui te plaît ?
Ça dépend des matchs. Quand tu touches pas mal de ballons, tu sais que tu vas te retrouver plus souvent devant le but que sur le côté. Là, c'est bien. Et puis, il y a les autres matchs, comme à Paris par exemple, où tu as très peu de ballons et où tu cours beaucoup dans le vide. Je ne te cache pas que c'est beaucoup moins agréable. Mais avec le temps, quand mes jambes seront plus lourdes, c'est une reconversion possible.

Comment tu te vois évoluer dans les deux, trois prochaines saisons ?
Je me sens bien à gauche. Après, il y a des clubs où il y a beaucoup de concurrence. Plus tu montes haut et plus il y en a, avec des joueurs de niveau équivalent au même poste. Il faut être capable de faire autre chose. C'est pour ça que j'essaie de travailler un petit peu partout, à gauche, à droite, dans l'axe, pour avoir cette polyvalence et ne pas être cantonné au poste d'ailier gauche.

Philippe Montanier te laisse pas mal de liberté. C'est la confiance qu'on accorde aux grands joueurs ?
Je ne sais pas mais la marque des grands joueurs c'est sûrement la confiance que les autres joueurs leur accordent. Moi, le coach me fait confiance, mes partenaires aussi. C'est vrai que sur le terrain je suis assez libre mais je dois quand même bosser pour le collectif.

Le travail défensif, ça t'emmerde ?
Ça ne m'emmerde pas, c'est obligatoire. Ça fait partie du job. Et si tu ne le fais pas, à un moment donné l'adversaire va se retrouver en supériorité numérique à cause de toi. Il faut défendre pour pouvoir bien attaquer derrière. Après, c'est sûr que je préfère l'attaque à la défense. Je ne suis pas défenseur dans l'âme et je n'ai pas les réflexes d'un défenseur. Mais ça ne m'empêche pas de le faire.

Les critiques, tu les as déjà connues. Tu étais sur le terrain face à la Suède lors de l'incroyable élimination avec les Espoirs. Kurzawa avait pris cher. Qu'est-ce que tu en avais pensé ?
J'en avais pensé qu'il fallait trouver un coupable. Trouver une excuse. Alors que ce n'était pas le sujet, à mon avis. Si on perd en Suède, ce n'est pas à cause du geste de Layvin, c'est une fausse excuse. Mais bon, je pense que c'est le foot français qui est comme ça.

Toi aussi, tu es un peu provocateur. On se souvient de ton but face à Reims et de la polémique qui avait suivi [1], alors que c'est quelque chose qu'on a tous fait étant gamin.
Oui, surtout que ce n'était vraiment pas méchant…

Ça te saoule qu'on te parle encore de ce but ?
Ça ne me dérange pas. Je veux qu'on en parle encore pendant des années, même… Pour moi, le chambrage fait partie du jeu. Quand tu regardes un match de basket et qu'il y a un mec qui dunke sur un autre et le regarde en le défiant juste derrière, le jeu suit son cours. C'est ça, c'est le sport ! Il y a des duels, beaucoup de duels et forcément quand tu les gagnes, tu célèbres ton truc, tu kiffes ton moment, c'est tout !

Vouloir gommer les manifestations d'émotions, sur le terrain comme en tribune… Ça te gonfle, ce foot de plus en plus aseptisé ?
Carrément. Mais heureusement, il y aura toujours des joueurs pour kiffer ce qu'ils font. Quand tu vois certains pleurer parce qu'ils ont perdu un match, c'est parce qu'ils vivent le moment à fond. Personne ne peut leur enlever ça. Un foot bien lisse où tout le monde se serre la main, où tout le monde est poli, où il n'y a jamais de coups de gueule ni de coups de sang, pffft… On s'ennuierait à mourir.

Tu crois que c'est propre au foot français, ça ?
Je pense qu'en France, c'est compliqué de contenter tout le monde. Le Français est comme ça, il est râleur. Moi-même, je suis l'un des premiers à le faire. Sur le terrain, quand quelque chose ne se passe pas comme je le voudrais, je râle. Mais je sais aussi reconnaître ce qui est ▸

> ***" Les gens me trouvent arrogant ? Moi, tant qu'on parle de moi, ça me va… "***

[1] Le 17 mai 2014, lors de la victoire de Rennes à Reims (3-1), Ntep avait dribblé Agassa et, seul devant la ligne de but, s'était agenouillé pour marquer de la tête. Un geste interprété comme du chambrage par les Rémois et certains observateurs.

> "
> **Mais t'es fou mec ! T'es fou !**
> "

bien et ce qui me plaît, c'est ça qui est important.

Certains te trouvent arrogant, comme beaucoup d'autres jeunes joueurs de ta génération…
Chaque homme, chaque joueur a besoin de se construire sa propre personnalité. D'avoir sa griffe, sa marque. Au final c'est ça qui reste, c'est la marque que tu laisses, l'impression que les gens garderont de toi. Chaque personne se construit comme elle veut. Les gens me trouvent arrogant ? C'est peut-être vrai, c'est peut-être faux. Ça dépend pour qui, en fait. Certains me trouvent arrogant, d'autres trop sûr de moi et il y en a même qui s'en foutent ! Moi, tant qu'on parle de moi, ça me va.

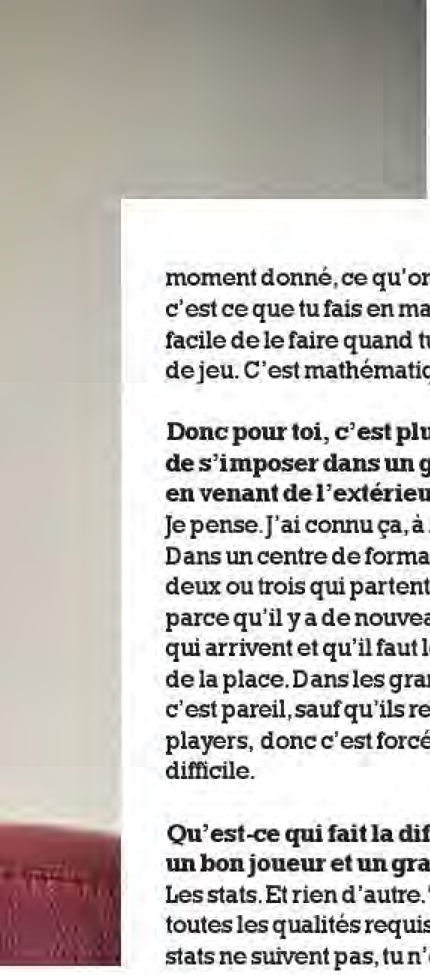
On dit souvent que Rennes est un club tranquille dont tout le monde se fout et qui finira de toute façon en milieu de tableau. Est-ce l'endroit idéal pour grandir ?
Ça dépend, ça peut aussi porter préjudice. C'est un club tranquille où il n'y a pas une grosse pression de la part des supporters… Où il n'y a pas une grosse pression tout court, d'ailleurs. Un club où tu peux t'endormir et te la couler douce. Et c'est un peu dommage parce que je pense que ça pourrait vraiment être un grand club. Mais il manque un petit quelque chose depuis des années. Il faudra trouver ce que c'est parce que sinon, il y a tout. Un cadre sympa, un beau terrain, un bon centre d'entraînement. C'est un club structuré. Quand je suis arrivé d'Auxerre, j'ai tout de suite vu la différence. Alors OK, Rennes n'est pas un grand club français au niveau du palmarès, mais je trouve que j'ai fait un très bon choix en venant ici.

Manque d'ambition ?
Ouais, peut-être. Sans doute, même. Comme pour la plupart des clubs français d'ailleurs. C'est de ça dont on manque : voir plus grand, plus haut. Après, comment voir plus grand ? Ça passe déjà par une politique de recrutement précise mais ça, ce n'est pas moi qui gère.

Pour un jeune comme toi, il vaut mieux être remplaçant mais côtoyer des stars à l'entraînement dans un très grand club, ou être titulaire dans un club moins huppé ?
(Il se marre) Ça me fait rire parce que j'en discutais il n'y a pas longtemps en sélection. Il y avait un joueur - dont je tairai le nom par discrétion - qui me disait : *« Je préfère être remplaçant dans un grand club que titulaire à Rennes »* Je lui ai répondu : *« Mais t'es fou mec ! T'es fou ! »* Peut-être que Rennes n'est pas un grand club, mais quand t'es performant, on en parle. Quand tu ne joues pas ou peu, t'as aucune visibilité. Tu côtoies des grands joueurs tous les jours à l'entraînement, oui, mais tu ne progresses pas aussi vite qu'en jouant des matchs. Et ton talent ne pourra pas se révéler. Peut-être que dans un petit club tu joues avec de moins grands joueurs mais à force de jouer, tu apprends de tes erreurs, tu réussis de plus en plus de choses et ça te donne de la confiance. Tu deviens grand, petit à petit. Alors évidemment, si tu gagnes ta place dans un grand club, c'est tout bénéf', mais je suis persuadé que si tu fais de bonnes choses, on parlera de toi. Où que tu sois.

On apprend vraiment plus en match qu'à l'entraînement ?
Bien sûr ! Après, il y a des « joueurs d'entraînement ». Des mecs qui se contentent d'être très bons à l'entraînement. Ce n'est pas mon cas.

Donc, il faut une étape intermédiaire avant le « gros club » ?
Être titulaire dans un gros club, c'est le top. Mais partir dans l'optique d'être remplaçant, c'est pas mon truc. Parce que le mec titulaire dans le petit club à côté qui fait des trucs intéressants et qui se montre, il va finir par attirer le grand club. Et quand le grand club le recrute, le mec te passe devant direct parce qu'il a beaucoup plus joué - et donc progressé - que toi. À un



moment donné, ce qu'on regarde c'est ce que tu fais en match. Et c'est plus facile de le faire quand tu as du temps de jeu. C'est mathématique.

Donc pour toi, c'est plus facile de s'imposer dans un grand club en venant de l'extérieur ?
Je pense. J'ai connu ça, à Auxerre. Dans un centre de formation, il y en a deux ou trois qui partent chaque année parce qu'il y a de nouveaux joueurs qui arrivent et qu'il faut leur faire de la place. Dans les grands clubs, c'est pareil, sauf qu'ils recrutent des top players, donc c'est forcément plus difficile.

Qu'est-ce qui fait la différence entre un bon joueur et un grand joueur ?
Les stats. Et rien d'autre. Tu peux avoir toutes les qualités requises, tant que les stats ne suivent pas, tu n'es pas un grand joueur.

Tu vas me dire que tu n'as pas de plan de carrière et que tu vis au jour le jour mais de temps en temps, tu dois bien en parler avec ton agent de l'après-Stade Rennais, non ?
Oui, j'en parle. J'y réfléchis mais comme je te l'ai dit, je ne me fixe pas de limite. Pour l'instant je suis au Stade Rennais et je me donne à fond pour le Stade Rennais. Je ne me dis pas : *« je veux ceci »* ou *« je veux cela »*. Je verrai.

La case « gros club français » avant de partir à l'étranger ?
Pourquoi pas… Après, si je pense trouver mieux ailleurs, pourquoi pas ?

Comment on fait pour ne pas prendre le boulard quand on entend que Chelsea, City, Arsenal et le PSG s'intéressent à toi ?
Question d'éducation et d'entourage. Quand tu sais d'où tu viens et que t'as des gens autour de toi pour te remettre les pieds sur terre et te dire les choses telles qu'elles sont, tu ne peux pas t'enflammer. Ce n'est pas parce que les réseaux sociaux ou les journaux t'annoncent à City que c'est fait. On parle de toi à City comme on parle de dix autres joueurs.

Le projet du PSG, c'est tentant ?
C'est un très beau projet et un très gros club. C'est ma ville de naissance, en plus. Enfin, là ou j'ai grandi[2]. Bref, Paris c'est ma ville. Mais pour l'instant je suis à Rennes, c'est aussi un beau projet, avec un coach qui veut s'inscrire dans la durée. On va essayer de finir la saison le plus haut possible et on verra par la suite.

> " *Le PSG ? C'est un très beau projet, un très gros club. En plus, Paris c'est ma ville…* "

Tu parles du PSG avec Sylvain Armand ?
Non, parce que je ne suis pas joueur du PSG et qu'il n'est plus joueur du PSG.

La succession de Ribéry en équipe de France, tu y penses ? Tu t'imagines sur l'aile gauche des Bleus à l'Euro 2016 ?
La succession de Ribéry est déjà assurée depuis la Coupe du Monde. Il y a des joueurs en place. L'Euro 2016, évidemment que c'est un objectif que je garde dans un coin de ma tête, mais je sais surtout que ça passera obligatoirement par le fait de continuer à faire de bonnes performances en club.

Qu'est-ce qui fait qu'aujourd'hui Griezmann y est et toi, pas encore ?
L'Atletico joue la Ligue des Champions et le haut de tableau en Liga. La voilà, la différence.

Alors comment on fait pour être appelé en équipe de France quand on joue au Stade Rennais ?
En ayant de bonnes stats. On va parler de toi et plus on parle de toi, plus le sélectionneur va être attentif à ce que tu fais.

Ca t'obsède un peu ? Tu y penses en te rasant le matin ?
Je ne me rase pas le matin donc, non.

La Coupe du Monde au Brésil ? Ça t'a plu ?
Oui, j'ai apprécié le parcours des Bleus. J'étais un peu déçu de leur élimination face à l'Allemagne parce que ce jour-là, on n'a pas vu la grosse équipe d'Allemagne qui a ensuite pulvérisé le Brésil. Il y avait peut-être moyen de faire mieux mais c'était déjà un très beau parcours.

Et le Cameroun ?
Dommage. Dommage d'avoir donné cette image-là, comme lors de la dernière CAN. Mais c'est le gros problème du Cameroun.

Qu'est-ce qu'on peut te souhaiter pour 2015 ?
Une bonne fin de saison et de belles choses pour la suite.

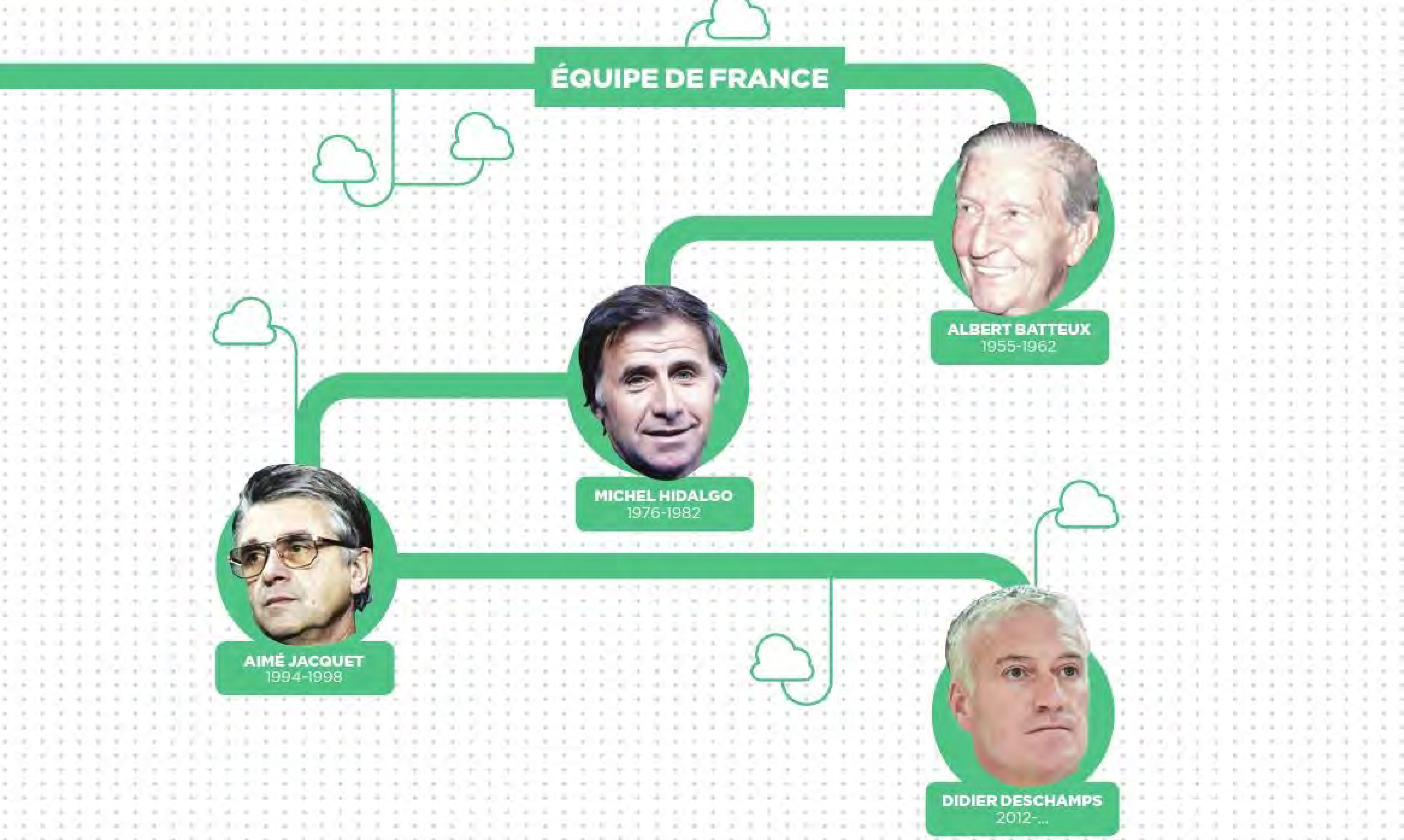
Et pour 2016 ?
C'est loin 2016. On a le temps. ●

22 ans, né le 29 juillet 1992
à Douala (Cameroun)
1,80m - 75 kg
Milieu offensif / attaquant

CLUBS PROS
2009-2014 : AJ Auxerre | 63 matchs (22 buts)
2014 - : Stade rennais | 41 matchs (14 buts) au 11/03/2015

SÉLECTIONS
2009-2010 : France -18 | 1 match (0 but)
2010-2011 : France -19 | 2 matchs (0 but)
2011-2012 : France -20 | 5 matchs (2 buts)
2013-2014 : France espoirs | 16 matchs (10 buts)

[2] Paul-Georges Ntep est né à Douala, au Cameroun, avant d'arriver à l'âge de 8 ans en région parisienne.



TU SERAS UN COACH, MON FILS

Par **Mike Laskar** - Photo **Icon Sport**

Le dénominateur commun des plus grands entraineurs ? La plupart ont rencontré, à un moment de leur carrière de joueur, un autre grand entraîneur, sorte de figure tutélaire ayant contribué à faire d'eux ce qu'ils sont. C'est tout le sel du football, sport psychologique par essence. D'une rencontre d'un coach et d'un joueur faite de succès communs naît un héritage. De cette filiation découle des principes de jeu et des idéaux humains. Ainsi se transmettrait donc l'ADN de la victoire.
Tour d'horizon en France comme à l'étranger, des filiations et influences les plus évidentes.

Été 1950 : tout juste vainqueur de la Coupe de France avec Reims en tant que joueur, Albert Batteux est aussitôt propulsé entraîneur du club rémois, à 30 ans à peine et sans qu'on lui demande son avis. Les premiers doutes sur son autorité s'estompent à mesure que la saison commence. Batteux a déjà entamé sa révolution de velours, aidé par un style de jeu rapide et technique, fait de redoublement de passes et de triangles.

Il faudra cependant attendre 1951 et la signature de Raymond Kopa pour que l'oeuvre de Batteux bascule dans l'irrationnel. *« Raymond, si vous arrêtez de dribbler je vous sors de l'équipe. »* Telle était la réponse du maestro aux réticences qui entouraient l'arrivée de Kopa à Reims (trop dribbleur, ne peut s'inscrire dans le collectif rémois). Cette anecdote a priori anodine nous dit pourtant beaucoup d'Albert Batteux et de sa psychologie, faite de causeries individuelles et adaptées, le tout à haute et intelligible voix, avec le groupe

Garde, Lacombe, Bats, Lloris, Aulas : la famille OL au grand complet.

pour témoin afin de responsabiliser ses joueurs. Une façon aussi de les protéger et, dans le cas de Kopa, de légitimer ses prises de risque balle au pied.

Pour autant, sa période rémoise ne se résume pas à son don pour la psychologie mais bien à l'onde de choc que son équipe propage alors sur le football français. Le titre de Première Division en 1953, 1955, 1958, 1960 et 1962, la Coupe Latine en 53, la Coupe de France en 58 : le Stade de Reims pose sa patte sur le foot hexagonal. Une décennie victorieuse dont les deux finales de Coupe d'Europe des clubs champions perdues en 56 et en 59 face au Real de Di Stefano restent le point d'orgue. Des matchs entrés au panthéon du sport français, qui ont façonné le rapport du public hexagonal à cette coupe européenne. Albert Batteux quitte Reims en 1963 par la petite porte, mais le bagage alourdi de trophées. En 1967, il assure la succession de Jean Snella à Saint-Etienne et remporte à nouveau le championnat en 1968, 1969 et 1970.

Une empreinte indélébile

Mais pour mesurer l'empreinte du mentor rémois sur le football français il faut aller plus loin, plus profond. Au-delà de la mise sur orbite de Raymond Kopa ou Justo Fontaine, au-delà des idées tactiques novatrices, au-delà des titres, il est question d'une «école Batteux», d'un héritage qui a irrigué le football français de sa culture de la gagne.

Lorsqu'il quitte la barre du navire stéphanois en 1972, c'est son ancien joueur Robert Herbin qui prend la relève et assure la pérennité de ses idées. Mais pour appréhender le phénomène Batteux, il convient d'analyser son impact à l'échelle nationale. Premier sélectionneur à succès, il a su transplanter son noyau dur et son mode de fonctionnement rémois à l'équipe nationale (demi-finaliste du Mondial suédois en 1958 avec Kopa et Fontaine) en cumulant les deux fonctions pendant près de sept ans. Mais surtout, Batteux a pris le temps d'assurer sa « descendance » en façonnant deux des entraîneurs les plus importants de l'histoire du football français : Michel Hidalgo et Aimé Jacquet.

Le premier, buteur avec Reims en finale de C1 1956, remportera l'Euro 84 avec la génération Platini, tandis qu'on ne présente plus les faits d'armes du second, qui a grandi comme joueur sous les ordres de Batteux à Saint-Etienne. Les méthodes et la psychologie du bonhomme leur laissant à tous deux, une empreinte indélébile. En ce sens, on peut aisément voir à travers leurs succès un prolongement de son oeuvre et de ses idées. On trouve d'ailleurs chez Jacquet en 1998 cette même façon de protéger et responsabiliser Zidane qu'avec Kopa 40 ans plus tôt.

Albert Batteux a non seulement écrit les premières lettres de noblesse du football français, mais il a aussi, indirectement, enfanté les deux entraîneurs qui allaient faire gagner le foot français. Une belle et longue histoire de filiation à la française, dont l'un des derniers représentants serait Didier Deschamps, relais privilégié d'Aimé Jacquet.

Le cas nantais

En France, quand on parle « d'école de jeu », d'héritage footballistique longuement maturé, il est impossible de ne pas évoquer le FC Nantes tant les titres de champions d'Arribas en 1983, de Suaudeau en 1995 et de Denoueix en 2001 sont liés entre eux par une philosophie de jeu commune appelée « jeu à la nantaise ».

"

Denoueix disait que comprendre une action à deux ou à trois, c'est déjà énorme.

"

Eric Carrière

FC NANTES

JEAN-CLAUDE SUAUDEAU
1973-1997

RAYNALD DENOUEIX
1982-2004

En pratique, si les préceptes de Suaudeau entraîneur sont peu ou prou les mêmes que ceux d'Arribas c'est qu'il a été son disciple, et qu'il a bien appris sa leçon : *« C'est toute une histoire entre José Arribas et moi. Je suis arrivé en même temps que lui. Moi j'étais un dribbleur impénitent et il a fait de moi un joueur qui jouait sans contrôle. Il mettait déjà l'accent là-dessus. Très rapidement, j'ai été entraîneur avec lui, à sa demande. »**

Des propos qui ont du sens dans la mesure où Suaudeau n'a ensuite jamais dérogé à ce grand principe : *« L'essentiel, c'est de rendre le jeu sans contrôle précis et possible, de mettre celui qui va devoir jouer sans contrôle dans les meilleures conditions pour le faire. »*
Un idéal de jeu sans contrôle fait de passes du plat du pied, dans le sens du jeu, que lui a inspiré le Brésil de Zico en 1986, mais surtout José Arribas.

En ce qui concerne Reynald Denoueix, Suaudeau accepte volontiers l'idée de filiation, mais une filiation évolutive : *« Avec Reynald on en a discuté. Je lui ai dit à l'époque : c'est ton problème, plus le mien, mais tu sais que j'en ai marre de te voir faire ces passes-là... Mais lui, c'était dans son mode de fonctionnement. Reynald il est bien organisé, bonne méthode, travailleur, mais trop de méthode. Et il a réussi aussi, hein. Il y avait une filiation entre lui et moi, mais il a fait son oeuvre à lui. Il aménageait des trucs que j'avais pu faire, à sa façon, il introduisait ses conceptions. »**

L'équipe de Denoueix évolue plus en attaque placée, elle est moins verticale, fait plus de passes que celle de Suaudeau. Pourtant l'ensemble dégage une homogénéité et une ligne directrice telle que tout le monde parle alors de continuité.

Les coachs passent, aulas reste

Pour Eric Carrière, champion de France en 2001 avec Denoueix, tout est affaire de « philosophie de club » : *« Le socle à Nantes était commun, pour que la philosophie se perpétue. Avoir un jeu collectif, avec des courses coordonnées, valoriser certaines courses qui ne le sont pas par les médias. »*
Ce qui ne l'a pas empêché, lui aussi, de noter certaines divergences entre les deux techniciens: *« Suaudeau insistait pour qu'à la récupération on oriente le jeu vers l'avant en une touche de balle. Certainement que lui aimait encore plus la verticalité. Avec Reynald, on travaillait beaucoup les attaques placées, le jeu sur les cotés, les dédoublements et aussi le travail athlétique. Mais toujours cette importance du jeu sans ballon, des appels coordonnés. Denoueix disait que comprendre une action à deux ou à trois, c'est déjà énorme. »*

Les principes de jeu nantais ont perduré grâce à la succession ininterrompue de techniciens imprégnés des mêmes préceptes de jeu, mais aussi grâce à l'acceptation, pour chacun d'eux, d'un héritage commun, propre au club.
Pour trouver une autre trace en France de cette idée de « philosophie de club » dont nous parle Eric Carrière, il faut chercher du côté de Lyon. Le grand club français du 21e siècle ayant désormais valeur d'institution.

« Lyon a un avantage sur beaucoup d'autres clubs : il y a une hiérarchie établie, claire. Beaucoup de clubs tanguent parce qu'il y a en leur sein des pouvoirs et des contrepouvoirs. Aulas, c'est lui le président, c'est lui le patron, les coachs passent, lui reste. Il a connu sept titres d'affilée avec quatre entraîneurs différents » explique le consultant Canal.

Et si le club a pris le pari de la formation au moment où les gazodollars qataris commençaient à pleuvoir sur la capitale, c'est aussi parce que le président Aulas cultive l'art de bien s'entourer. N'allez pas croire que le niveau de performance des gardiens lyonnais ou que la pléthore d'avants-centres hauts de gamme sortis du centre de formation rhodanien sont le fruit du hasard. Non, ce ne sont que les corollaires de la présence de Bernard Lacombe (conseiller du président, 255 buts en L1) et de Joël Bats (entraineur des gardiens, 50 sélections en Bleu), au club depuis des lustres. Ces deux hommes sont la caution « passé glorieux » de l'organigramme lyonnais, façon Hoeness et Rummenigge à Munich. Une impression que confirme Eric Carrière, qui a connu l'âge d'or des « sept glorieuses » du club lyonnais : *« Quand j'y étais, Bernard venait souvent me parler, sur des détails, parfois pour nous faire rire, ou pour nous aider mais sans empiéter sur le coach non plus. C'est un amoureux de Lyon. Ce côté institution, tu le ressens au club, tu te sens protégé. »*

* Source : So Foot

Sacchi/Ancelotti, Van Gaal/De Boer : même combat

À l'étranger, une institution plus prestigieuse encore incarne elle aussi à merveille l'idée de « philosophie globale de club » : l'Ajax Amsterdam. À son retour au club en 2010, Franck De Boer doit trouver l'équilibre entre le style de jeu assez direct et impersonnel de l'équipe fanion, et l'idée que lui se fait de l'institution Ajax. Il décide alors de revenir aux fondamentaux, s'entoure d'anciens partenaires comme Marc Overmars et Dennis Bergkamp et quatre titres de champion plus tard, « le fils du coach» comme on l'appelait du temps de l'Ajax de 1995 rend hommage à son père spirituel : *«J'apprécie la franchise de Van Gaal, aussi. Sa faculté à dire : c'est comme ça et c'est pas autrement, c'est à prendre ou à laisser'. Moi aussi j'ai toujours été honnête avec mes joueurs. Et enfin ce que j'aime chez lui c'est cette faculté à être à 100% pendant les matchs ou les entraînements. C'est comme cela qu'on devient un meilleur joueur ou un meilleur entraîneur. En ce sens, je me considère comme un vrai disciple de Van Gaal. »*
Même combat chez Carlo Ancelotti, qui voit dans sa rencontre avec Arrigo Sacchi un tournant crucial de sa vie: *« J'ai eu d'autres entraineurs: Liedholm, Capello et Eriksson. J'ai appris de chacun d'eux mais Sacchi reste ma référence en matière de tactique. On le surnommait 'Le Marteau', parce qu'il rabâchait ses concepts jusqu'à ce qu'ils s'enfoncent dans le crâne de ses joueurs. »*

Avant d'ajouter, conscient de la dimension humaine de leur relation: *« Je crois qu'Arrigo était davantage séduit par mon caractère que par mon style de jeu. »*

Arrigo Sacchi abonde : *« Il est resté sept ans avec moi. Forcément, il y a quelque chose. Il a appris de moi comme j'ai appris d'autres. Je voulais que mes footballeurs aient du talent, mais avant tout, je voulais des personnes responsables. Le foot est une chose difficile, toutes les activités avec des hommes le sont. »*
Ceux qui ont fait le choix de s'inspirer du passé n'ont en général pas à le regretter, à l'image d'un Benzema transfiguré depuis son rapprochement avec Zidane.

Un passé jamais si lointain en football qui vous accompagne, vous guide. Il suffit de voir l'héritage tactique qu'ont laissé derrière eux ces dernières années Marcelo Bielsa à Bilbao, Ricardo De La Volpe au Mexique voire Carlo Ancelotti au PSG pour s'en convaincre...

Arrigo Sacchi, maître à penser de Carlo Ancelotti.

ACBB

BOULOGNE BOYS

Par **Grégoire Godefroy** (@GregGodefroy) - Photo **DR**

Véritable serpent de mer, le deuxième grand club parisien se fait toujours attendre. Après le fiasco du Matra Racing disparu en 1989, le Paris Saint-Germain demeure désespérément seul dans le paysage footballistique francilien. Si les prétendants comme le Paris FC, le Red Star ou Créteil ne manquent pas, c'est peut-être finalement un autre club de la région IDF qui sortira du chapeau. Un club évoluant aujourd'hui en CFA 2. Mais certainement pas pour longtemps.

Equipe première leader de CFA2, politique de formation efficace et développement économique : L'ACCB peut viser haut. Jusqu'à la Ligue 1 ?

Hiver 2015. Stade Marcel Bec à Meudon-la-Forêt, îlot de verdure à quelques encablures de Paris. C'est ici que l'Athletic Club de Boulogne-Billancourt joue ses matchs à domicile. Les Orange et Blanc, leaders de CFA2 pour leur première saison à ce niveau, ont délocalisé leurs matchs à domicile pour cause de travaux dans leur stade Le Gallo. *« Ici on perd facilement 2, 3 degrés par rapport à Boulogne, vu qu'on est en pleine forêt »*. Mathieu Rostamkolei a froid mais la tête bien au chaud. Lui et trois autres de ses potes : Mickaël Cabrol, Christophe Dachy et Mélanie Lascoux ont un rêve : voir l'ACBB en Ligue 1.

Pour ces trentenaires abonnés au Parc, amis depuis leurs études supérieures à Grenoble, reprendre un club de foot était le rêve d'une vie. *« Tout a commencé lors d'une soirée comme une autre, on s'est tous demandé ce que l'on ferait si on gagnait à l'Euromillions. La réponse a été la même pour tout le monde : acheter un club de foot »* rigole Mathieu. Sauf que jusqu'ici, ils n'ont jamais décroché de chèque à sept chiffres estampillé Française des Jeux. Même s'ils gagnent très bien leur vie dans les nouvelles technologies et l'audio-visuel, se payer un club reste inaccessible.

« Paris FC, Créteil et le Red Star étaient directement hors de notre portée » commente Christophe. L'idée est alors toute trouvée : s'investir dans un club existant à un niveau inférieur et l'aider avec leurs compétences à progresser et atteindre le haut niveau. *« On a regardé les clubs amateurs d'Ile de*

Les équipes de jeunes de l'ACBB peuvent s'appuyer sur un vivier de 900 licenciés.

France qui avaient une bonne réputation, une structure saine, une formation poussée, un potentiel marketing et une ville attractive. L'ACBB est devenu très vite une évidence pour nous tous » explique Mathieu. Trentième ville de France, des dizaines de sièges sociaux de grandes entreprises et un club formateur de jeunes pépites comme Hatem Ben Arfa : le choix de Boulogne-Billancourt, ville limitrophe de Paris, s'est vite imposé.

Un stagiaire qu'ils paient à tour de rôle

Les contacts sont alors engagés avec Jacques Migaud, président du club depuis 1986. *« Toutes les bonnes volontés qui veulent aider le club à progresser sont les bienvenues »* assure monsieur Migaud. *« Les p'tits jeunes »* comme on les appelle au club se lancent donc dans la recherche de sponsors et engagent un stagiaire qu'ils paient à tour de rôle pour se charger des démarchages. Des trentenaires qui voient loin et grand. Peut-être trop pour les anciens de l'ACBB. *« Si un jour on monte au-dessus du CFA, la ville de Boulogne ne pourra de toute façon pas continuer à nous aider comme elle le fait. Mais nous n'y sommes pas encore… »* glisse le président. *« On a su faire jusque-là mais arrivé à un certain niveau, l'argent a un rôle majeur et leur rôle à eux est de nous aider à augmenter nos finances. »*

Mais pour l'instant, même si le club est premier de son groupe de CFA2 et vise la montée en CFA, pour passer du CFA au National et encore plus du National en Ligue 2, les marches sont hautes. Très hautes. *« On sait très bien qu'on ne montera pas en National dans deux ans,* assure Mathieu. *L'objectif, c'est déjà la montée rapide en CFA. Si c'est pour cette année on sera en avance sur nos objectifs. Mais disons que viser le National dans 5-6 ans et la Ligue 2 dans une petite dizaine d'années, ce n'est pas fou ».* Prudent, Mathieu.

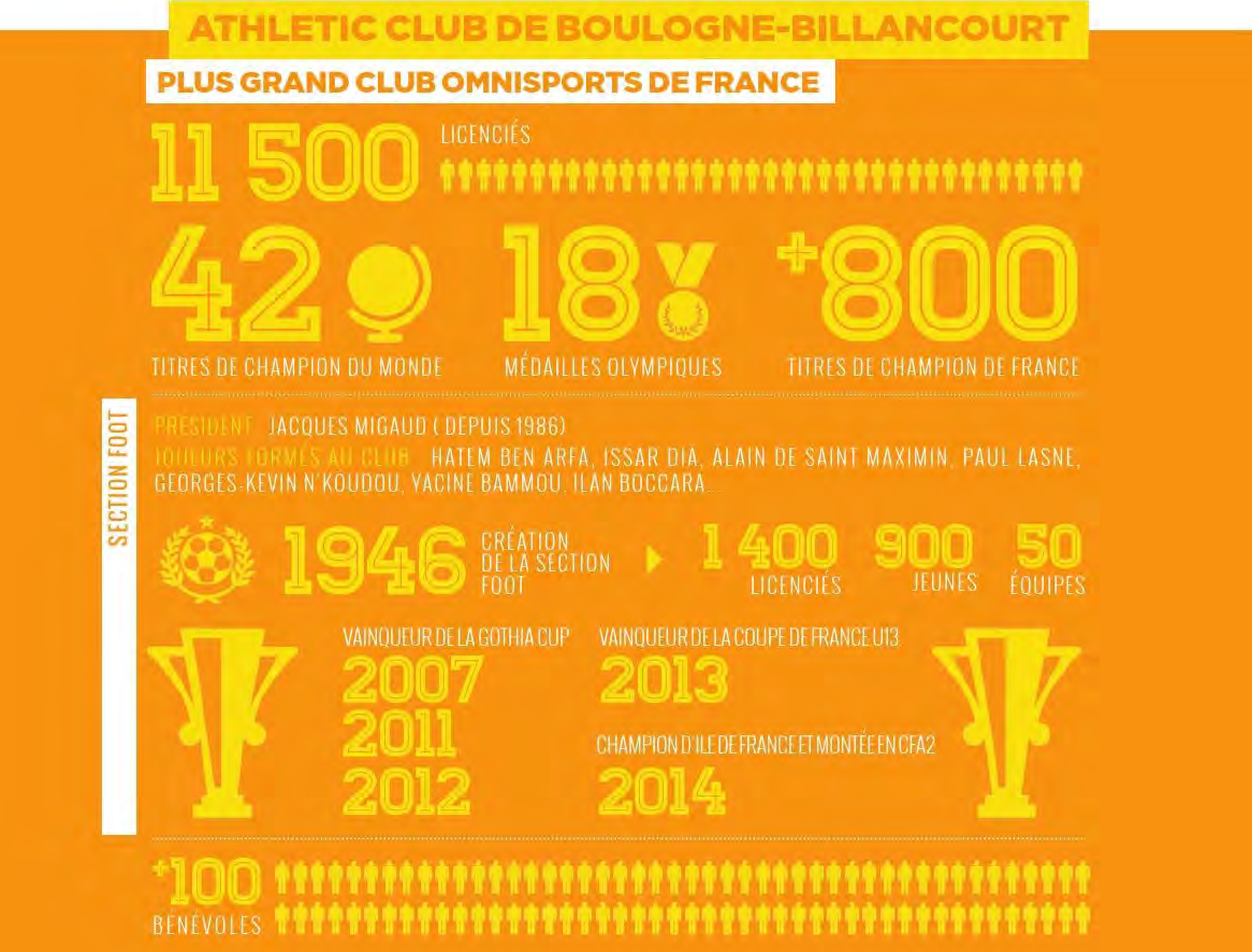
Si *« les p'tits jeunes »* veulent réaliser pleinement leur rêve et donc créer une SASP qui détiendrait l'équipe première, il va falloir avancer. Car avant une hypothétique montée en National, l'équipe dirigeante actuelle ne veut pas céder la place. *« Partager les responsabilités oui, garder une majorité de 51% en cas de création de SASP, certainement aussi »* annonce Jacques Migaud. *« De toutes façons aujourd'hui c'est un peu prématuré d'envisager une séparation ». « On n'en est pas encore là, on prend les choses comme elles viennent, il faut garder les pieds sur terre »* renchérit Gérard Fraioli, le bras droit du président. *« Pour l'instant on est en CFA2, on verra quand on sera en CFA et si on monte en National il faudra qu'on adapte nos structures, ce sera imposé par la FFF ».* Bref, tout le monde pense au haut niveau mais personne ne le dit vraiment. *« Nous croyons vraiment au potentiel du club. Oui, nous avons de l'ambition mais nous restons humbles et surtout, nous respectons tout le travail*

qui a déjà été fait depuis de nombreuses années par la centaine de bénévoles du club » tempère Mathieu Rostamkolei.

Top 10 des meilleurs clubs de jeunes FFF

Une campagne de crowdfunding sera bientôt lancée sur Internet afin de récolter des fonds et donner au club les moyens de ses ambitions. La fine équipe de trentenaires est donc chargée des finances mais ne touche pas (pour l'instant) au domaine sportif. Et l'ACBB peut s'appuyer sur un exceptionnel vivier de jeunes talents venus de toute l'Île-de-France et dont certains sont passés pros. Trois fois vainqueur de la Gothia Cup, le plus prestigieux tournoi de jeunes au monde, vainqueur de la Coupe de France U13 en 2013, classé en 2009 dans le Top 10 des meilleurs clubs de jeunes FFF, l'écurie s'appuie sur une solide expérience de la formation. Une dizaine de jeunes de l'ACBB part ainsi chaque année alimenter les centres de formation des clubs professionnels. Des joueurs qui resteraient certainement si l'équipe première évoluait à un autre niveau.

De plus, le club de Boulogne s'appuie sur un partenariat avec une prestigieuse université de football au Japon qui envoie chaque année ses meilleurs éléments s'aguerrir dans les Hauts-de-Seine. De vraies méthodes de club pro. Et en parlant pro, deux ex ont signé au club il y a quelques semaines. Bruno Cheyrou, 36 ans (dont le fils est licencié à Boulogne) ex-Lille, Liverpool, Marseille et Bordeaux, trois sélections en équipe de France et actuellement consultant pour beIN Sports, voulait se faire plaisir à nouveau sur un terrain. Jean-Hugues Ateba fait également partie de l'aventure, désormais. Le latéral gauche formé à Nantes, joueur du PSG durant trois saisons et sélectionné onze fois avec le Cameroun, voulait regoûter à la compétition. En CFA2, donc. En attendant mieux. Beaucoup mieux…



LES AFFRANCHIS

Par **Ianis Periac** - Photo **Icon Sport**

Le football est une famille. Avec ses règles, ses histoires et ses caïds. Une famille où on se bat pour son honneur et où il arrive que ça explose. Surtout quand des pisse-copie viennent lui chercher des noises. Retour sur les clashs les plus sanglants entre footeux et journalistes.

BOSS

DIEGO ARMANDO MARADONA AKA DIEU

DATE DES FAITS : 15 octobre 2009

LES FAITS : Après la qualification à la Coupe du Monde 2010, Dieu envoie un cinglant message aux journalistes qui l'ont critiqué durant toute la campagne : **« Je voudrais adresser un message à tous ceux qui ne croyaient pas en nous. Excusez mesdames, mais qu'ils me la sucent et qu'ils continuent de me la sucer. (...) Me traiter comme vous l'avez fait ? Venez me sucer. »** Connu pour ses coups d'éclat sur le terrain, le Pibe ne s'est jamais embarrassé de conventions superflues en dehors. Cet homme est une légende.

CONSIGLIERE

JOSÉ MOURINHO AKA THE SPECIAL ONE

DATE DES FAITS : 15 décembre 2012

LES FAITS : **« Dans le monde du football, moi et mon staff on est au top et, dans le monde du journalisme, toi tu es une merde. À moi, on m'a dit que tu étais un fils de pute et une très mauvaise personne mais je ne l'ai pas cru (...) Tant que je serai l'entraîneur du Real, je te respecterai, mais quand je ne le serai plus, je redeviendrai un simple individu et alors on verra. »** Voici ce qu'a déclaré Mourinho à un journaliste de Radio Marca.

Connu pour sa répartie, son sens de l'humour et son intelligence, il est le plus proche conseiller de Dieu.

UNDERBOSS

ERIC CANTONA AKA LE KING

DATE DES FAITS : 20 mars 2001

LES FAITS : Six ans après avoir défoncé la cage thoracique d'un supporter, Canto se retrouve face à deux journalistes qui avaient qualifié son geste « d'indéfendable » à l'époque. **« Le mot utilisé n'était pas impardonnable mais indéfendable. Qui n'est pas défendable ? Pardonnable, il y a les Catholiques qui ont tué des milliers de gens au 12e ou 13e siècle et qui ont été pardonnés par le Pape, alors pour une petite agression sur un petit supporter, on peut être pardonné, non ? Moi le Pape je lui pisse au cul comme je pisse au cul de certains journalistes. Dont vous. Et vous (...) je le répète, je vous pisse au cul. »**

Connu pour son charisme et sa démesure, cet homme est un génie.

UNDERBOSS

DUNGA AKA GRINCHEUX

DATE DES FAITS : 20 juin 2010
LES FAITS : Durant la Coupe du Monde 2010, Dunga interdit à ses joueurs de parler aux médias. En conférence de presse, un journaliste se plaint de la situation au téléphone ce qui énerve passablement notre homme. **« Y a un problème ? »** lui demande-t-il sèchement avant de l'insulter entre chaque question jusqu'à la fin d'une conférence devenue irréelle. **« Petite merde ! » « Connard ! » « Trouillard ! »**

NOTABLE

AIMÉ JACQUET

DATE DES FAITS : 12 juillet 1998
LES FAITS : Après avoir gagné la Coupe du Monde en 98, Jacquet s'explique sur sa communication durant la compétition. **« Il y a eu une coupure dans l'information parce qu'il y a un journal qui n'avait rien compris et qui est incompétent. Malheureusement c'est le seul quotidien sportif en France. Je suis déçu et honteux pour eux mais c'est la vie. Ils paieront (...) Je n'ai que du mépris pour ces gens-là, ils sont très mauvais. »**

NOTABLE

JEAN-MICHEL AULAS

DATE DES FAITS : 23 octobre 2010
LES FAITS : Trois jours avant l'incident, Vincent Duluc avait affirmé que Cris trouvait son entraineur **« nul ». « Il y a eu une page de l'Equipe absolument inadmissible à l'encontre de l'OL. Vincent Duluc est là. Je veux lui dire les yeux dans les yeux et devant tous ses confrères que ce qu'il a fait est inadmissible. Il a mis en cause un certain nombre de joueurs, il s'est trompé. Ce qui est dans L'Equipe est faux. Sur toute la ligne. Je trouve le procédé lâche, inique, en dehors de l'éthique. (...) Enfoiré ! »**
Dans le milieu depuis 28 ans, Jean-Mi ne s'est jamais caché. Un dur. Un vrai.

CAPO

SALVATORE ARONICA

DATE DES FAITS : 7 octobre 2012
LES FAITS : **« Je vais te tuer »** Menace proférée à l'encontre d'un journaliste juste avant de lui sauter à la gorge. Exécution de la menace évitée de peu selon plusieurs témoignages concordants.

CAPO

SAMIR NASRI

DATE DES FAITS : 11 juin 2012
LES FAITS : Après son but égalisateur face à l'Angleterre, Samir Nasri se tourne vers la tribune de presse, pose le doigt sur ses lèvres et crie **« Ferme ta gueule. »**

LIEUTENANT

MAMADOU SAKHO

DATE DES FAITS : 11 février 2010
LES FAITS : Accusé d'avoir giflé un journaliste du Parisien.

LIEUTENANT

CYRIL JEUNECHAMP

DATE DES FAITS : 17 novembre 2012
LES FAITS : Accusé d'avoir giflé un journaliste de l'Equipe suite à un article peu élogieux paru quelques jours plus tôt.

MONDE

© HLenie

56 • **COUV' /** VARANE
66 • **TURQUIE /** TURKISH DELIGHT
78 • **ESPAGNE /** ISCO, MERINGUE MUTANTE
82 • **USA /** EASY SOCCER

RAPHAËL VARANE

LE JEU DEVANT SOI

Par **Laurent Lepsch**, à Madrid - Photo **HLenie** & **Icon Sport**

Autrefois, Raphaël Varane eut été un preux chevalier ou un personnage romanesque dans l'œuvre de Stendhal. De nos jours, il aurait tout aussi bien pu embrasser une carrière de top model que celle d'un jeune chef d'entreprise 2.0. Il en a le tempérament, la poésie, la gueule et les épaules. Varane a choisi d'être footballeur pro, tant mieux pour nous. Timide mais franc du collier, ambitieux mais patient, Raphaël Varane vit sa passion du foot comme il respire : naturellement.

NIKE

***Onze Mondial :* Raphaël, partout où tu poses tes crampons on met en avant ta précocité. C'est pas un peu lourd à force ?**

Raphaël Varanne : Non, et puis je suis conscient que c'est un véritable atout pour moi d'avoir vécu autant de choses si jeune. Ces expériences, ces rencontres font partie de moi, de mon vécu, donc non, cela ne me gêne pas qu'on m'en parle régulièrement….

Une autre étiquette te colle à la peau, celle du joueur de foot intello parce que tu as tenu absolument à passer ton baccalauréat avant de rejoindre le Real. C'était si important pour toi ?

J'avais commencé mes études, alors je voulais aller jusqu'au bout. Ma mère m'a d'ailleurs encouragé dans cette voie. Et puis les études étaient importantes pour mon équilibre. Je ne voulais pas abandonner en route. Je ne regrette pas du tout cette décision, passer le bac m'a servi à avancer, et à m'enrichir. Aujourd'hui, avec un peu de recul, je suis toujours très heureux d'avoir fait ce choix.

> "
> **Les supporters lensois n'ont pas besoin de mes conseils.**
> "

Ça fait quoi d'être présenté comme un phénomène ? As-tu pris conscience très tôt d'avoir des qualités de footballeur supérieures à la moyenne ?

Mais tu sais, en équipes de jeunes je n'étais pas au-dessus du lot. Je n'ai été surclassé qu'à la fin de ma formation et ensuite tout s'est enchaîné très vite. Mais honnêtement, avant cela je ne faisais pas partie des surdoués du foot. On ne disait pas de moi « lui, c'est sûr, il va faire une grande carrière ». En vérité, l'accélération de ma carrière était même plutôt inattendue, en tout cas surprenante.

Parle-nous de ta progression justement.

Les choses se sont faites naturellement puis tout s'est emboité rapidement.

"
Cette histoire est vraie. J'ai rencontré Alex Ferguson avec mes parents. Il avait lui aussi un projet d'avenir pour moi.
"

Ce qui est certain, c'est que ça ne s'est pas passé d'un coup de baguette magique. J'ai beaucoup bossé, j'ai aussi eu de la réussite.

Tu as été formé à Lens, qui vit actuellement des heures sombres. Un message à adresser aux supporters Sang et Or ?
Les supporters lensois n'ont pas besoin de mes conseils *(rires)*, ils sont derrière leur équipe, quoi qu'il arrive. Ils sont exemplaires. Personnellement, j'espère que le RC Lens va se maintenir en Ligue 1. C'est le club qui m'a formé, j'aurai donc toujours une affection particulière pour lui, même si je suis originaire de Lille. Bien entendu, voir Lens dans cette situation ne me fait pas plaisir.

Tu es parti très tôt au Real Madrid, à 18 ans. Tu n'a jamais eu peur de faire le mauvais choix ?
Cette décision a été prise en famille et fut le fruit d'une longue réflexion. Il faut toujours prendre le temps de la réflexion avant une décision importante. C'était donc un véritable choix, mais également un défi. Je voulais me prouver à moi-même mais aussi aux autres que je pouvais réussir. Je pense que j'étais prêt à relever ce challenge.

Raphaël, on parle quand même du Real Madrid…
… Mais si j'ai décidé de rejoindre le Real c'est parce que je savais que j'allais y progresser, que je serais chaque jour mis dans d'excellentes conditions pour travailler. Tous les critères étaient donc remplis pour que je saute le pas.

Et cette histoire d'Alex Ferguson qui rencontre tes parents pour tenter de te convaincre de rejoindre United plutôt que le Real, c'est vrai ?
Cette histoire est vraie. J'ai rencontré Alex Ferguson avec mes parents. Il avait lui aussi un projet d'avenir pour moi. Ca ne s'est pas concrétisé mais rencontrer un personnage comme Ferguson reste une expérience enrichissante pour moi. À l'époque, d'autres clubs s'intéressaient à moi mais j'ai alors opté pour le projet qui me semblait le plus en phase avec mes aspirations, celui du Real Madrid.

Lorsque tu ne joues pas, tu aimes regarder des matchs de foot à la télé ?
Principalement les rencontres à enjeu. Qu'il s'agisse d'un match pour le maintien, d'un match couperet en coupe ou qui va décider d'un titre, c'est d'abord ce suspense qui me plaît. Et peu importe de quel championnat il s'agit, ce facteur n'a pas vraiment d'importance à mes yeux. J'aime les rencontres où ça joue la gagne !

L'entraînement, tu y vas contraint et forcé ou tu kiffes ?
J'aime m'entraîner, je suis un bosseur. Depuis tout môme. Mon père me dit d'ailleurs que c'est une chance. Peut-être que ça me permet de progresser plus rapidement. Je suis quelqu'un de perfectionniste et l'entraînement permet aussi de travailler sur ses points faibles, alors j'aime ça.

Est-ce que tu décortiques tes performances ? Tu les analyses ?
Oui, j'aime analyser mes performances. Toujours dans cette quête, cette volonté de poursuivre ma progression. Notamment certaines phases tactiques. Sur le terrain, en tant que joueur, on n'a pas toujours le recul nécessaire pour juger de son match, tandis qu'à froid c'est plus simple.

Et alors, t'es dur avec toi-même dans l'analyse ?
Personne n'est plus dur que moi-même lorsqu'il s'agit d'analyser mes performances *(il se marre)*. Je pense que c'est une force, car cette sévérité me pousse à m'améliorer constamment.

On t'a comparé à Laurent Blanc et à Fernando Hierro, ça t'inspire quoi ?
Je ne suis pas un grand fan des comparaisons. Bon après, être comparé à deux si grands joueurs, c'est quand même flatteur. ▸

"Je perds un peu mon côté supporter quand je regarde un match, je suis dans l'analyse permanente."

Est-ce que tu regardes encore notre Ligue 1 ?
Franchement, pas tellement.
Mais en fait, comme je te le disais tout à l'heure, je ne fais pas vraiment attention aux pays ou aux équipes, mais plutôt aux matchs, aux enjeux.

> "Franchement, je ne regarde pas tellement la Ligue 1."

Dans ce cas, t'as forcément assisté à la qualif' du PSG face à Chelsea à Stamford Bridge ? Ca t'a étonné ?
Non, pourquoi tu dis ça ? Les clubs français ne pourraient pas éliminer d'autres grandes équipes européennes ?

Je te pose la question !
(Il éclate de rire) Je vais te dire, la Ligue des Champions est une compétition très relevée et toutes les équipes qui se retrouvent en quart peuvent la gagner. Beaucoup de ces clubs possèdent de grands joueurs et peuvent prétendre à la victoire. Pour répondre à ta question précédente : oui, j'ai vu le match retour du PSG contre Chelsea et je pense que c'est très bien pour le foot français.

Et rencontrer Paris ou Monaco en ¼ de finale de la Ligue des Champions, ça te plairait ?
Pourquoi pas ! C'est clair que ce serait particulier pour moi d'affronter un club français, surtout à ce niveau de la compétition. Mais oui, ce serait pas mal.

Quand tu regardes une équipe française jouer, tu es son premier supporter ?
Mon problème est que je suis un spectateur très spécial *(il rit)*. Je perds un peu mon côté supporter quand je regarde un match, je suis dans l'analyse permanente. Je décortique ce qui va et ce qui ne va pas dans les deux équipes. Bon, j'ai aussi du plaisir à voir ces grandes rencontres, bien sûr, mais l'aspect tactique prend souvent le dessus.

Revenons au Real Madrid, en quoi le jeu du Real a-t-il évolué depuis l'arrivée d'Ancelotti ?
D'abord, c'est l'effectif qui a évolué, certains joueurs sont partis, d'autres sont arrivés... Mais l'essence du jeu du Real, bien que des nuances existent, est restée sensiblement la même : une équipe qui joue assez haut et dont le jeu est porté vers l'attaque.

Parle-nous du Clasico, en quoi ce match est-il si particulier ?
C'est le match de foot le plus regardé dans le monde ! Ce sont deux équipes parmi les meilleures d'Europe et deux prétendants au titre qui s'affrontent, il y a donc aussi un véritable enjeu sportif. Tous ces ingrédients font du Clasico une rencontre toujours spéciale, particulière à jouer. Sans parler de la rivalité qui existe en Espagne entre le Real Madrid et Barcelone.

Un match également super important pour les supporters.
Bien entendu, les supporters des deux camps attendent énormément de ce match. C'est pour eux la rencontre la plus importante de l'année. Pour moi, la préparation à un Clasico est identique à celle d'un autre match même si, plus on approche de l'échéance et plus la motivation grandit, forcément.

Tu n'as pas encore 22 ans et tu joues déjà dans le plus grand club du monde. De quoi peut encore rêver Raphaël Varane ?
Je veux continuer à progresser et je vais encore progresser, c'est d'abord ça mon premier objectif.

Et aussi obtenir d'autres titres et enrichir ton palmarès ?
Oui et non. Bien sûr, c'est important à titre personnel de se construire un joli palmarès, d'avoir été, par exemple, le premier à accomplir quelque chose de bien dans son sport, mais ce n'est pas mon moteur principal. En revanche, remporter des titres, signifie que tu évolues au plus haut niveau et que surtout tu as gagné ces trophées collectivement. Le plus important, c'est l'équipe.

Même lorsque tu disputes des matchs hyper importants, tu renvoies l'image d'un mec hyper zen, imperméable à la pression. Comment tu fais ?
En fait, la pression que je ressens, j'essaye juste à chaque fois de la transformer en motivation, et d'être toujours hyper concentré, avant et pendant une rencontre. Je tente de me canaliser en permanence, c'est le seul moyen pour que je reste totalement dans mon match.

En fait, la pression tu aimes ça ?
Oui, je pense que j'en ai besoin pour donner le meilleur de moi-même sur un terrain. J'ai besoin de cette stimulation constante et d'avoir en permanence de nouveaux challenges à relever.

Du plaisir, t'en prends encore quand tu joues, comme quand t'étais môme ?
Heureusement ! Le plaisir est primordial quand tu joues au foot. Et je vais te dire, quand tu prends du plaisir sur un terrain, c'est le meilleur moyen d'en donner à ceux qui te regardent. Cette joie rejaillit également souvent sur ta façon de jouer.

Est-ce que le Varane qu'on connaît sur un terrain, est le même une fois rentré chez lui, quand il retrouve ses potes ?
L'image que les médias ont de moi, reflète ce que je suis véritablement. Mais pas que. C'est vrai que je suis un mec réservé, parfois même un peu timide. Mais j'aime aussi sortir dans des endroits cool, m'amuser avec mes amis. En fait, c'est juste que je tiens naturellement à ne pas divulguer une partie de ma vie privée.

Parlons des Bleus et commençons par le débat autour de la Marseillaise. Certains joueurs chantent l'hymne, d'autres pas. Ton sentiment ?
Je n'ai pas grand-chose à dire sur le sujet. Les joueurs qui veulent chanter la Marseillaise la chantent, voilà, c'est tout, je n'ai rien d'autre à ajouter *(il éclate de rire)*.

Tu es maintenant un taulier en équipe de France. Tu le ressens ce nouveau statut ?
Bien entendu, j'ai ressenti une évolution de mon statut chez les Bleus. J'y ai aujourd'hui davantage de responsabilités. Je sens aussi une totale confiance de la part de mes partenaires et du staff. Ca me donne envie d'apporter encore plus à ce groupe, au collectif.

Tu es fier de porter le maillot de l'équipe de France ?
Bien sûr que je suis fier ! C'est même une notion très importante à mes yeux. Porter le maillot des Bleus, c'est particulier. C'est une sacrée responsabilité de jouer pour son pays, de représenter la France finalement. C'est un sentiment difficile à décrire mais oui, c'est une véritable fierté.

Revenons un instant sur la dernière Coupe du Monde au Brésil. Quels souvenirs tu en conserves ?
Ce fut d'abord une magnifique aventure humaine. La préparation puis la compétition, tous ces moments vécus en groupe auront été quelque chose de grand et de très enrichissants pour moi.

Et la défaite face à l'Allemagne, comment tu l'as vécue ?
J'ai évidemment été déçu de cette élimination contre l'Allemagne, comme le reste du groupe d'ailleurs. Je pense que c'est un match qu'on aurait peut-être pu gagner. On aurait pu faire mieux donc, mais on retiendra quand même notre beau parcours. On essaiera d'aller encore plus loin lors des prochaines échéances qui nous attendent.

Varane, Pogba, Griezmann, Lacazette, Fekir... La nouvelle génération est très prometteuse. Du coup, les Bleus seront l'un des favoris lors de l'Euro 2016 à domicile.
C'est compliqué de dégager un favori pour l'Euro 2016. Notre équipe sera encore plus expérimentée, nous avons beaucoup de qualités et notre collectif est fort. Je pense que l'équipe de France peut bien figurer lors du prochain Euro mais de là à dire qu'on est favori, je ne le pense pas même si, je le répète, nous avons la qualité pour faire quelque chose de bien l'année prochaine.

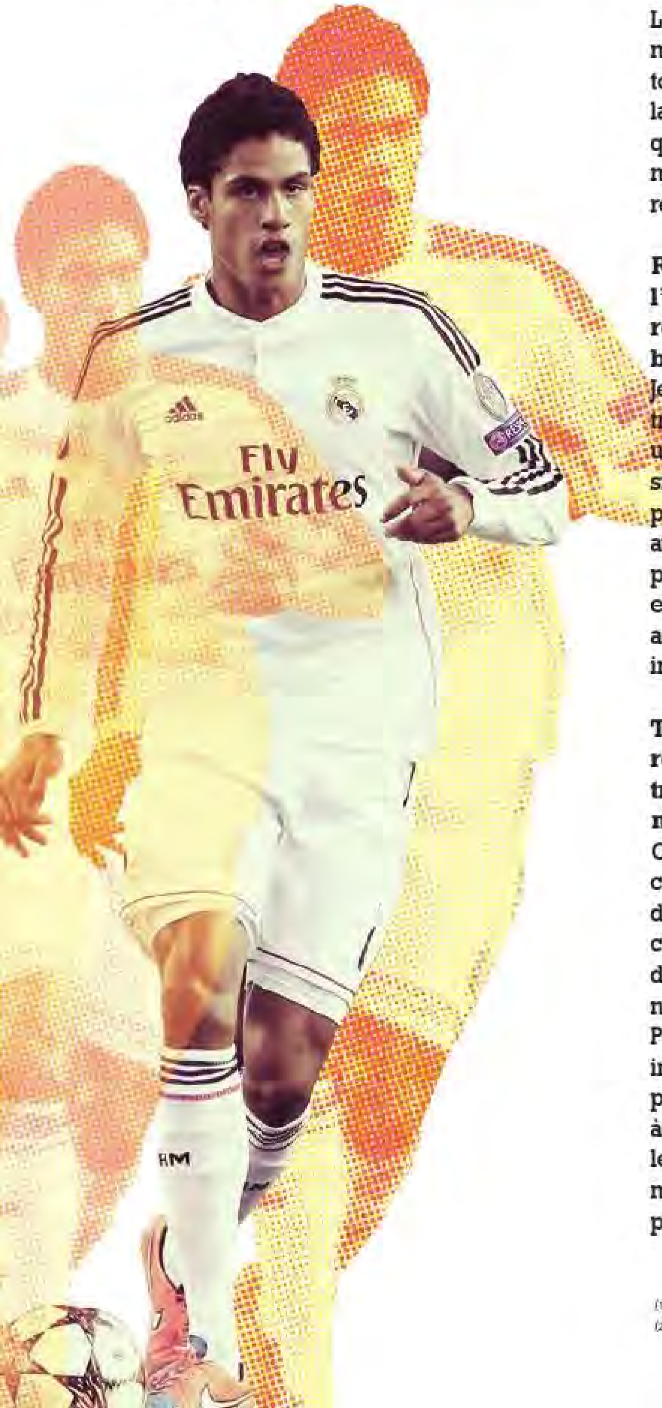
C'est quoi quelque chose de bien ? Pour les supporters français, très clairement, une élimination des Bleus en ¼ de finale l'année prochaine serait vécue comme un échec.
(Il sourit). Déjà, lorsqu'on démarre une compétition c'est toujours avec l'objectif de la gagner, c'est très clair, sinon on reste à la maison. En tout cas, moi je ne vois pas d'autre intérêt que la gagne. Ecoute, commençons par réaliser

" Les joueurs qui veulent chanter la Marseillaise la chantent, voilà, c'est tout, je n'ai rien d'autre à ajouter. "

un beau parcours lors du prochain Euro et ne nous fixons pas de limites.

Tu as senti la métamorphose de l'équipe de France au cours de ces deux dernières années, les nouvelles attentes qu'on place en elle et l'amour qu'on lui porte à nouveau ?
Tu sais, quand je suis arrivé chez les Bleus on jouait sous les sifflets, on était en pleine tempête. Mais on n'a pas baissé les bras, on n'a rien lâché et on a réagi, tous ensemble. Le groupe en est ressorti plus fort, encore plus soudé. On a redressé la barre, il faut désormais poursuivre sur cette lancée, notamment celle de notre parcours très honorable effectué lors de la dernière Coupe du Monde.

> **"Quand je suis arrivé chez les Bleus on jouait sous les sifflets, on était en pleine tempête. Le groupe en est ressorti plus fort, encore plus soudé."**



Lorsqu'un joueur ou une équipe traverse une mauvaise passe, la force mentale est donc à ce point essentielle pour refaire surface ?
Lorsque j'étais en formation, mes entraîneurs me disaient toujours que le mental était l'arme la plus importante. Avec l'expérience qui est la mienne aujourd'hui, j'ai pleinement conscience du bien-fondé de cette remarque. Le mental, c'est primordial.

Raphaël, t'es plutôt à ton aise dans l'exercice médiatique. C'est naturel ou c'est quelque chose que tu as bossé ?
Je suis simplement moi-même, je ne triche pas et je ne cherche pas à jouer un rôle, juste à être le plus naturel possible. Les sollicitations médiatiques font partie de mon métier, je prends la chose avec philosophie. C'est également une passerelle indispensable entre les fans et moi. À travers les médias, je donne aussi de moi à ceux qui me suivent, c'est important.

Tu as grandi avec Internet et les réseaux sociaux, sur lesquels tu es très actif [1]. Là encore, c'est un bon moyen de partager avec tes supporters.
Oui, j'aime par exemple tweeter certains faits et gestes de ma vie de footballeur à tous ceux qui me suivent chaque jour. Ce qui me plaît notamment dans les réseaux sociaux, c'est cette notion de partage avec les gens. Pouvoir leur montrer des choses inédites sur moi, qu'ils ne trouveront pas ailleurs sur le Net. Je me mets à la place de mes fans et je comprends leur envie d'en savoir davantage sur ma personne. C'est logique, et ça me fait plaisir de partager ça avec eux. Je veux garder cette accessibilité et les réseaux sociaux me permettent finalement de me montrer tel que je suis. À ce sujet, je viens juste de lancer un nouveau site pour ceux qui veulent encore mieux me connaître, par exemple en matière de statistiques [2].

À part ton côté 2.0, quels sont tes passe-temps en dehors du foot ?
Je suis comme un autre jeune de mon âge. Je joue pas mal à la *« Play »* et, ah oui, j'adore les séries télé : oui, les série télé c'est vraiment quelque chose que j'adore *(il rit franchement)*. J'ai aussi un faible pour les voitures. J'essaye par ailleurs de voir mes proches dès que j'en ai l'occasion, de profiter d'eux au maximum.
Mais tu sais, le rythme de la Liga est intense car on joue tous les trois jours, alors j'ai également besoin de temps pour récupérer entre les rencontres.

Tes potes, ils sont issus du monde du foot ?
La plupart n'ont rien à voir avec le milieu du foot pro. Il s'agit de potes d'enfance, avec lesquels j'ai grandi. Ca me permet ainsi de couper avec le foot, de m'en déconnecter, c'est bon pour mon équilibre.

As-tu un véritable plan de carrière ?
Je n'ai pas de plan de carrière précis en tête. Mon guide, comme je te l'ai dit, c'est toujours cette recherche de la progression, j'insiste avec ça mais c'est sincèrement la chose qui m'intéresse en priorité. Après, jusqu'où ça me mènera, je n'en ai aucune idée, je vais continuer à donner le maximum. Une chose est certaine, cette décision n'appartient qu'à moi, selon mes envies et mes objectifs.

(1) 2,01 millions de followers sur Twitter, 4 108 048 likes Facebook.
(2) raphael-varane.net

QUIZ

Foot d'avant 1993

Pour clore cet entretien, on va finir avec une interview façon Ardisson. Tu es né en 1993, on va donc faire une interview « Foot d'avant 1993 ». T'es prêt ?
OK c'est parti, et pas de piège !

Je suis anglais, j'ai joué à l'OM jusqu'en 1992, j'avais un pied gauche magique et une coupe de cheveux épouvantable. Je suis, je suis…
(Sans réfléchir) Waddle !
Bonne réponse.
Ah, ah ! *(Il s'esclaffe, fier de lui).*

On continue, je suis français, j'ai fait les beaux jours du Real quand la télé était encore en noir et blanc. J'ai planté un paquet de buts, je suis encore une légende chez les Merengue, je suis, je suis…
Kopa ?
Bonne réponse.

J'ai été sélectionneur des Bleus entre 1988 et 1992 après une carrière de joueur pas dégueulasse. Aujourd'hui je suis à la tête d'une grande institution du foot, je suis, je suis…
Euh…
Nan, tu n'vois pas ?
Nan
Michel Platini enfin !
QUOI ! Mais tu m'as dit après une carrière de joueur pas dégueulasse alors que Platini a réalisé une carrière monumentale ! Tu m'as piégé *(il est mort de rire)*, c'est scandaleux.
Bon OK, c'était pas super fair-play de ma part.

On continue Raphaël, je suis un ancien défenseur central, surnommé l'Empereur, j'ai fait l'essentiel de ma carrière au Bayern Munich, je suis, je suis…
(Sans l'ombre d'une hésitation) Beckenbauer.
Exact.

Allez, une dernière pour la route : ancien milieu défensif, j'ai joué pendant huit ans à l'AS Roma avant de remporter deux fois la C1 avec le Milan AC en 1989 et 1990. Je suis, je suis…
Mon coach, Carlo Ancelotti !

TURKISH DELIGHT

Par **Ianis Periac**, à Istanbul - Photo **HLenie**

"

Galatasaray c'est ma vie. Mes amis et ma famille comptent aussi évidemment, mais je pourrais mourir pour mon club...

"

« *Si tu annules un Boca-River, la vie continue. Si tu annules un Rangers-Celtic, la vie continue. Si tu annules un Fenerbahce-Galatasaray, la vie s'arrête. Istanbul brûle.* » Assis dans ma petite chambre d'hôtel de Sultanahmet, je commence à saisir l'importance de ce derby. Mon téléphone vissé sur l'oreille droite, j'écoute la voix agitée de Gockmen me parler dans un français impeccable. *« La qualité n'est peut-être pas toujours incroyable, mais l'ambiance et l'enjeu sont hors du commun. »* Le décor est planté.

Gockmen est journaliste sportif en Turquie. À part ça, il est fan de Galatasaray depuis toujours. *« À Istanbul, me dit-il, aucun journaliste n'est impartial. C'est impossible. Tu es soit pour Galat, soit pour Fener. Les uns t'adorent, les autres t'envoient des menaces de mort. C'est comme ça ici. »* De brèves salutations et la tonalité d'un téléphone turc qui résonne à l'autre bout du fil, il est temps de raccrocher et d'aller découvrir les rues de la ville.

On est le 7 mars 2015 et il fait froid en Turquie. Demain, le Fener, troisième, accueille Galatasaray, leader. La ville entière sera en ébullition. Mais ce soir, elle se repose. De petites rues escarpées, à moitié vides et venteuses. Des maisons délabrées et une mosquée bleue. Superbe et majestueuse, face à Sainte-Sophie. Au milieu des siens. Istanbul est une ville comme on les rêve. Belle et immense. Posée entre orient et occident. Une ville où on rencontre Firas le Syrien, au détour d'une rue et où on finit chez lui à boire le thé. Il est en Turquie depuis 4 mois et a le regard un peu triste. Bien sûr, demain, c'est jour de match, alors on parle foot. Du Fener, de Galat et d'ambiance chaude. Du talent de Sneijder et des buts de Moussa Sow, aussi. Mais les yeux ne mentent pas, paraît-il. L'esprit est ailleurs. Perdu dans un possible retour au pays et dans les valeurs qui se perdent. Il a 21 ans. Il est seul à Istanbul. Avant de me laisser partir, il me dit que c'est la vie. Il me dit que demain, il regardera le match dans un café de la place Taksim avec les supporters de Galatasaray. Coté occidental. Avec sa nouvelle famille. En boucle, les télés d'Istanbul montrent les plus belles images des derbys des 30 dernières années, il est temps d'aller se coucher.

La journée de demain s'annonce longue et chargée. Elle le sera. D'abord, le bruit de lourdes frappes de balle qui me réveille. Puis, celui des cris et des rires. Enfin, c'est la lumière grise et froide d'un matin d'hiver prolongé. Il est 8 heures et les acharnés sont déjà une vingtaine sur le petit terrain synthétique au pied de l'hôtel. Les bonnets sont jaune et rouge ou jaune et bleu. Idem pour la fine bande de tissu qui dépasse du sweat. Galatasaray, Fenerbahce, vos supporters sont là. Ils lancent le match. Nous, on se dirige vers le Grand Bazar. Il est fermé aujourd'hui, parce qu'on est dimanche mais la vie se réveille tout autour.

« Channel (!) véritable et cuir authentique. Garanti ! » disent-ils. Le business est présent mais s'évapore à la moindre évocation de deux mots magiques. « Fenerbahce » et « Galatasaray ». Deux sésames, deux noms de code qui ouvrent les portes et les manteaux par dizaines. Un maillot planqué sous la gabardine, les visages s'illuminent. D'un coup, il n'y a plus d'anglais, de barrière de la langue ou de négociations acharnées. Certaines choses sont au-dessus des lois. La passion en fait partie, c'est une certitude. Tous ont une chanson, un prono ou une anecdote à raconter. Tous attendent 18 heures avec angoisse et impatience. Et puis, il y a Jozef.

Jozef qui tient une boutique de sacs Louis Vuitton et Burberry. Jozef qui a la trentaine et deux jeunes frères. Tous pour Galatasaray. Enfin, Jozef qui me garantit qu'il ira au match ce soir, à Kadikoy, dans l'antre du Fener. Bien sûr, je lui parle de l'interdiction formelle pour les supporters de Galat de se rendre au Sükrü Saracoglu. Trop dangereux. *« C'est pas grave, répond-il. Moi j'irai, c'est trop important, on n'a pas gagné là-bas depuis 16 ans, ils ont besoin de nous. Il faudra simplement que j'arrive à me contrôler si Galatasaray marque. »* Pas gagné. Le type est un fanatique des Lions depuis tout petit. Son père et son grand-père l'étaient avant lui, alors *« la question ne s'est jamais vraiment posée »*. D'ailleurs, sa future femme et ses enfants le seront aussi. *« Question de karma et d'honneur »*. Bien sûr, il rigole. Mais il l'espère quand même. Quand je lui dis que je suis venu de France exprès pour le match, il me regarde différemment. Comme si j'étais à moitié aussi dingue que lui et que, par conséquent, je le comprenais dans sa démesure. Alors, il se confie. *« Galatasaray c'est ma vie. Mes amis et ma famille comptent aussi évidemment, mais je pourrais mourir pour mon club »* me dit-il. Je souris. Mais il commence à m'inquiéter avec ce regard un peu fou et je préfère filer…

Côté occidental, le maillot de Galatasaray est partout…

... mais il est assez mal vu de le porter sur la rive orientale, territoire de Fenerbahce.

La parité version Istanbul.

Direction place Taksim. Au coeur du quartier rouge et jaune. Il est encore un peu tôt puisqu'il est à peine midi mais déjà les maillots sont légion. Par poignées ou solitaires, ils arpentent les rues de leur quartier avec anxiété. Aux façades des immeubles flottent les drapeaux. Ils annoncent le match de ce soir et la couleur du territoire. Dans quelques heures, ces rues s'enflammeront. Littéralement. Mais pour l'instant, il faut marcher. Se perdre dans les ruelles, laisser aller les pieds au gré des pavés et des mosquées. Boire du thé pour se réchauffer. Et repartir. Vers l'est. Toujours plus loin.

Car elle est là, toute la magie de cette « ville trois fois millénaire ». Le cul posé entre deux chaises. Entre deux mondes. L'Occident, d'un côté. L'Europe de Galatasaray et de son lycée français. L'Asie et le Moyen-Orient de l'autre. Kadiköy. Fenerbahce. Le Bosphore à traverser. Il fait froid, il vente et il bruine, mais c'est magique. Passer d'un continent à l'autre. D'un monde à l'autre, en quelques minutes. Les mouettes qui nous suivent. Le thé qu'on nous offre. Le bateau qui se traîne. Et, au loin derrière nous, la Mosquée Bleue et Sainte-Sophie qui veillent. Le calme. Avant la tempête.

Parce que voilà, forcément, en arrivant de l'autre côté on est impatient. Inquiet, presque. On veut voir tout et tout de suite. Humer la différence. C'est elle qui nous rattrape. Fini le rouge et le jaune orangé, plus aucune trace de Galatasaray. Ici, tout est jaune et bleu marine. Le match commence dans quatre heures, Kadiköy vibre déjà. Les femmes sont belles et fortes. Portent le foulard et le sourire. Le maillot et l'écharpe. Une burka croise une mini-jupe aux couleurs du Fener et la vie continue.

On s'enfonce dans les petites rues du quartier. La chaleur monte. Les odeurs et le bruit suivent. Jaune et bleu. Bleu et jaune. Les maillots, les écharpes et les vestes. Un tourbillon. Ils sont là. 50 000 selon la police, 4 millions selon les organisateurs à se chauffer pour le match. Debout sur les tables

Une burka croise une mini-jupe aux couleurs du Fener et la vie continue.

À trois heures du match, les supporters du Fener sont déjà chauds.

des restaurants. Pendus aux fenêtres. Défoncés à l'Arak ou à la joie. Ils chantent, ils dansent, ils rient et transforment le mur jaune de Dortmund en chorale d'enfant de choeurs. Il est 15 heures, un jour de derby comme un autre dans les rues de Kadiköy.

La vie ne s'articule pas autour du match, la vie devient le match. Il n'y a plus que ça qui compte. Entre deux verres bien blancs et trois bouteilles vides, Taylan m'explique. *« Fenerbahce a plus de 30 millions de fans en Turquie. Nous, on vient d'Izmir, on est abonné et on est là à chaque match. S'encarter, c'est la seule manière d'avoir des places. Sinon, au marché noir c'est pus de 1 000 € la place. Ce soir, on sera 55 000 au stade mais plus d'un million dans les rues. Les gens viennent de partout même sans billet, juste pour être ensemble. »* En effet, ça grouille de monde et forcément, on se sent vivre. En enfer ou au paradis, c'est selon. Mais au fond, ça n'a pas vraiment d'importance.

Puis, doucement, approche l'heure du match. Les visages se ferment. Au coeur de Kadiköy trône le Sükrü Saracoglu. Enceinte magnifique aux couleurs du Fener. Une arène des temps modernes où chacun joue son rôle. Les Kebabs tranchent, la foule grouille et les fumigènes s'allument. Depuis deux heures déjà, un des virages du stade est plein - c'est la télé qui le dit – et Istanbul se charge de combler les trous. Par vagues. Par tsunamis.

Trouver la tribune de presse dans cet infernal maelstrom sans parler un mot de turc, c'est un peu comme chercher un mec honnête dans un meeting de l'UMP[1]. Mission impossible. Les uns t'envoient à gauche à grands renforts de signes et de sourires. Les autres te disent d'aller à droite. Et il y a même ceux qui te proposent de traverser le stade. Tranquille. Alors, tu passes de porte en porte avec ta carte de presse à la main et ton sourire un peu con sur le visage et tu as peur. Peur de rater le début du match. Peur de ne jamais trouver la tribune de presse. Peur que le rêve s'arrête ici et laisse place au cauchemar. Et puis finalement tu tombes sur Orkun. Flic de 30 ans qui parle anglais et qui nous prend sous son aile, Lénie (ma photographe) et moi. *« Come, come »* nous dit-il devant notre incapacité chronique à nous repérer dans ce labyrinthe jaune et bleu. *« Laissez passer ! »* On traverse une nouvelle fois le stade. Par les sous-sols, en passant devant les bus des joueurs et le parking VIP. Et puis, enfin, notre entrée. Lénie n'est pas accréditée, c'est non négociable, elle devra regarder le match dehors. Orkun, nous dit de ne pas nous inquiéter, qu'il la fera rentrer dans sa section. Coûte que coûte. Vaille que vaille. Il tiendra parole.

Alors c'est seul que je découvre le stade de l'intérieur. Un bruit comme je n'en ai jamais entendu, 55 000 maillots de Fenerbahce tout autour du terrain. Debout. Enragés. Derrière un but, un énorme tifo : *« On vous encule chaque année. »*, me traduit-on. Et sur la pelouse, 22 joueurs survoltés. Enfin, j'y suis. Le match va débuter, le stade est chauffé à blanc et moi je vis ça depuis la tribune de presse. Du côté des cul-serrés, des nantis, car pour ce match il est impossible d'avoir des places autrement. Tout autour de nous le stade est un grand Kop unifié à la gloire du Fener, alors les plumitifs font office de supporters adverses.

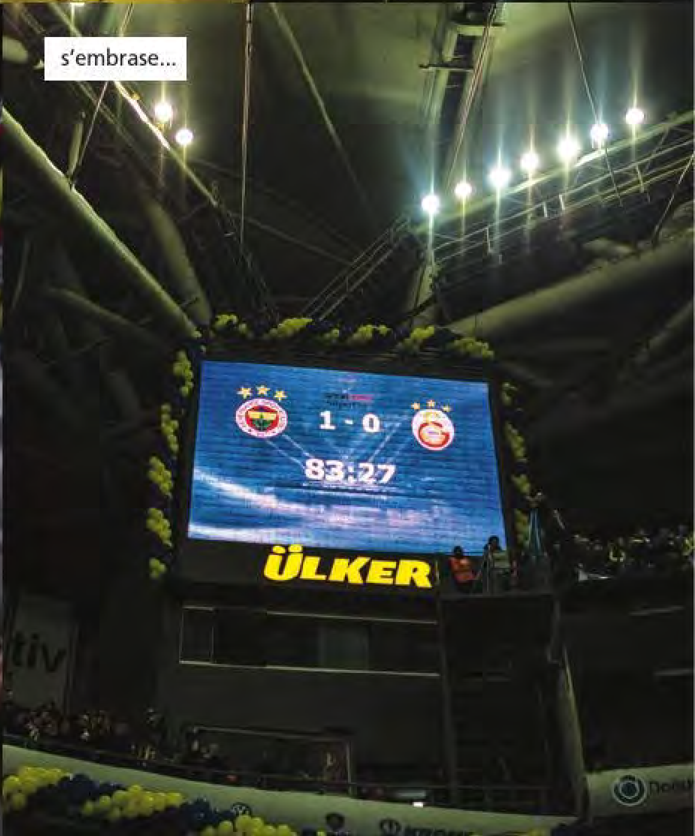
Je ne sais pas ce que ça veut dire mais j'espère que Fenerbahce va gagner...

Un petit fumi pour la route.

Ça au Parc, c'est confiscation d'abonnement et interdiction de stade.

80e minute : Kuyt ouvre le score pour Fenerbahce.

Le Sükrü Saracoglu...



s’embrase...

« Chacun joue son rôle », rappelez-vous. À ma gauche, ils sont une dizaine à nous menacer du poing. *« Orospu cocugu ! »* hurlent-ils. Je ne sais pas ce que ça veut dire mais j'espère que Fenerbahce va gagner…

Et puis le match commence. Tout le stade chante. Ici pas de distinctions entre Ultras et tribunes assises, le stade n'est qu'un immense virage à 360°, qui pousse son équipe. Chaque possession de balle de Galatasaray est étouffée par des nuées de sifflets. Chaque touche de balle d'un joueur du Fener est portée par des chants. Des hurlements, plutôt. Un volume sonore unique. Les quatre côtés du stade qui se répondent. Magnifique. Incroyable. On m'avait prévenu, je n'en suis pas moins étourdi.

À ma droite, les journalistes montent sur les tables. Illuminés. Au micro, le speaker humilie son homologue du Napoli.

Et puis, doucement, la folie laisse place à la tension. La vraie. Une de celles qui fait trembler les adversaires et siffler les arbitres. *« Des enculés »* eux aussi, évidemment. Quelques pétards explosent, les chants continuent mais la peur monte dans les tribunes. L'impatience aussi. Mais jamais le devoir de pousser son équipe ne s'étiole. Le Sükrü Saracoglu pèse de tout son poids sur le match, 12e, 13e, 14e et 15e homme, 110 000 poumons, 140 décibels. Mais il n'a pas encore donné la pleine mesure de ses moyens.

À la 80e minute, Dirk Kuyt récupère un ballon à l'entrée de la surface. Il crochète son défenseur et décoche une frappe imparable pour le gardien adverse. 1-0. Le stade explose. À ma gauche, mes nouveaux amis sautent dans les bras des stadiers ou sur les épaules qui dépassent. Ils nous oublient le temps d'une ivresse. A ma droite, les journalistes montent sur les tables. Illuminés. Au micro, le speaker humilie son homologue du Napoli. *« Dirk ? » « KUYT ! » « Dirk ? » « KUYT ! » « DI - RK ? » « KU - YT ! »* Folie douce. Les dix dernières minutes appartiennent à un autre monde. Un monde où même les sourds doivent bien entendre quelques sons. Un monde où Galatasaray ne marquera pas parce qu'il faudrait être surhumain pour marquer dans ces conditions. Alors le match se termine sur ce score de 1-0 et Fenerbahce remporte sa Coupe du Monde.

littéralement.

Au coup de sifflet final, les enfants de Kuyt, héros du jour, se précipitent sur le terrain. Les remplaçants courent vers les titulaires et le stade gronde de plaisir. Pendant de longues minutes, les joueurs remercieront le véritable homme du match, tournés vers les quatre tribunes qui dégueulent leur bonheur. Ils savent à qui ils doivent la victoire. Heureux. La communion est totale. Puis vient le temps des adieux. Les joueurs regagnent le vestiaire, émus et éreintés par cette lutte âpre et sans relâche. Un seul se retourne, Emre Belözoglu, le capitaine. Les 55 000 eux, sont toujours là. Debouts, comme depuis le début du match. La musique démarre, la soirée aussi. Pendant 40 minutes, ils resteront dans le stade à danser sur des musiques orientales, à se prendre dans les bras et à fêter cette victoire. Leur victoire. Un immense rappel qui ne sera pas attendu avant l'année prochaine. Extatiques, ils savent que ce bonheur est sans pareil, alors ils le savourent jusqu'à la lie.

Il est temps de quitter le stade à mon tour. Je rejoins Orkun, Lénie et son escorte personnelle. On sympathise, on parle du match et ils finissent par nous ramener. À sept dans une voiture de flics. Trois devant, quatre derrière. Sans ceinture, ça va de soi. On fait le tour d'Istanbul pour déposer chez eux le commissaire et deux officiers, puis on reste avec Asil et Orkun. *« Vous avez faim ? »* demandent-ils. Les émotions ça creuse. Une petite place perdue au milieu de la ville que seuls les Stambouliotes connaissent, dix tables en plastique, quelques tabourets et deux cabanons. *« C'est le meilleur endroit pour manger de tout Istanbul »* nous assurent-ils. Du riz et du poulet. Unkapanı pilavcısı et un verre d'Ayran. Un délice.

À sept dans une voiture de flics. Trois devant, quatre derrière. Sans ceinture, ça va de soi.

Une soirée qui finit tard. Une journée qui commence tôt. Un classique dans une ville qu'on veut arpenter au maximum avant de partir. Triste et mélancolique. Lendemain de match. Lendemain de fête ou de cauchemar, selon le côté de l'échiquier qu'on occupe. Istanbul se réveille, un sourire jaune et bleu sur les lèvres. Un drapeau du Fener au coin de l'oeil. Il y a ceux qui rient. Il y a ceux qui pleurent. Mais tous ont le sentiment d'appartenir à une ville unique au Monde. Une ville où les derbys divisent autant qu'ils rassemblent. La seule ville au monde où on joue deux finales de Ligue des Champions tous les ans.

Bref, il est temps de partir. Quitter Istanbul, le Bosphore, ses mosquées, ses marchés, ses passions. Quitter Fenerbahce et Galatasaray. Quitter ses supporters. Mais ne pas oublier ce qu'on vient de vivre. Ne pas oublier cette sensation d'avoir vécu quelque chose de grand. Quelque chose que Jozef, Firas, Gockmen, Orkun, Asil et les autres nous ont offert comme on offre un cadeau à Noël. Avec plaisir et délectation. Jaune et bleu. Rouge et jaune. Turkish delight…

[1] Ces propos n'engagent que son auteur et ne reflètent en rien l'inclination politique du magazine.

Istanbul s'endort, repue de bruit et de football… En attendant le prochain derby.

ISCO, MERINGUE MUTANTE

Par **Philippe Rodier** - Photo **Icon Sport** - Illustration **Samy Glenisson**

Transmettre à son prochain, voici le but de toute vie. Il n'y a pas de procédé plus noble que le partage des connaissances. La transmission du savoir. Dans le football, elle permet à un joueur de franchir un cap afin de prendre rendez-vous avec sa destinée. Sous la coupe de Carlo Ancelotti au Real Madrid, Isco poursuit son ascension.

22 février 2015, il ne reste plus qu'une minute de jeu entre le Real Madrid et Elche au stade Martinez Valero. Carlo Ancelotti décide alors d'effectuer son deuxième changement. Francisco Roman Alarcon Suárez, alias Isco cède sa place à Arbeola. Du haut de ses 22 ans, l'ancien de Malaga vient de livrer une partition parfaite, à l'origine des deux buts de son équipe avec à la clef une passe décisive pour Cristiano Ronaldo. Le public d'Elche ne s'y trompe pas et rend un hommage vibrant au gamin, 31 000 personnes se lèvent comme un seul homme pour acclamer la sortie du petit prodige : *« Il est rare qu'un joueur rival soit applaudi. Je suis content de l'amour que les gens me donnent. Cela signifie que je joue bien. J'essaie de travailler pour l'équipe sur et hors du terrain. Je ne suis pas surpris par mes progrès. J'ai toujours cru en moi. »* Quelques jours plus tard, Carlo Ancelotti précisera qu'il est désormais impossible de remettre en question le statut de titulaire de son joueur. «Nous sommes en train de parler de l'un des joueurs les plus importants que le football espagnol aura dans les années à venir», déclare Iker Casillas en zone mixte. Isco est en marche vers son destin.

> **" Une grande équipe doit proposer un football adapté à la qualité de ses joueurs. "**

On aimerait souvent pouvoir maîtriser le temps, profiter du moment présent pour comprendre comment une évolution devient possible. Regarder en arrière et revenir sur les traces de la création. Et déceler le plus important : une évolution est toujours le fruit d'un travail collectif. On ne progresse jamais seul. On apprend à devenir meilleur aux côtés des autres. *« Ce ne sont pas les espèces les plus fortes qui survivent, ni les plus intelligentes, mais celles qui s'adaptent le mieux aux changements. »* L'évolution ? La clef de la survie face à la modification de son environnement. Dans le football moderne, elle passe par une profonde remise en question tactique d'un homme, d'un coach, prêt à tout pour faire progresser son équipe, ses joueurs. La relation entre Carlo Ancelotti et Isco permet de mettre en lumière cette notion de transmission. *«En arrivant à Milan, Arrigo Sacchi m'a complètement fait changer ma manière de jouer. Je n'étais pas le même footballeur à Rome et au Milan AC »* expliquait Carlo Ancelotti dans So Foot. Après avoir lui aussi muté sous les ordres d'une référence, il permet à Isco d'évoluer à son tour : *« Un entraîneur doit mettre son système au service de ses joueurs. Il doit trouver dans quel système ces derniers sont le plus à l'aise. Après, il faut aussi que, dans le système, je trouve les joueurs les plus polyvalents. Prenez le cas d'Isco : c'est un garçon qui ne peut pas évoluer au sein d'un 4-3-3. L'an dernier, il a joué à Malaga dans un 4-4-2 aux côtés de l'attaquant de pointe. Mais son poste, c'est derrière l'attaquant de pointe, et je n'ai pas de place pour un joueur de ce type. Il a donc fallu qu'Isco s'adapte. »*

> ***" Avoir le ballon ne m'intéresse pas, ce qui m'intéresse, c'est une possession efficace. "***

Plusieurs facteurs favorisent la réussite d'un joueur. Le premier, c'est sa volonté à aller vers le haut niveau, le facteur mental. Après, vient le talent, puis la chance. Celle qui permet de saisir une opportunité. Pour Isco, il s'agit des blessures de Luka Modric et de Gareth Bale. Et donc de sa rencontre avec Carlo Ancelotti, son nouveau mentor. Le départ d'Angel Di Maria constituant l'ultime donnée pour lui permettre de parachever son intégration dans l'équipe. Malgré un début de saison 2013/2014 convaincant (4 buts en cinq journées de Liga), Isco avait ensuite retrouvé l'ombre du banc, sacrifié sur l'autel d'un système (4-3-3) au sein duquel il n'avait pas encore sa place. *« Isco est un joueur qui a beaucoup de qualités quand il joue au milieu de terrain, détaillait Ancelotti dans France Football. Mais nous avons besoin qu'il fasse un travail défensif sur le côté. »* Dans sa quête d'un équilibre parfait, Ancelotti s'appuiera ainsi sur un trio Xabi Alonso-Modric-Di Maria pour aller chercher la Decima en fin de saison. A l'issue de cet exercice, l'Italien va doter son équipe d'un nouveau schéma (en 4-4-2) lui permettant d'évoluer en cours de match en fonction de la situation, qu'elle soit défensive ou offensive. *« Avec Di Maria et Modric, ce n'était pas facile de trouver un bon équilibre. Ça fait une équipe très portée vers l'avant. Et avec un attaquant, on a beau presser offensivement, il y a toujours le problème du deuxième défenseur central qui est libre. Si tu demandes à un joueur de couloir de venir presser dans l'axe, ça libère un latéral. Défensivement, un 4-4-2 est plus fiable pour presser offensivement. »* Le résultat ? Une équipe avec un équilibre parfait capable de se passer aisément du ballon afin d'agir en contre sans la moindre difficulté. Vaincu par le club madrilène (4-0) à domicile, le Bayern Munich s'en souvient encore. *« Une grande équipe doit proposer un football adapté à la qualité de ses joueurs, détaille Don Carlo au sujet de sa philosophie. Après, on peut discuter sur la définition de l'esthétique. C'est quoi un beau football ? Pour moi, ce n'est pas seulement un jeu d'attaque. Pour une équipe, c'est la qualité de son collectif, la façon d'exprimer son jeu. »*

Le football ? Une histoire d'hommes avant tout. De partage, aussi.

Véritable n°10 lorsqu'il a rejoint le Real Madrid, Isco a muté pour devenir un joueur de couloir, une réponse à l'évolution du football moderne. Les espaces entre les lignes sont désormais plus réduits, les pressings plus intenses, les défenses mieux organisées, la notion collective omniprésente. En conséquence, un joueur créatif doit aussi posséder une capacité défensive accrue afin d'apporter un équilibre nécessaire à son équipe. C'est à cet instant qu'intervient le travail du grand entraîneur, du professeur, du père spirituel quelque part. L'homme capable de convaincre un joueur porté vers l'offensive qu'il doit aussi se sacrifier au service de la cause collective. «Les grands champions ont du talent, mais les fuoriclasse sont ceux qui savent mettre ce talent au service des autres», précise encore Ancelotti. Avec Isco, l'Italien effectue le même travail qu'avec Javier Pastore précédemment au PSG. À Paris, l'entraîneur madrilène a permis à l'Argentin de franchir un cap tactiquement. Replacé sur un côté dans un 4-4-2 à plat, le milieu parisien a acquis une véritable discipline tactique, ne rechignant plus devant les efforts défensifs et venant épauler son latéral lors de ses montées. *« Ce dispositif permet à Carlo Ancelotti d'équilibrer son équipe, confiait Christian Gourcuff à l'époque, sur beIN Sports. Il a trouvé la place de Javier Pastore. Même si milieu gauche n'est pas son poste de prédilection, il lui permet de s'exprimer et de respecter l'équilibre de l'équipe. »* Un but face au Barça en Ligue des Champions et des prestations saluées par la critique, à la suite de ce passage sur le côté gauche, Javier Pastore délaissera sa réputation de joueur incapable de tenir le rythme durant 90 minutes.

« J'ai eu un joueur comme Seedorf qui était un pur milieu offensif, souligne Carlo Ancelotti. Il s'est sacrifié en jouant dans une position plus reculée. Il a été une des clefs du beau jeu du Milan AC. Isco peut faire la même chose. » À Madrid, le jeune espagnol apprend à combler les montées de Marcelo afin de mettre en lumière les qualités offensives du Brésilien. Il opère dans une position de box-to-box dans le processus de conservation du ballon : de quoi faire parler sa technique et sa vision du jeu (88,7% de passes réussies depuis le début de saison). Une arme fatale pour ressortir proprement les ballons et multiplier les combinaisons dans le jeu court face à un bloc regroupé. Sur les phases défensives, il se retrouve ainsi côté gauche, capable d'orienter le jeu depuis sa position tout en récupérant de précieux ballons, apportant

une sérénité défensive à Marcelo, véritable danger grâce à sa qualité de percussion. Face au FC Barcelone (le 25 octobre dernier, victoire du Real 3-1), il réalise un match complet aux côtés de Toni Kroos et Luka Modric et récolte les louanges du Bernabeu conquis par la prestation de son nouveau chouchou. Comme Di Maria transformé en milieu gauche la saison passée, Ancelotti vient d'accomplir une mutation supplémentaire. Le génial dribbleur est devenu un joueur complet. Le professeur rend alors grâce à son élève avec un abrazo (une accolade qu'on se donne en Espagne pour témoigner d'une affection particulière), le gamin continue de prendre du galon sous la coupe de son mentor. Le football ? Une histoire d'hommes avant tout. De partage, aussi.

Cette saison, l'évolution du Real Madrid ne prend d'ailleurs pas uniquement forme avec le seul Isco. C'est tout le jeu du club madrilène qui tend vers une modification de ses principes. La Maison Blanche cherche désormais à développer une meilleure circulation de balle avec un redoublement de passes rappelant un certain… Barça. Débarqué à Madrid auréolé du titre de champion du Monde, Toni Kroos évolue désormais un cran plus bas afin d'endosser un rôle de meneur de jeu devant la défense affichant un taux de passes réussies déconcertant (93% depuis le début de saison). *« Cela me semble correct,* confiait Ancelotti en novembre dernier au sujet de la comparaison avec le club catalan. *Nous essayons de pratiquer un football de possession et de verticalité. Personne n'a jamais vu le football de possession avec pour unique but de garder le ballon. Avoir le ballon ne m'intéresse pas, ce qui m'intéresse, c'est une possession efficace pour trouver une solution rapide. Nos attaquants ont besoin de ça. Je n'aime pas les joueurs qui font une passe vers l'arrière alors qu'ils peuvent jouer vers l'avant. Le plus efficace, c'est aller de l'avant. »* Après avoir orchestré l'amovibilité de son 4-3-3 en 4-4-2 (avec un milieu composé exclusivement de joueurs offensifs), Carlo Ancelotti est désormais lancé à la quête d'un réel équilibre pour son équipe. En l'absence de Luka Modric, la Maison Blanche a souffert, peinant dans les transitions entre le milieu et l'attaque. *« Nous avons perdu confiance en notre jeu et en notre identité, il nous est difficile de jouer comme nous le souhaitons »*, détaillait l'entraîneur transalpin à la suite de la défaite face à Schalke 04 en Ligue des Champions (3-4). *« Le public nous a montré son affection ce soir, car les sifflets nous seront utiles pour nous réveiller. »* Dans une configuration où le Real cherche à dominer la possession de balle, la présence de Gareth Bale continue de faire débat en Espagne. De son côté, le processus Isco est en marche.

EASY SOCCER, LE REVE AMERICAIN

Par **Sophie Chaudey** - Photo **Icon Sport et DR**

Finale de la MLS 2014 à Carson City.

Début mars, la Major League Soccer (MLS) a signé un partenariat avec la FFF, proposant aux joueurs issus des centres de formation tricolores d'intégrer une grande université américaine tout en ayant la possibilité de jouer en MLS. Un diplôme américain et une chance de passer pro aux US, un bon calcul pour des joueurs pas assez bons pour percer en Europe, et pour la MLS qui se renforce avec des éléments issus d'une des meilleures formations au monde.

L'histoire de Thomas de Villardi commence comme celle de milliers de jeunes. À 15 ans, il entre au centre de formation de Guingamp et rêve de passer pro. La suite est plus atypique. À 19 ans, alors qu'il se destine au CFA 2, Thomas a une révélation : son avenir n'est pas en France. Mais de l'autre côté de l'Atlantique. Au pays où le sport est roi.

Son bac en poche, il fait appel à Jérôme Meary, fondateur d'Elite Athletes Agency et chargé de recrutement des joueurs européens pour la MLS. Et le voilà inscrit à l'université de Duquesne à Pittsburgh, l'une des plus cotées des Etats-Unis. L'expérience de Thomas, pionnier du genre, va être amenée à se reproduire après que la MLS et la FFF ont signé un partenariat permettant d'offrir une deuxième chance à des jeunes qui ne peuvent pas passer pro en France. La MLS bénéficiant de l'arrivée de joueurs bien formés et plus techniques que la moyenne.

«J'ai toujours mis l'accent sur les études parce que pour moi c'est une sécurité » explique Thomas. *« Je suis assez fragile, les blessures peuvent arriver n'importe quand. C'est pour ça que j'ai contacté un pote qui était parti avant moi aux US, parce que là-bas, c'était le foot et la fac en même temps. »*

Biberonné à la culture américaine, le Frenchie évolue aujourd'hui sur un vrai campus de série télé, avec tout le confort et des infrastructures haut de gamme. Grâce à un emploi du temps sur mesure, il suit ses entraînements sans rien louper de ses cours de psycho et de maths. Avec toujours pour objectif de faire du foot son métier. *« J'avais l'impression que ce serait plus facile de passer pro aux Etats-Unis, parce je pensais que le niveau n'était*

pas terrible, alors qu'au final, il est plutôt pas mal » reconnaît-il aujourd'hui. Différences culturelles obligent, Thomas a dû s'adapter à sa nouvelle formation : *« Quand je suis arrivé, j'étais vraiment maigrichon par rapport aux autres. J'ai été obligé de me mettre à niveau. »*

> **" J'ai tout appris à Guingamp. "**

« La culture de la gagne est très ancrée aux Etats-Unis » explique Jérôme Meary. Un état d'esprit qui a ses atouts mais aussi ses effets pervers, notamment au niveau de la formation. Pour avoir des résultats rapides, les équipes universitaires US axent leur travail sur le physique, au détriment de la technique et de l'intelligence de jeu. Même topo pour les statistiques. Au cœur du baseball, du basket, du hockey et du foot américain, les stats sont omniprésentes aussi en soccer. Et mettent en avant le nombre de buts et de passes décisives, laissant de côté les joueurs plus créatifs mais moins efficaces.

Moins développé physiquement que ses coéquipiers américains, Thomas de Villardi s'en est sorti grâce à sa supériorité tactique : *« À Guingamp, l'équipe avait un petit budget et peu d'infrastructures, mais la qualité du foot était exceptionnelle. J'ai tout appris là-bas »*. À tel point que Thomas est devenu capitaine de l'équipe de Duquesne un an seulement après son arrivé.

L'objectif de la MLS est clair : faire partie des meilleures ligues mondiales d'ici 2022. Si elle part de loin, force est de constater que la fédération américaine se donne les moyens de ses ambitions. Hier retraite dorée de stars européennes vieillissantes comme Henry ou Beckham, la MLS surfe aujourd'hui sur l'engouement suscité par les performances de sa sélection lors de la dernière Coupe du Monde, mais aussi sur la mode du soccer chez les ados, activée par des jeux vidéos comme FIFA.

Au prochain semestre, Thomas de Villardi sera transféré à l'université du Delaware où l'équipe, composée de dix Européens, est d'un niveau supérieur et mieux suivie par les recruteurs en vue de la draft, ce passage du sport universitaire au sport pro. *« Dans 10 ou 15 ans la MLS aura un gros niveau »* estime Thomas. *« Ce partenariat avec les centres de formation français va changer la mentalité du soccer. Mon coach m'a dit que c'était le meilleur moment pour passer pro aux Etats-Unis, car à l'avenir, ce sera quasiment aussi dur qu'en France à cause des bons joueurs qui vont venir de partout. »* Le rêve américain continue.

TROIS QUESTIONS À

GEORGES FOCHIVE
FRANCO-AMÉRICAIN
(TIMBERS DE PORTLAND)

CLÉMENT SIMONIN
(TORONTO FC)

Depuis quand vivez-vous aux Etats-Unis et pourquoi être parti ?

Georges Fochive : « Depuis 2010. Je suis parti pour poursuivre mes études et jouer au foot. J'ai toujours envisagé les études supérieures aux Etats-Unis et un diplôme américain. Et ici, être ambitieux à l'école, c'est le passeport pour le sport de haut niveau. »

Clément Simonin : « J'habite aux Etats-Unis depuis 2011 et je viens d'emménager à Toronto cette année. Avant de partir, j'avais fait une croix sur le monde pro, alors je voulais que tous les sacrifices consentis pendant ma jeunesse en centre de formation servent à quelque chose d'unique, comme partir aux US. »

Quel est le niveau de la formation aux Etats-Unis ?

Georges Fochive : « Je dirais que c'est une vision et un style de jeu assez britanniques. Très athlétique, avec beaucoup de rythme. Le point faible de beaucoup de joueurs, c'est la technique et la dimension tactique. Mais les nouvelles générations sont à la page, les coachs américains voyagent et apprennent vite. D'ici quelques années, ce manque sera comblé. »

Clément Simonin : « Il y a un gros écart entre le niveau universitaire et le niveau MLS, mais avec la création des équipes réserves de MLS en USL Pro(1), les joueurs vont pouvoir s'aguerrir a un niveau intermédiaire et postuler ensuite à une place en MLS. »

Quelles sont les perspectives d'évolution du foot aux Etats-Unis ?

Georges Fochive : « Le niveau est assez bon pour avoir une ligue professionnelle très compétitive, avec des infrastructures géniales et une équipe nationale en Coupe du monde tous les quatre ans et qui se débrouille bien. Le foot n'est pas culturel ici. Ça prendra du temps mais c'est prometteur. »

Clément Simonin : « Le niveau général n'est pas encore équivalent à celui des grands championnats européens. Cela dit, l'évolution est en marche. Les stades sont magnifiques, les fans nombreux, de grands joueurs veulent venir... La MLS se donne les moyens de grandir. »

(1) Deuxième division nord-américaine

ODE AUX PANENKA ANONYMES

Par **Ianis Periac** - Photo **Icon Sport**

La vie est une chienne. Elle est petite et moche, grosse et vicieuse. Elle a une verrue sur le nez et les dents jaunes. Mais surtout, elle est injuste. Magnanime, elle a offert la postérité à Panenka ou Madjer pour l'invention d'un geste. Insensible, elle a laissé une armée de soldats patauger dans la boue de l'anonymat. Ils étaient tout aussi géniaux et créatifs, mais resteront à jamais des sans-grade. Il était temps de leur offrir la visibilité qu'ils méritent. Retour sur les Panenka oubliés.

LA « VALBUENA »

Petit, malingre et mal coiffé, Mathieu Valbuena n'a rien pour lui. Le genre de mec qu'on aime moquer parce que c'est facile et qu'on cite pour faire du mal. Des compilations de fails plein l'étagère, son chef-d'oeuvre reste une célébration ratée face à Nice. Ce jour-là, Petit Vélo a voulu faire comme les grands : glisser sur les genoux vers le poteau de corner, le port altier et la tête haute pour défier le monde. Seulement voilà, le genou s'est planté, la glissade s'est stoppée et la tête la première, Valbuena s'est humilié.

Par digression, une « Valbuena » est une célébration de but qui tourne mal.

DIFFICULTÉ : ★★★

LA « LUIS FERNANDEZ »

Dans la vie, il y a les pleutres et il y a les autres. Les courageux, les téméraires. Ceux qui ne reculent devant rien et qui ont le courage de leurs opinions, quitte à flirter parfois avec le ridicule. Luis Fernandez fait partie de la deuxième catégorie. De celle qui a fait de Ronaldinho un bon remplaçant du PSG 2002 - 2003 en lui préférant Romain Rocchi ou Fabrice Fiorèse, plus travailleurs. « Mon job , c'est de penser au groupe. Ronnie est un bon joueur mais ça ne suffit pas toujours...» disait-il. Bon ben, OK Luis.

Par digression, une «Luis Fernandez» consiste à se tirer une rafale dans son propre pied et au fusil à pompe, en mettant son meilleur joueur sur le banc et en s'embrouillant avec lui. Synonyme : une Luis Enrique (le prénom, sans doute...)

DIFFICULTÉ : ★★★★

LA « JEUNECHAMP »

Les faits sont simples. À l'issue d'un match entre Montpellier et Valenciennes, un journaliste de L'Equipe s'engueule avec Geoffrey Jourdren. En cause ? Un article déplaisant et un comportement arrogant. Bref, de fil en aiguille et de bousculade en coup de sang, Jeunechamp débarque et met une droite au plumitif.

Par digression, une « Jeunechamp » est une rencontre brutale entre les phalanges d'un type et le museau d'un autre.

DIFFICULTÉ : ★ **OU** ★★★★★
(eu égard à la largeur des épaules cachées sous le museau.)

L' « APOULA »

Digne héritier d'Arconada, Apoula Edel travaille dans la boulette de précision. Sa spécificité à lui, c'est la diversification de ses actions. Capable de détourner un centre anodin dans son propre but comme de relancer dans les pieds d'un attaquant à la 90e minute, Apoula l'Arméno-Camerounais a fait le bonheur des adversaires et le malheur du PSG pendant deux saisons.

Par digression, une « Apoula » est une erreur grotesque d'un gardien de but. Quelle qu'elle soit.

DIFFICULTÉ : ★

LA « ESFANDIAR BAHARMAST »

Parce que le foot c'est aussi des petits gros en chemise noire, il fallait bien un arbitre dans le lot. Esfandiar Baharmast est celui-là. Brésil-Norvège 1998, 88e minute. Tore André Flo s'effondre dans la surface, penalty. Junior Baiano crie au scandale, il ne l'a pas « touchéo » et les images le prouvent. Peu importe, le penalty est transformé, la Norvège qualifiée et c'est le Maroc qui paye l'addition. Au mieux, l'arbitre est un incapable, au pire un truand. Triste. Seulement voilà, trois jours plus tard, une vidéo amateur offre un nouvel angle à l'histoire. Sur les images, on voit clairement le Brésilien tirer le maillot du Norvégien. Mea Culpa général, médaille en chocolat arbitrale.

Par digression, une «Baharmast» est une bonne décision arbitrale prise envers et contre tous (y compris la télé). Plus connue sous le nom de : « Tu te souviens de l'arbitre de Norvège-Brésil en 1998 ? Ben voilà, si ça se trouve c'est pareil... »

DIFFICULTÉ : ★
(Arbitre, bonne décision, mea culpa général...)

LA « SERGIO RAMOS »

Laisser tomber la Coupe du Roi du haut d'un bus à impériale sous les roues dudit bus devant des milliers de personnes, c'est un peu comme se retrouver à poil au milieu de sa ZEP un jour de rentrée. Un cauchemar. Pourtant, Sergio Ramos l'a fait un soir d'avril 2011 avec la décontraction d'un Alpaga sous valium. Tranquille.

Par digression, une « Ramos » est l'art de laisser tomber ou de casser un trophée juste après l'avoir gagné.

DIFFICULTÉ : ★★★★★
(Même si selon Apoula Edel, « ça peut arriver à tout le monde »)

LA « DUGARRY »

Avant d'être consultant sur Canal +, Dugarry jouait au foot. Selon la rumeur, il aurait même été Champion du Monde et d'Europe. « Possible » diront certains. Les autres nieront en bloc, arguant que la carrière du Dug' s'est arrêtée à la 30e minute du match face à l'Afrique du Sud sur une air-passe digne des plus grands. Une tentative d'ouverture millimétrée vers Thierry Henry foutue en l'air par l'asymétrie cérébrale et un pied droit qui interfère dans la vie du pied gauche. Triste.

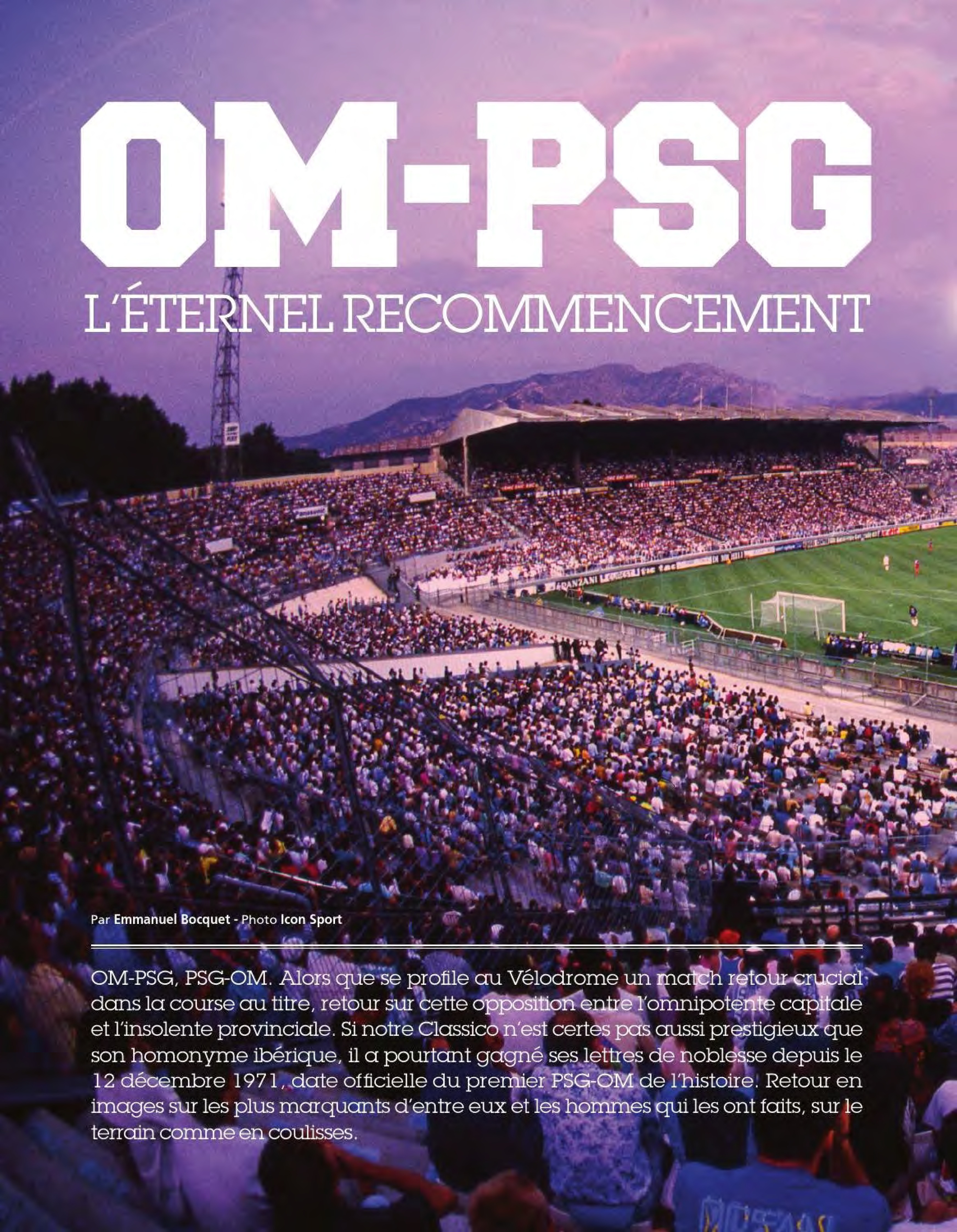
Par digression, une « Dugarry » est une tentative de passe - ou frappe - dans le vide.

DIFFICULTÉ : ★★

VINTAGE

© Icon Sport

88 · **ARCHIVE /** OM-PSG
120 · **ÉTOILE FILANTE /** FARGEON
121 · **HA11 OF FAME /** WADDLE
122 · **CLASSIC TEAM /** DANEMARK 1992



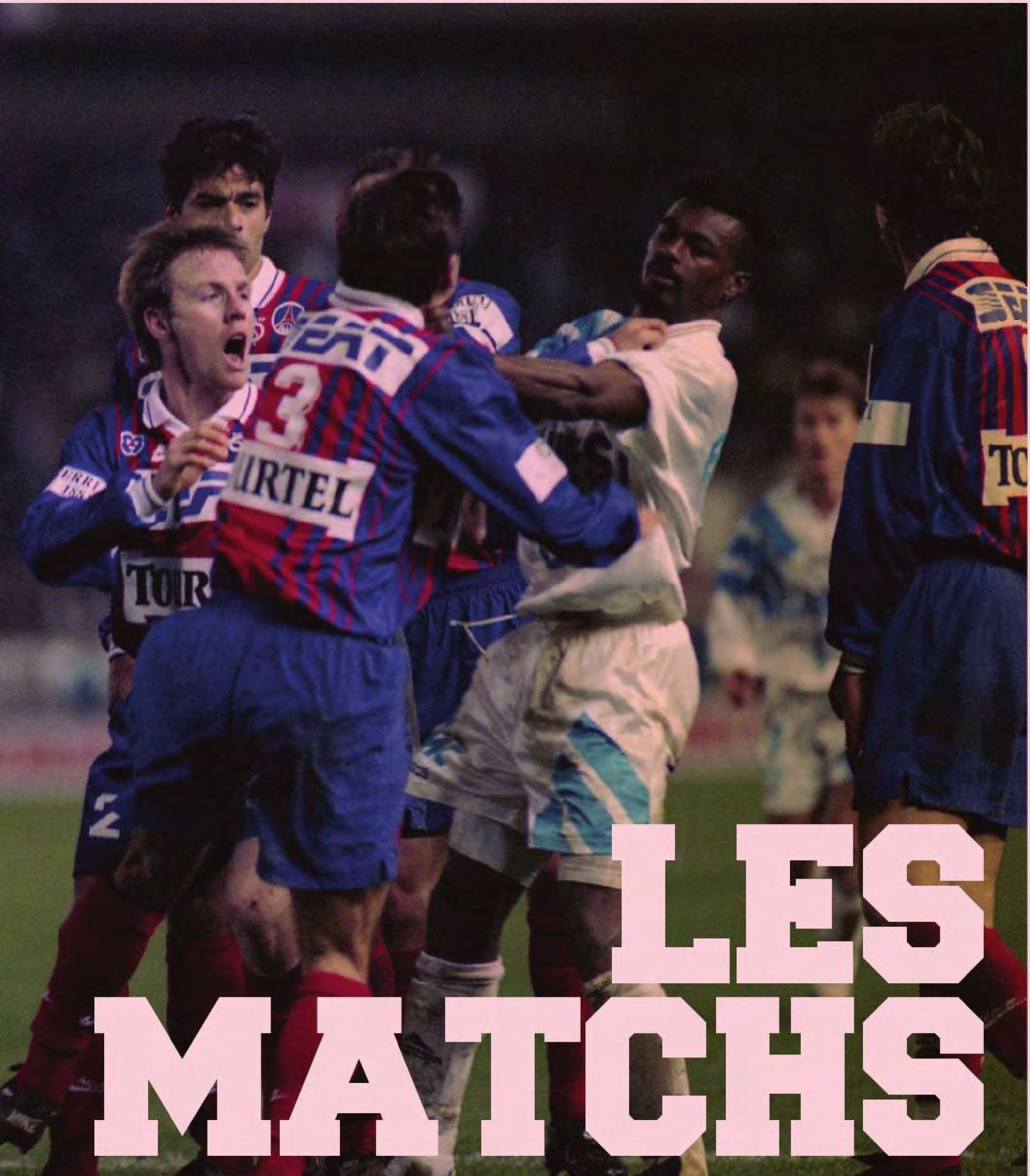
OM-PSG

L'ÉTERNEL RECOMMENCEMENT

Par **Emmanuel Bocquet** - Photo **Icon Sport**

OM-PSG, PSG-OM. Alors que se profile au Vélodrome un match retour crucial dans la course au titre, retour sur cette opposition entre l'omnipotente capitale et l'insolente provinciale. Si notre Classico n'est certes pas aussi prestigieux que son homonyme ibérique, il a pourtant gagné ses lettres de noblesse depuis le 12 décembre 1971, date officielle du premier PSG-OM de l'histoire. Retour en images sur les plus marquants d'entre eux et les hommes qui les ont faits, sur le terrain comme en coulisses.

SEAT
8
TOURTEL
4
RMC



LES MATCHS

Dahleb et Bianchi vont faire exploser l'OM.

8 JANVIER 1978 - PSG-OM : 5-1

Le défenseur international portugais Humberto Coelho sort blessé. Une image trompeuse puisque ce soir-là, au surlendemain de la radiation à vie de son président Daniel Hechter après l'affaire de la double billetterie du Parc, le PSG va atomiser le leader marseillais 5-1 (buts de Brisson, Dahleb, Trésor (csc) et doublé de M'Pelé).

29 MAI 1987 - PSG-OM : 2-0

Opposition fermée au Parc, mais qui va s'animer en fin de match. Papin et Couriol vont toucher du bois avant que Sène et Susic ne donnent une victoire méritée aux Parisiens.

Ayache et Papin.

Passi et Bocandé.

Même en s'y mettant à trois, on n'arrête pas Cantona.

29 OCTOBRE 1988 - PSG-OM : 0-0

Match terne au Parc, malgré la présence de Cantona et Papin côté phocéen, Susic et Xuereb côté parisien.

Susic, l'équilibre parfait.

Di Meco et Papin, intimes.

5 MAI 1989 - OM-PSG : 1-0

LE match qui va faire basculer les OM-PSG dans une rivalité profonde. Les deux équipes jouent le titre, qui va se jouer sur une frappe de 30 mètres de Sauzée dans les arrêts de jeu…

Franck est content.

Dans deux secondes, il y aura pénalty.

Boli et Susic, inséparables.

28 AVRIL 1991 - PSG-OM : 0-2

Huitième de finale de Coupe de France, au Parc. Les Marseillais vont plier l'affaire en deux temps : juste avant le repos sur une reprise de Fournier, et juste après sur un pénalty transformé par Papin. L'OM ira jusqu'en finale, battu par Monaco.

Angloma et Ricardo en pleine étreinte.

18 DECEMBRE 1992 - PSG-OM : 0-1

Le pire Classico de l'histoire. Une atmosphère irrespirable, des tacles d'équarrisseurs (plus de 50 fautes sifflées !) et un but de Boksic qui donne la victoire à l'OM. Horrible.

Boli et Ricardo, l'amour fou.

L'ivresse du buteur.

29 MAI 1993 - OM-PSG : 3-1

Trois jours après son sacre européen à Munich, l'OM enchaîne en battant le PSG grâce, notamment à une tête anthologique de Boli, et file vers le titre.

Jusqu'ici tout va bien…

Rien de tel qu'une petite échauffourée pour ambiancer un match.

14 JANVIER 1994 - PSG-OM : 1-1

Tout va se jouer en début de rencontre lors de ce Classico. Guérin ouvre le score pour le PSG dès la 11e minute, mais Völler lui répond trois minutes plus tard. Un nul qui n'empêchera pas le PSG de conquérir son 2e titre de champion de France quelques mois plus tard.

Boli et Ricardo, un couple solide.

David lève toujours le doigt après une passe décisive.

Deschamps sautait donc plus haut que Valdo.

Aile de Ginole.

11 AVRIL 1995 - PSG-OM : 2-0

En D2 après leur relégation administrative suite à la révélation de l'affaire VA-OM, les Olympiens font quand même parler d'eux en atteignant la demi-finale de la Coupe de France. Qu'ils perdront au Parc face à des Parisiens qui eux, iront au bout en battant Strasbourg en finale.

Ravanelli a toujours aimé simuler. Cisco lui ne simulait jamais.

08 NOVEMBRE 1997 - PSG-OM : 1-2

Ravanelli qui s'écroule tout seul, un pénalty transformé par Blanc qui donne la victoire à l'OM. Ce Classico fera couler beaucoup, beaucoup d'encre.

04 MAI 1999 - PSG-OM : 2-1

Au coude-à-coude avec Bordeaux pour le titre, l'OM va voir ses espoirs contrariés par des Parisiens qui n'ont pourtant plus rien à jouer. Un but de Simone, un autre de Rodriguez et Paris l'emporte 2-1 dans un Parc aux anges.

Maurice et Simone.

12 OCTOBRE 1999 - PSG-OM : 0-2

Solide derrière et inspiré devant à l'image de son duo de buteurs Maurice-Ravanelli, l'OM va frapper un grand coup en allant l'emporter au Parc. Un résultat en trompe-l'oeil : Paris finira dauphin de Monaco, pendant que l'OM sauvera sa tête parmi l'élite à la différence de but.

Qui est-ce ? 1.Ravanelli 2.Maurice 3.Le Corcovado

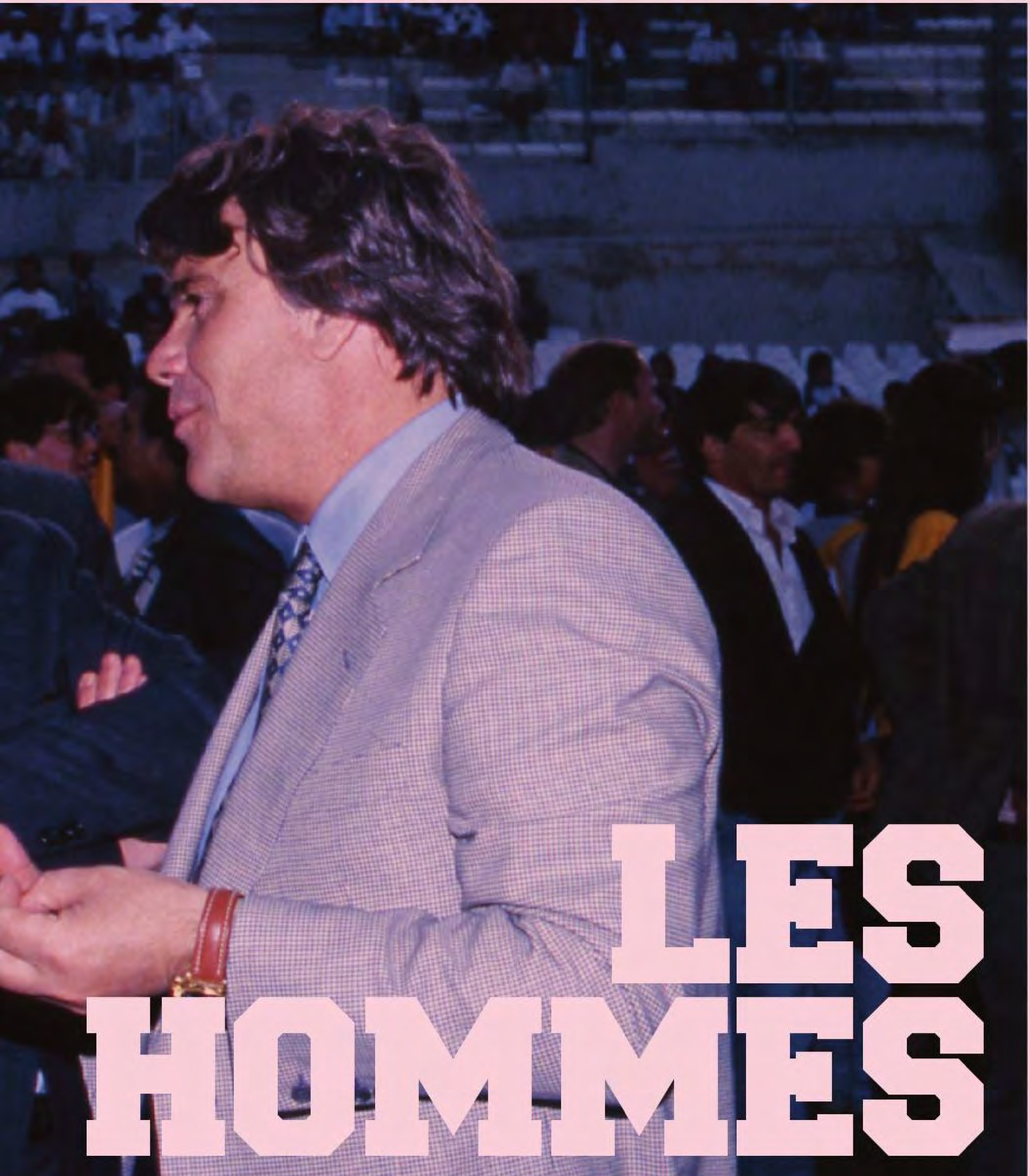
09 MARS 2003 - OM-PSG : 0-3

Après l'avoir déjà emporté 3-0 au match aller, le PSG va récidiver sur le même score au Vélodrome, grâce notamment à un Ronaldinho hors norme.

Luis et son bodyguard.

Bip-bip et le coyote.

Heinze et Dehu, pas le genre a signer chez l'ennemi.



LES HOMMES

BLANC

DI MECO

PIRES

DESCHAMPS

GINOLA

BRAVO

RAÏ

GUERIN

BOLI

WADDLE

PAPIN

LAMA

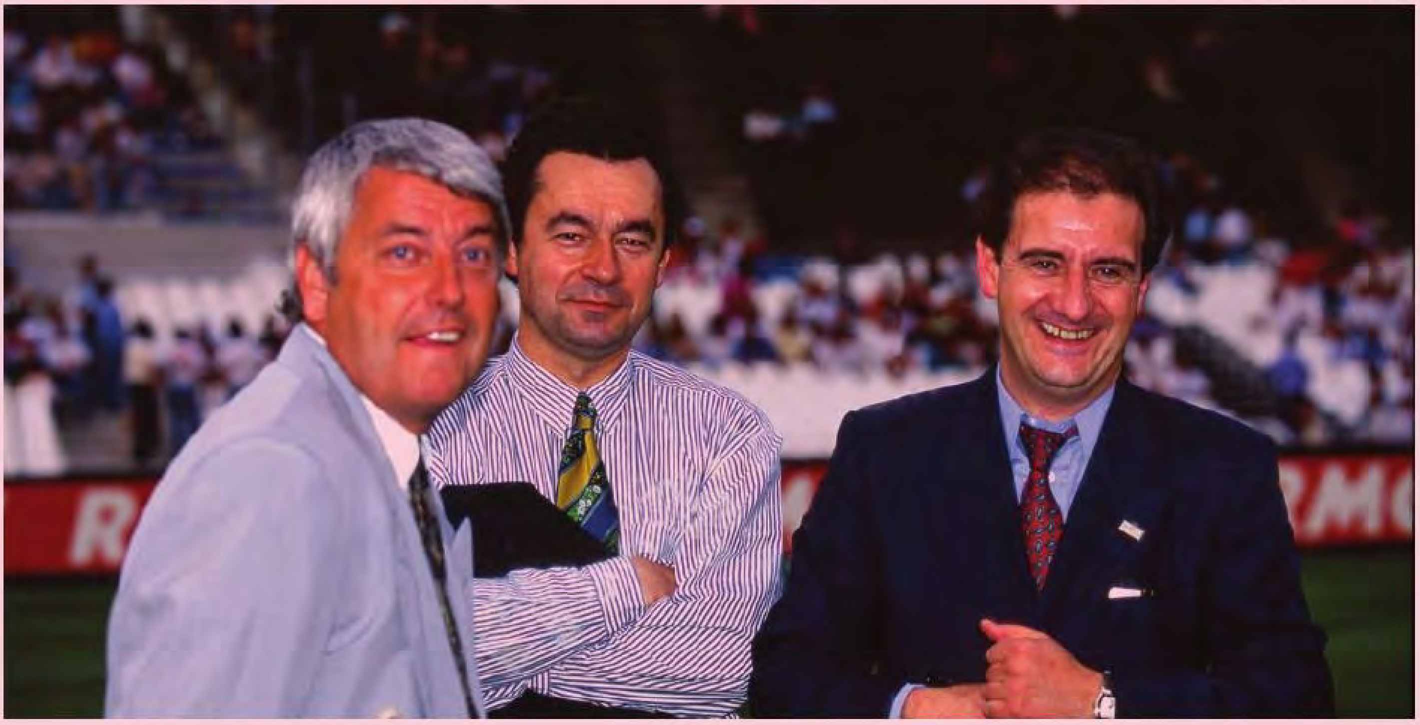
LEONARDO

RONALDINHO

FERNANDEZ

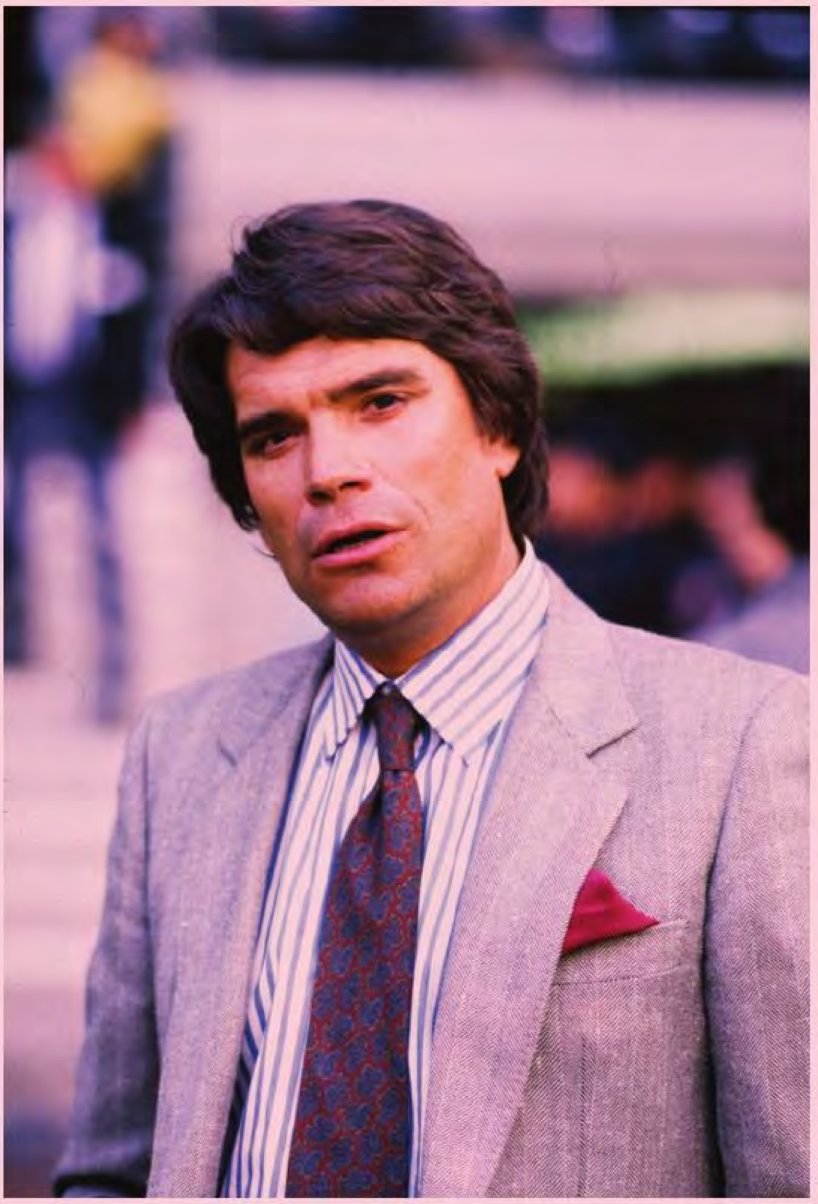
SAUZÉE

COURBIS



BIETRY/DENISOT/LESCURE

TAPIE



LES TRIBUNES

LUTECE FALCO
IRISH CLAN

OPEL
KINDY
OPEL

TON PUBLIC EST TA FOR CE, VAINCRE TU DOIS !!!
TITANS
TIGRIS MYSTIC
ULTRAS
SONY
KINDY KINDY

OM
Panasonic
FORZA OM

OPEL
ANTI
MARSEILLAIS

DANZ

LA VICTOIR
MARSEILLE PROVENCE =
LUTECE FALCO
CHEZ
NOUS

FANATICS COMMANDO ULTRA
ALLEZ
UN MYTHE UNE F
WAR
RMC
VANEL DIFFUSION
RMC RMC RMC

ECADENCE
CAPITA

L'OM
PISCINES
PROVENC
POLYESTER
PISCINES
RMC
RMC
OLIVIER LAU RY

FARGEON
L'ANNÉE MIRACULEUSE

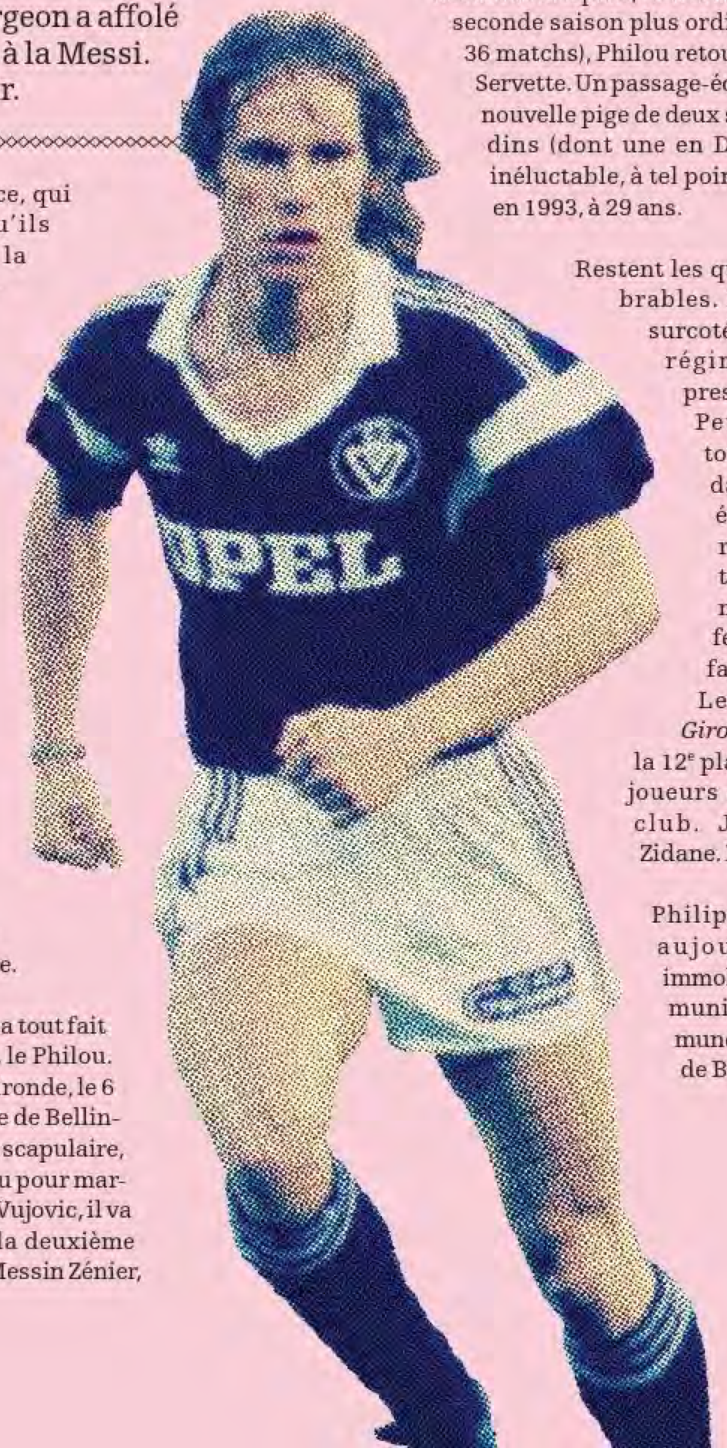
Par **Emmanuel Bocquet** - Photo **Icon Sport**

Dans une autre galaxie. Pendant un an, sous le maillot des Girondins, Philippe Fargeon a affolé les compteurs et compilé des stats à la Messi. Un phénomène. Et puis, le trou noir.

Des joueurs en état de grâce, qui réussissent tout ce qu'ils tentent en surfant sur la confiance puis disparaissent des écrans radars dès que celle-ci commence à les fuir, il y en a eu quelques-uns dans l'histoire du foot. C'est la raison d'être de cette rubrique. Mais des mecs qui parviennent à rester sur la crête une année complète, c'est déjà plus rare. Philippe Fargeon fait partie de cette caste de joueurs-OVNI qui a duré.

Un mètre soixante-treize, longue tignasse blonde, le Haut-Savoyard fait immédiatement penser à Laurent Paganelli. Un mimétisme qu'il va pousser jusqu'à son paroxysme en réalisant une carrière aussi météorique que celle du Petit Mozart du Forez. Pendant un an pile poil, les Girondins de Bordeaux et l'équipe de France penseront être tombés sur la perle rare avec cet avant-centre bon des deux pieds, vif et doté d'un sens du but hors norme.

Mais à leur décharge, il faut dire que Fargeon a tout fait pour séduire son monde. Grosse allumeuse, le Philou. Moins de 48 heures après son transfert en Gironde, le 6 décembre 1986 en provenance du club suisse de Bellinzona, il joue son premier match avec le club au scapulaire, face à Lille. Il ne lui faut que 21 minutes de jeu pour marquer. Servi par Vercruysse, Ferreri, Tigana et Vujovic, il va enfiler 15 buts en 18 matchs et terminer à la deuxième place du classement des buteurs derrière le Messin Zénier, devant les Papin, Cantona, Marcico et Francescoli. Le but du titre face à Sainté ? C'est lui ! L'ouverture du score en finale de Coupe face à l'OM ? Encore lui. Toujours lui. Et tout ça en une demi-saison.



Cantona, Zidane… Fargeon

Entre décembre 1986 et décembre 1987, Fargeon va faire naître les promesses les plus folles. Y compris chez les Bleus, avec lesquels il est convoqué dès juin 1987, face à la Norvège (défaite 2-0). Cinq mois plus tard, face au même adversaire, il inscrit son premier but en Bleu sur une passe décisive de Cantona. Swag. Le sommet de sa carrière. Et son chant du cygne.

Car après avoir inscrit 29 buts toutes compétitions confondues entre ces deux dates et grandement contribué à l'excellent bilan de l'équipe d'Aimé Jacquet (doublé Coupe-championnat, ½ finale de C2) en 1987, Fargeon va plonger dans le brouillard. Épais, le brouillard. Après une seconde saison plus ordinaire (13 buts en 36 matchs), Philou retourne en suisse, au Servette. Un passage-éclair à Toulon, une nouvelle pige de deux saisons au Girondins (dont une en D2), le déclin est inéluctable, à tel point qu'il raccroche en 1993, à 29 ans.

Restent les questions, innombrables. Fargeon était-il surcoté ? Dopé ? En surrégime ? Est-ce la pression qui l'a tué ? Peut-on tromper tout le monde pendant un an ? Quel était son niveau réel ? Les supporters bordelais eux, n'ont pas oublié ce feu follet qui les a fait rêver en 1987. Le site *Chez les Girondins* l'a classé à la 12e place des meilleurs joueurs de l'histoire du club. Juste derrière Zidane. Méga-swag.

Philippe Fargeon est aujourd'hui agent immobilier et conseiller municipal de la commune du Bouscat, près de Bordeaux. ●

WADDLE

GAUCHE CAVIAR

Par **Emmanuel Bocquet** - Photo **Icon Sport**

« Alors c'est ça, Ouadeule ? Eh bah il s'est bien fait enfler Tapie ! » Trois mois après son arrivée fracassante sur les bords de la Méditerranée, c'est peu dire que Christopher Roland Waddle ne fait grimper personne aux rideaux. Ni les supporters marseillais, ni les suiveurs de la D1. Ils vont vite changer d'avis.

En voyant débarquer ce grand échalas un peu gauche sur le Vieux-Port, en ce mois de juillet 1989, personne à Marseille ne peut se douter que trois ans plus tard, le Vélodrome, l'œil mouillé, regardera partir l'un des plus grands joueurs de l'histoire du club. Avec sa trogne de rosbif blanc comme un cul, sa carrure de cure-dent, une dentition approximative, des jambes aussi épaisses que des baguettes de pain et, cherry on the cake, une coupe de cheveux improbable constituée d'un subtil alliage entre brosse à l'allemande et nuque longue -, le natif de Heworth, dans la banlieue de Newcastle, avait la dégaine d'un… comment dire… oui, c'est ça : d'un parfait beauf.

Cette excentricité capillaire, c'était toute une histoire. Déjà à l'époque, on atteignait le comble de la ringardise en arborant cet immonde combo. Pourtant, au début des années 90, on ne comptait plus à Marseille les gamins arborant fièrement leur « coupe Waddle ». À Marseille et ailleurs, ce qui a laissé à la postérité quelques photos que l'auteur de ces lignes aimerait ne jamais voir ressortir des cartons…

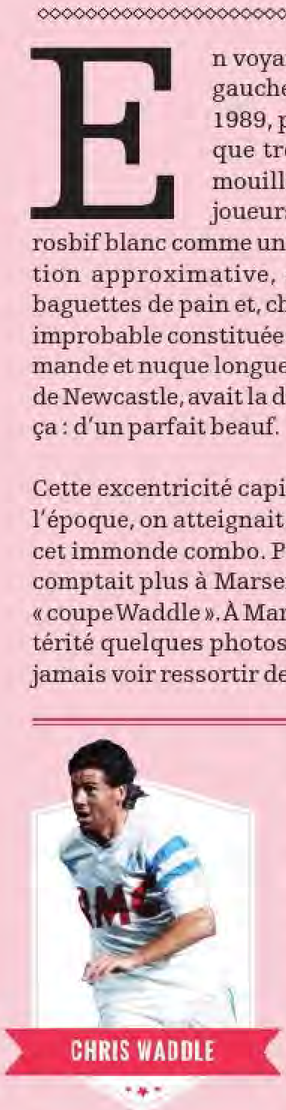
Mais revenons à l'automne 1989. La déception est alors immense, car Nanard a tout de même lâché la coquette somme de 45 M de francs (plus de 7M€, sans tenir compte de l'inflation) pour s'offrir ce drôle d'oiseau. Le troisième plus gros transfert de tous les temps à l'époque, après ceux de Maradona à Naples et de Gullit au Milan. Mais l'Anglais va rembourser son président au centuple, assurant le show - et la popularité de l'OM - sur tous les terrains de première division pendant trois saisons.

Thauvin, le Waddle du pauvre

Dribbles chaloupés, feintes de corps à la Garrincha, talonnades, science du un-contre-un, passes chirurgicales en jeu long comme en jeu court, le tout agrémenté d'un sens du spectacle et de la facétie qui fait le bonheur des spectateurs et des télés : l'ancien ouvrier dans une usine de saucisses se met le public français dans la poche. Pour donner aux plus jeunes lecteurs une comparaison qui leur parle, on dira que Thauvin est une sorte de Waddle du pauvre.

Aimant repiquer au centre sur son pied gauche depuis l'aile droite - il fut l'un des premiers ailiers en faux pied -, Waddle ne rechignait pas pour autant à bouffer la craie et s'offrir de longues chevauchées pour venir centrer du droit. Mais c'est avec son autre pied qu'il a humilié toute une génération d'arrières gauches, dont un jeune débutant nommé Lizarazu qu'il avait rendu fou lors d'un match à Bordeaux.

Ce que je retiendrai de cette idole de jeunesse, c'est que Waddle était de la même race que les Maradona, Ronaldinho, Messi ou Zlatan : un talent pur pour lequel on avait envie de payer son ticket au stade… Pour un mec dont le nom signifie littéralement « dandinement » dans la langue de Victoria Beckham, c'est déjà pas mal… ●



INFOS
54 ans, né le 14 décembre 1960 à Heworth (Angleterre)
1,88m - 82 kg
Milieu offensif / Ailier

SÉLECTIONS
62 sélections en équipe d'Angleterre (6 buts)
Coupes du Monde : 1986, 1990
Euro : 1988

CLUBS PROS
1982-1985 : Newcastle United | 170 matchs (46 buts)
1985-1989 : Tottenham Hotspur | 173 matchs (42 buts)
1989-1992 : Olympique de Marseille | 140 matchs (27 buts)
1992-1996 : Sheffield Wednesday | 147 matchs (15 buts)
1996 : Falkirk | 4 matchs (1 but)
1996-1997 : Bradford City | 25 matchs (6 buts)
1997 : Sunderland | 7 matchs (1 but)
1997-1998 : Burnley | 32 matchs (1 but)
1998 : Torquay United | 7 matchs (0 but)
2000-2002 : Worksop Town | 60 matchs (3 buts)
2002 : Glapwell | 0 match (0 but)

EURO 1992
LE MALIN PETIT CANARD DANOIS

Par **Guillaume Balout** - Photo **Gaël Hérissé**

Le 26 juin 1992 à Göteborg, le Danemark devient champion d'Europe en battant l'Allemagne en finale. Entre légendes, souvenirs et réalités, ceux qui étaient en Suède racontent cette épopée scandinave.

Hiver 1991-92 : un qualifié qui s'ignore

Fin 1991, Kim Vilfort est élu meilleur joueur danois de l'année par ses pairs. Champion du Danemark en titre et demi-finaliste de coupe de l'UEFA six mois plus tôt avec Brøndby, l'ancien Lillois s'est imposé dans une formation que de nombreux joueurs de la sélection ont fréquentée, *« un club qui a l'habitude de gagner, d'être européen, avec des joueurs haïssant la défaite. »*

À Monaco, John Sivebaek, après quatre saisons à Saint-Etienne, dispute le titre de champion de France au grand Marseille de Bernard Tapie. Avec le Danemark, le défenseur vient d'achever les éliminatoires de l'Euro suédois à la deuxième place, non qualificative, d'un groupe dominé par la redoutable Yougoslavie. Pour Søren Kristensen, alors étudiant en journalisme à Copenhague, *« l'équipe n'est pas aussi séduisante que les « Danish Dynamite » de 1986. Trop défensive, trop prudente. J'ai assisté à la défaite à domicile, sans éclat, contre la Yougoslavie »*, se souvient-il, davantage intéressé par le football anglais. Après ce match, l'élégant Michael Laudrup quittait une sélection à laquelle il ne prêtait aucun avenir.

À Paris, Martin Strebel, cadre commercial dans une entreprise de fromages suisses, réserve quatre places en tribune d'honneur pour la finale du tournoi à Göteborg, pour lui et trois de ses meilleurs clients. *« J'obtiens ça grâce à un ami qui travaille chez Volvo. Je me suis dit que ça allait les changer du Parc des Princes »*, se réjouit d'avance celui qui préside aussi l'Union sportive suisse de Paris.

Yougoslavie en guerre vs « Danish way of life »

Le 30 mai 1992, l'UEFA réagit à une résolution de l'ONU prononçant un embargo sur la Yougoslavie en guerre : sa sélection est immédiatement exclue et remplacée par son dauphin du groupe 4 à onze jours du début de la compétition ! De là éclot la légende d'un groupe de vacanciers danois, extirpés des plages de la Costa Brava, se présentant en Suède sans aucune préparation. En réalité, seule une minorité se trouve dans ce cas de figure : la plupart des joueurs évoluent au Danemark où le championnat se termine le 8 juin. « Une semaine plus tôt, le sélectionneur nous avait téléphoné pour nous prévenir de cette éventualité. De mon côté, je venais juste de finir la saison avec Monaco à cause de la finale de la Coupe des coupes face au Werder Brême », déclare John Sivebaek, rappelant qu'une rencontre amicale était fixée depuis longtemps contre la CEI le 3 juin à Brøndby. *« Ça ne me dérange pas d'être traité de vacancier quand on voit comment ça finit… Moi, je considère qu'on a fait une bonne préparation pour être au niveau au moment voulu. »*

L'Euro à peine entamé, les Danois ne font rien pour changer leur image de dilettantes. Les journalistes s'invitent volontiers à leur hôtel d'Ystad. Les conjointes des joueurs ne sont jamais très loin. Cette prétendue nonchalance continue d'agacer

Kim Vilfort, l'un des héros de l'équipe de 1992.

Kim Vilfort : *« Que je sache, on était tous professionnels, non ? OK, on a grandi dans un esprit amateur mais les médias n'étaient pas comme maintenant : on pouvait rencontrer les journalistes sans se retrouver en photos je ne sais où. Le « Danish way of life » n'était pas une tactique : on estimait seulement que le football n'était pas la chose la plus importante au monde »*, reconnaît-il dans le restaurant qui porte son nom dans les loges du stade de Brøndby. Entre les matchs, le milieu de terrain doit se rendre au chevet de sa fille atteinte d'une leucémie qui lui sera bientôt fatale.

John Sivebaek explique le succès du Danemark par une atmosphère cordiale, teintée d'optimisme, et par un format de compétition ouvert. *« Après l'Angleterre (0-0) et la Suède (0-1), on n'a qu'un point mais on a plutôt bien joué. On sait qu'on sera en demi-finale si on bat la France. On y parvient et on se dit la même chose contre les Pays-Bas. » « Là, on sort un très grand match contre la meilleure équipe »*, poursuit Kim Vilfort, auteur d'un tir au but réussi contre les tenants du titre.

Martin Strebel et ses clients arrivent à Göteborg le 25 juin. Ils ne sont pas les seuls à être surpris par l'affiche du lendemain. *« Dans la rue, il y a beaucoup d'Allemands mais peu de Danois : ils n'ont pas prévu d'être là ! »* Rattrapé par ses doutes sur cette équipe danoise, Søren Kristensen ne résiste pas à la tentation : *« Je suis chez moi dans le Jutland. Après la demi-finale,*

Søren Kristensen.

avec cinq amis, on se dit qu'il faut absolument aller à Göteborg, même sans billet. La veille de la finale, on prend un bus puis un ferry. Sur le bateau, il y a beaucoup de Danois et d'Allemands. L'ambiance est fantastique, tout le monde fait la fête », explique celui qui est aujourd'hui documentariste pour la chaîne de télévision DK.

« If you can't join them, beat them. »

Le jour de la finale, Uffe Ellemann-Jensen se montre à un Conseil européen, écharpe rouge et blanc sur les épaules, trois semaines après le rejet des Danois du traité de Maastricht par référendum. Le ministre des Affaires étrangères danois descend de voiture, lunettes de soleil sur le nez et pipe à la main. Puis, goguenard, détourne un fameux proverbe en anglais : *« Si vous ne pouvez pas les rejoindre, battez-les. »*

Face à une Allemagne championne du monde, les observateurs donnent peu cher de l'insolent Danemark. Ce 26 juin 1992, il fait très chaud dans une ville de Göteborg assaillie de supporters. Søren Kristensen et sa bande dénichent six tickets au marché noir, à 200 € l'unité. Les 37 000 places du stade Ullevi trouvent preneurs.

Comme d'habitude, John Sivebaek débute à droite de la défense dans le schéma en 5-3-2 mis en place par Richard Møller Nielsen. Son équipe mène déjà 1-0 quand il sort à la 66e minute. *« Même contre les Allemands, on reste des compétiteurs dans l'âme, on veut toujours gagner. Mais il faut dire la vérité : ils ont beaucoup d'occasions et notre gardien Peter Schmeichel sort un match exceptionnel. »* À un quart d'heure de la fin, Kim Vilfort s'enfonce dans la défense adverse, hérite d'un ballon aérien, élimine Guido Buchwald et Thomas Helmer d'un crochet et marque d'une frappe rasante avec l'aide du poteau. Le Danemark signe le dernier coup retentissant du football européen pré-Bosman.

En petite chemise blanche, « décontracté », Martin Strebel exulte. *« L'ambiance est festive. Nous sommes pour les Danois. Je vis en France depuis 1967 et il y a encore ce syndrome de Séville vis-à-vis de l'Allemagne. » « Ils nous ont clairement sous-estimés »*, prétend Søren Kristensen, marqué par le soutien des Suédois et des Néerlandais dans la rue. *« Tout le monde chantait : « Deutschland, alles ist vorbei ! [1] »*

« Des seins superbes ! »

Kim Vilfort, devenu directeur sportif de Brøndby, et John Sivebaek, agent de joueurs, sont aujourd'hui conscients d'avoir déclenché *« un événement qui a contribué au vivre-ensemble des Danois »*, récemment divisés par le référendum européen. *« Tout le monde, même ceux qui n'aiment pas le football, sait où il était et ce qu'il faisait ce jour-là. »*

Martin Strebel et ses trois clients, eux, s'échinent à trouver un bar où célébrer l'exploit. Ils s'installent à la première terrasse libre en allant vers le centre-ville. Au sous-sol de l'établissement, il y a foule aux toilettes. Dans la file d'attente, le Suisse engage la conversation en anglais avec une Danoise, *« une belle blonde »*. Il la félicite et lui demande où se procurer le tee-shirt de la finale qu'elle porte sur elle.

« Vous ne le trouverez pas, il n'en reste plus. Vous le voulez ?
- Avec plaisir ! Je vous dois combien ?
- Non, je vous l'offre mais il me faut quelque chose en échange…
- OK, je vous donne ma chemise.
- Très bien, faisons ça ici. »

Il déboutonne sa chemise mais n'imagine pas un instant que la jeune femme n'a pas de soutien-gorge. *« D'un coup, elle enlève son tee-shirt : là, je vois des seins superbes, absolument magnifiques ! Autour de nous, personne ne fait de remarque. Mais je devine des sourires en coin… »* Quand Martin Strebel rejoint ses invités avec sa nouvelle tenue, les trois hommes finissent par lui reprocher de ne pas avoir invité la Danoise hardie. *« Je ne l'ai plus jamais revue. Notre échange était spontané, on était pris dans l'euphorie. »*

À l'aube, et après une fête sans excès, Søren Kristensen et ses amis regagnent le ferry. *« On a passé une nuit blanche à bord. Mais cette fois-ci, les Allemands ne nous ont pas rejoints. »* ●

Chanceux en 1992
Maudit en 1993

Si la présence des Danois à l'Euro 1992 en a indisposé, les grincheux seront bientôt soulagés par une justice immanente : en dépit d'une bonne campagne de qualification, le champion d'Europe ratera la Coupe du Monde 1994 aux Etats-Unis. Remis de ses 0-0 initiaux contre la Lettonie, la Lituanie et l'Irlande, le Danemark se présente invaincu à Séville, le 17 novembre 1993, où il doit affronter l'Espagne pour la dernière journée des éliminatoires. Malgré l'expulsion de son gardien Andoni Zubizarreta dès la dixième minute, la Roja l'emporte 1-0. Au classement, avec cette seule défaite, le Danemark termine troisième, cruellement devancé par l'Irlande en vertu… d'une meilleure attaque !

[1] Allemagne, tout est fini

Nostalgie
Du rouge dans les yeux

Au pays des contes d'Andersen, l'épopée de 1992 inspire aujourd'hui toute une génération trop jeune pour avoir pleinement profité de l'événement, trop lasse d'attendre des joies nouvelles.

Pour le vingtième anniversaire du titre, les journalistes Martin Davidsen et Sebastian Stanbury ont ainsi publié Drømmeland, ouvrage riche et documenté sur le sujet. À l'époque, les auteurs avaient respectivement sept et cinq ans. *« D'une certaine manière, on jalouse ceux qui ont vécu cette expérience. Ce livre est un peu une revanche »*, affirment-ils avec malice, frustrés de *« ne pas avoir eu dix ans de plus. »*

Cette histoire va aussi connaître une adaptation cinématographique. Tout juste âgé de vingt ans en 1992, le réalisateur Kasper Barfoed est en train de monter Sommeren '92, film articulé autour de Richard Møller Nielsen, le sélectionneur d'alors, décédé l'an dernier. Sa sortie est prévue en septembre.

ZOOM

DANEMARK 92

Sélectionneur : Richard Møller Nielsen
Meilleur buteur : Henrik Larsen (3)

Palmarès
COUPE DU MONDE
Phases finales : 4 - Quart de finale en 1998
CHAMPIONNAT D'EUROPE
Vainqueur en 1992
JEUX OLYMPIQUES
Médaille d'argent en 1908, 1912 et 1960

Surnom
Les Dynamites danoises
Olsen Banden (« la Bande d'Olsen »)
Olsens Elleve (« les Onze d'Olsen »)

Couleurs
Rouge & Blanc

Création
1908

Stade
Parken Stadium (38 065 places)

Sélectionneur actuel
Morten Olsen

Capitaine actuel
Daniel Agger

L'ARNAQUE DU SIÈCLE

Par **Ianis Periac** - Photo **DR**

Le foot est un business. Il est donc fait de bonnes affaires et de petites douilles. Si les présidents cherchent les premières avec avidité, les supporters guettent les secondes avec intransigeance, prêts à crier au scandale au premier million mal investi. Revue d'effectif de ces imposteurs qui se sont arrêtés de flamber dès leur transfert acté.

KAKA
MILAN AC → REAL MADRID (2009)

Transfert estimé : 65 M€
Stats : 4 saisons, 1 Championnat, 1 Coupe du Roi
Départ : Libre en 2013 pour Milan

Ballon d'Or à son arrivée, petit joueur sans imagination à son départ. Quand le temps passe et laisse des traces...

FERNANDO TORRES
LIVERPOOL → CHELSEA (2011)

Transfert estimé : 58, 5 M€
Stats : 45 buts en 172 matchs soit 1,3 M€ le but
Départ : Gratuit vers le Milan puis l'Atletico en 2014

Arrivé jeune et ambitieux, El Niño est reparti vieux et fourré aux antidépresseurs. Un Benjamin Button du pauvre.

GAIZKA MENDIETA
VALENCE → LAZIO (2001)

Transfert estimé : 48 M€
Stats : 28 apparitions, 0 but, 0 passe décisive, 1643 minutes jouées
Départ : Gratuit en 2004 pour Middlesbrough

Il était le meilleur milieu de terrain du monde. Il est devenu le fantôme de Middlesbrough. Triste.

ANDY CARROLL
NEWCASTLE → LIVERPOOL (2011)

Transfert estimé : 41 M€
Stats : 11 buts en 58 matchs soit 3,7 M€ le but
Départ : 20 M€ en 2013 pour West Ham

La pompe à bière la plus chère de l'histoire. Ni plus, ni moins.

YOANN GOURCUFF
BORDEAUX → LYON (2010)

Transfert estimé : 28 M€
Stats : 7612 minutes disputées pour un cout global (transfert + salaire) estimé à 65 M€. Soit 773 000€ les 90 minutes
Départ : son contrat expire en juin...

Arrivé en grande pompe à l'été 2010, Yoann Gourcuff devait sauver Lyon, il a préféré couler la sécurité sociale. Au calme.

SEVERINO LUCAS

PARANAENSE → RENNES (2000)

Transfert estimé : 21 M€
Stats : 6 buts en 72 matchs, soit 1 but tous les 12 matchs
Départ : Libre en 2004 pour le FC Tokyo

La quintessence du flop. Un exemple.

NICOLAS ANELKA

REAL MADRID → PSG (2000)

Transfert estimé : 34,5 M€
Stats : 74 apparitions aux Guignols de l'info. À part ça ? Rien.
Départ : 20 M€ en 2002 pour Manchester City

Le fabuleux destin de Nico 39, ou comment acheter 35 patates un joueur qu'on a formé puis vendu 700 000€ trois ans plus tôt. Du génie.

ANDRIY SHEVCHENKO

MILAN AC → CHELSEA (2006)

Transfert estimé : 45 M€
Stats : 22 buts en 77 matchs soit 2,04 M€ le but
Départ : Libre en 2009 pour le Dynamo Kiev

Cette tristesse slave au fond de l'oeil, il l'a probablement toujours eue. Seulement à Chelsea, ça se voyait un peu plus qu'à Milan. C'est tout.

ABDUL KADER KEITA

LILLE → LYON (2007)

Transfert estimé : 18 M€
Stats : 3 accélérations et 1 débordement réussis en 87 matchs.
Départ : 8,5 M€ en 2009 pour Galatasaray

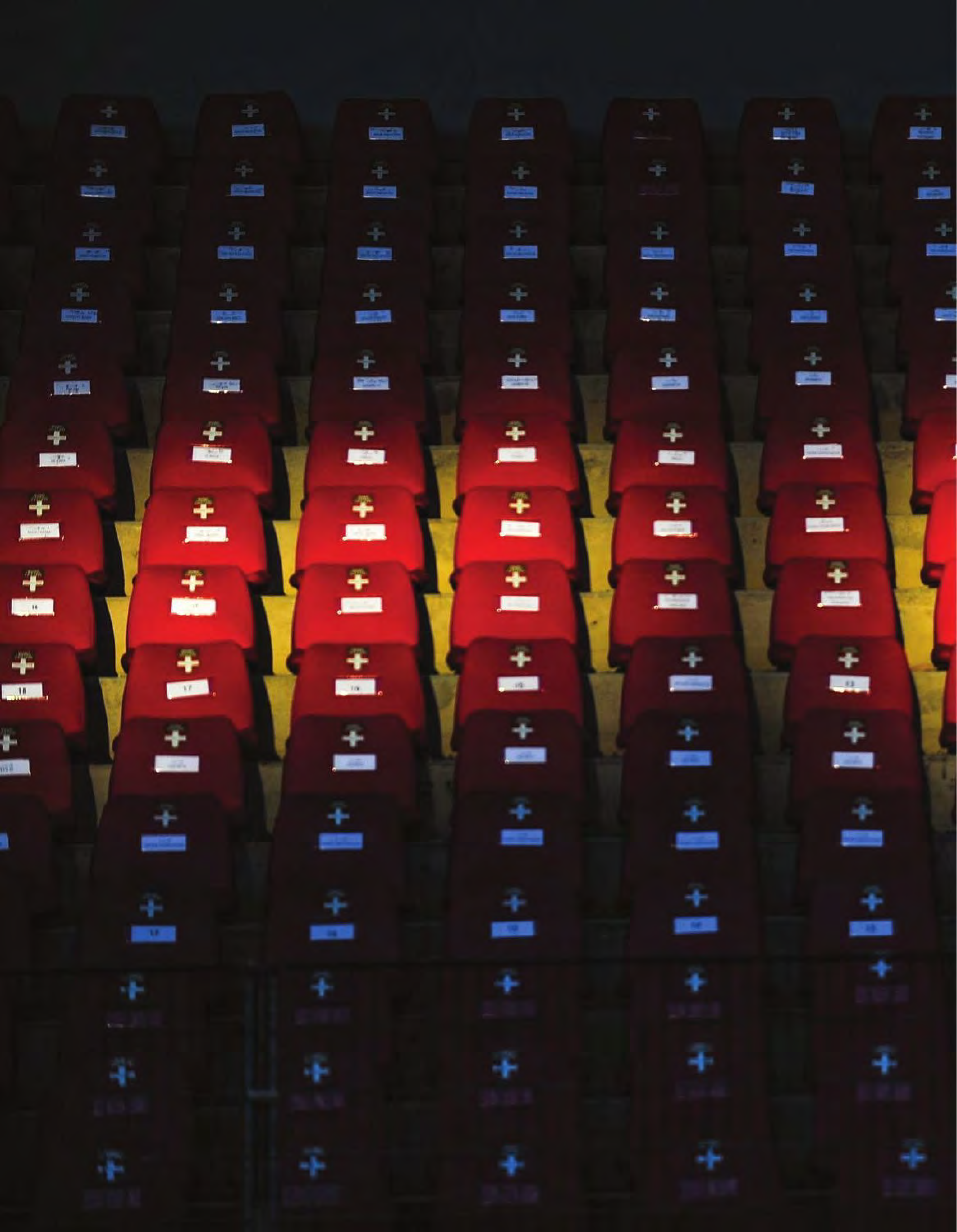
À Lille, Keita était une bombe. À Lyon il n'était plus qu'un pétard (mouillé de surcroît). La vie normale, quoi.

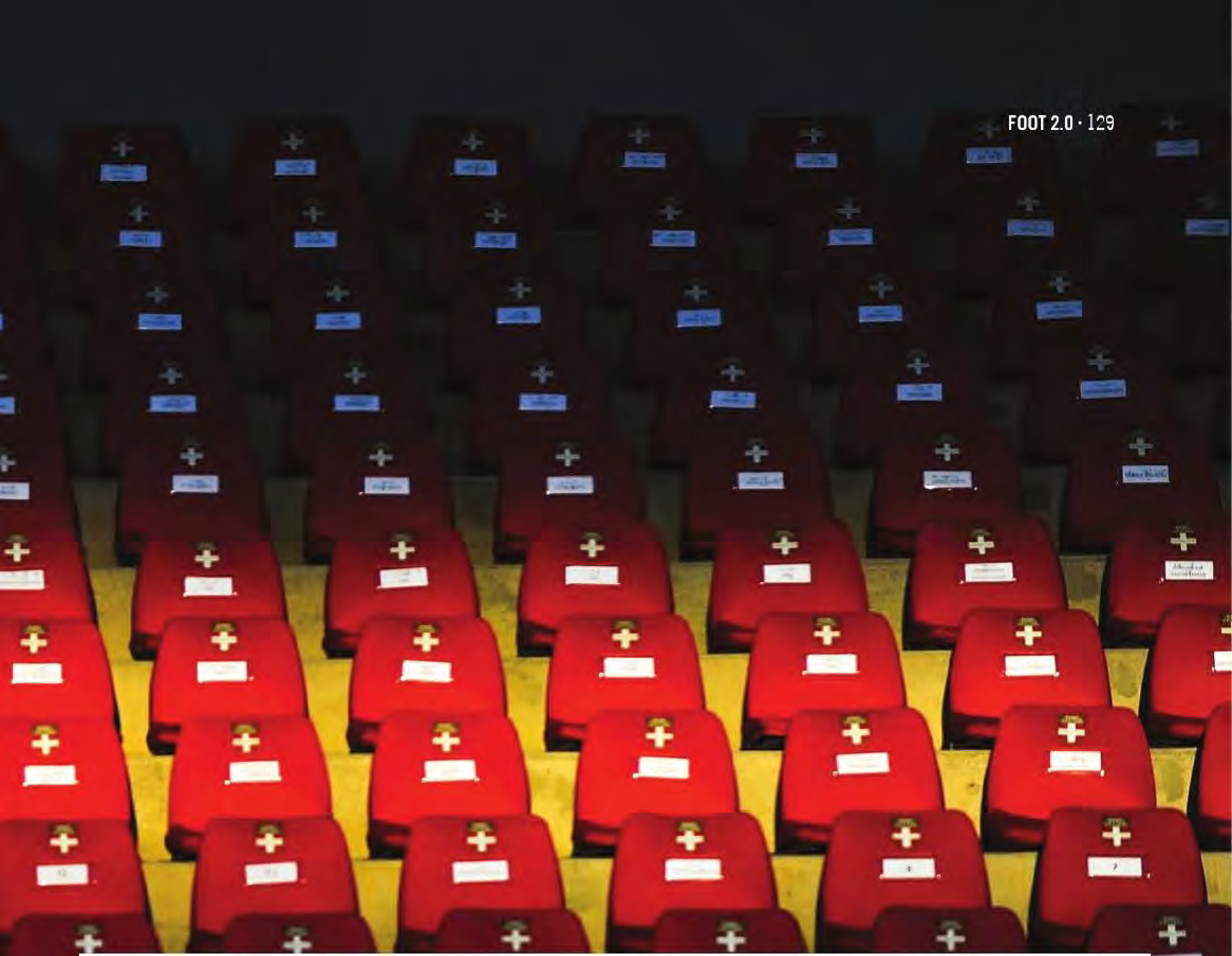
DENILSON

SAO PAULO → BETIS SEVILLE (1998)

Transfert estimé : 32 M€
Stats : 13 buts, 13 passes décisives et une relégation
Départ : 2005 pour Bordeaux

Arrivé avec l'étiquette « futur meilleur joueur du monde » collée dans le dos, il a un temps porté celle de « joueur le plus cher du monde » avant d'opter pour un joli post-it jaune avec l'inscription « Plus grosse arnaque du monde. »





LES NOUVEAUX BUSINESS DES STADES

Par **Valéry-François Brancaleoni** - Photo **Icon Sport** & **DR**

Après vous avoir parlé de l'intérêt des entraîneurs pour le data et fait une incursion dans le domaine du prédictif dans le numéro précédent, cette fois Foot 2.0 prolonge l'expérience et vous emmène dans les coulisses de ce que pourrait être le football de demain du point de vue de la consommation. Parce que le foot est aussi (surtout ?) un business…

Frédéric Puche, Directeur de l'Exécutif Business Center chez SAP France (leader européen du logiciel d'entreprise), fait le tour des dernières innovations déployées ou en cours de déploiement dans les sports US. Des innovations qui ne devraient donc pas tarder à débarquer dans les stades de football européens et qui permettront aux clubs d'attirer, de fidéliser et d'inciter les spectateurs à consommer plus, tout en soignant leur image de marque et en générant de nouveaux revenus.

> **" *Proposer le bon produit en fonction de la température extérieure ou de l'heure du match.* "**

***Onze Mondial :* Chez SAP, vous avez conçu un nouveau distributeur automatique intelligent. Pouvez-vous nous en dire plus ?**
Frédéric Puche : La Smart Vending Machine est un distributeur automatique d'un nouveau genre. Je m'y connecte avec un des systèmes d'authentification à ma disposition, comme une carte de fidélité, ou avec mon smartphone. Sa particularité n'est pas de me proposer l'ensemble des produits en stock mais uniquement ceux adaptés à mon profil et à mes besoins de consommation.

Justement, comment un distributeur peut-il connaître et satisfaire le besoin d'un client ?
Prenons l'exemple d'un consommateur lambda. Il va avoir la capacité de se profiler puis de liker ses produits préférés. Supposons que je m'appelle Thibaut, que j'adore le vert et travailler en tongs. Suite à mon premier achat de biscuits, le système va me dire *« Thibaut, tu achètes un paquet de biscuits, je te propose un soda »*. Il s'agit d'up-selling, de mise en avant d'un produit additionnel en fonction des caractéristiques du consommateur. Le produit se récupère par la trappe et se paie avec un porte-monnaie électronique.

Cet usage semble plutôt adapté à la grande consommation. Comment une entité sportive peut-elle se l'approprier ?
L'exemple précédent est tout aussi vrai dans le sport. Cette machine permet de stocker des produits tels que des shorts, des t-shirts ou maillots que l'on sait compresser sous la forme d'une canette. Attention, les points de vente physiques tels que les buvettes ne seront jamais remplacés. Ce merchandising vient en complément des canaux de vente déjà en place. Je n'y mets pas mes sandwichs ou mes boissons, qui restent à l'espace buvette. C'est un autre type de relais qui peut pousser d'autres produits en avant. De plus, là où la machine devient intéressante pour un club, c'est par la prise en compte de facteurs externes. Par ses paramètres, elle est capable de proposer le bon produit en fonction de la température extérieure ou de l'heure du match. Vous n'avez ni les mêmes envies ni les mêmes besoins selon qu'il fasse chaud et ensoleillé ou froid et pluvieux, selon que le match se joue à 14h ou à 19h, etc. Enfin, elle est capable de prédire les habitudes de consommation en fonction d'un instant T, suivant l'ambiance du match.

Comment êtes-vous capable de mesurer l'ambiance dans un stade ?
Les stades sont équipés de capteurs. Le son, la température et l'ambiance dans les tribunes sont autant de paramètres qui déclenchent un comportement différent de la machine. En NBA, par exemple, le produit change à chaque quart-temps.

Comment un club de football pourrait-il s'y adapter ?
Un club peut parfaitement ajuster le prix de son produit selon le score de la rencontre. Je vais vous donner un exemple fictif : supposons que Zlatan Ibrahimovic inscrive un doublé en première mi-temps. Parmi les utilisations possibles, le PSG pourrait par exemple proposer à ses supporters une réduction de 20% s'ils achètent son maillot à la mi-temps. En poussant l'expérience avec les capteurs d'ambiance, le club sera en mesure d'adapter le prix de ses produits selon

l'emplacement de ses machines dans le stade. Si l'ambiance est meilleure ou moins bonne dans une tribune, le club peut décider d'augmenter ou de baisser le tarif d'un maillot par rapport au reste du stade. J'essaie de vous appâter, de vous faire consommer quand vous êtes dans l'enceinte. Une fois que vous en êtes sorti, c'est trop tard.

Quels sont vos autres axes de recherche ?
On est en train de travailler sur ce qui peut se passer autour d'un match. Attention, on ne parle pas d'infrastructures où la 4G peine à passer quand 45 000 personnes sont présentes. On parle de stades modernisés, équipés de capteurs de bruits et de wifi.

Que se passe-t-il quand l'utilisateur est connecté au wifi ?
Une fois le wifi en place, la première question qui lui est posée est : *« Quelle équipe soutenez-vous ? »* Le spectateur peut ne pas répondre - auquel cas il sera grisé - supporter l'équipe locale et passer à l'orange, ou supporter les visiteurs et passer en violet. Ensuite, pour créer une émulation entre ces spectateurs, il y a une application mobile qui fait office de réseau social.

Quelles sont les utilisations possibles de cette application ?
Ce réseau social permet aux fans d'échanger entre eux et au club de les fidéliser. Prenons le cas d'un supporter qui se plaint d'être mal placé dans le stade. Après avoir utilisé la triangulation pour le retrouver, je vais entrer en contact avec lui. En tant que modérateur, je peux décider de le placer ailleurs ou choisir de le surclasser. Prenons un autre cas, celui d'un spectateur qui trouve que son hotdog est froid. En consultant son profil, je m'aperçois qu'il est abonné. Comme il est fidèle et que je connais ses habitudes de consommation, je vais pouvoir le chouchouter. L'effet pour le club et pour ma marque sera immédiat. D'une communication privée sur un réseau social interne, la qualité de service de mon club sera mise en avant sur un réseau social externe. Parce que l'expérience que va vivre ce supporter grâce à notre qualité de service, il va la partager avec ses amis. Cela sera bénéfique pour ma marque.

Ces applications sont-elles déjà utilisées aujourd'hui ?
Ce type de prototype est encore en gestation mais ses premières utilisations se feront aux Etats-Unis, en NBA, en NFL et en NHL où les marchés sont bien plus matures pour ce type d'activation. Le stade doit être considéré comme un chaudron, comme une arène. Il faut garder à l'esprit que, meilleure est l'ambiance, plus le public va consommer et pour moi, gestionnaire de club, c'est de l'argent additionnel et de la fidélité supplémentaire à aller chercher.

LOS ANGELES CLIPPERS

LA TECHNOLOGIE AU SERVICE DES FANS

Dans le sport, la notion d'entertainment est bien plus développée aux Etats-Unis qu'en Europe. En août 2014, Steve Ballmer rachète les Clippers de Los Angeles à son ancien propriétaire, Donald Sterling, suspendu à vie par la NBA après avoir été convaincu de propos racistes. L'ancien patron de Microsoft ambitionne aussitôt de faire de sa franchise un club 2.0 et de prolonger le show dans les tribunes.

En collaboration avec l'entreprise Second Spectrum, le deuxième club de L.A plonge donc ses fans au coeur de l'expérience à travers un dispositif étonnant. Parmi les idées novatrices, la diffusion sur les écrans géants du Staples Center de huit temps forts au cours d'une rencontre, accompagnés de statistiques poussées. Ces actions sont choisies par les fans eux-mêmes et, petit plus, l'un d'eux voit son nom être associé à la séquence.

Autre idée, les fans pourront eux-mêmes générer le replay de deux actions-clés du match, accompagnées d'une palette de statistiques axées, par exemple, sur les probabilités. La consommation, le data et l'expérience spectateur n'en sont qu'à leurs balbutiements. Les mois et les années à venir seront foisonnants dans un domaine où la seule limite est celle de l'imagination des hommes.

LA SÉLECTION HIGH-TECH DE LA RÉDAC'

Par **Julien Maron** & **Sébastien Palais**

SMARTPHONES

Le printemps est une saison propice au changement. Le climat se réchauffe, les oiseaux reviennent, les arbres fleurissent, les nouveautés high-tech de l'année pointent le bout de leur nez... Tout concorde : il est temps de changer de smartphone. Voilà qui tombe bien puisque ce début 2015 s'annonce particulièrement intéressant avec des terminaux de premier ordre comme le HTC One M9 et le Samsung Galaxy S6.

Samsung Galaxy S6 - à partir de **699 €** (sortie le 10 avril)

En 2015, la gamme Galaxy S de Samsung fait peau neuve. Le Samsung Galaxy S6 se fait annonciateur de cette nouvelle ère avec un design retravaillé alliant métal et verre. Le smartphone monte en gamme, délaissant la sempiternelle coque en plastique et ses airs résolument cheap. Le software n'est pas en reste puisque le sud-coréen a enfin daigné épurer sa surcouche TouchWiz. Le capteur photo évolue lui aussi pour passer de 13 à 16 Mpx, toujours affublés des technologies Samsung, une référence en la matière. L'écran a également droit à son coup de peinture puisqu'il passe d'une définition « classique » Full HD à de la QHD. Le résultat devrait être très intéressant pour les jeux et les vidéos – d'autant plus pour les adeptes de football en streaming.

HTC One M9 - à partir de **749 €** (déjà disponible)

La firme taïwanaise poursuit sur son excellente lancée des deux dernières années et nous sert un HTC One M9 plein de promesses. Il reprend les lignes de ses prédécesseurs mais s'en distingue par quelques petites touches de nouveautés - deux teintes de couleurs sur le métal, un poil plus petit en hauteur, etc. Le capteur photo passe à 20 Mpx et permet de filmer en UHD/4K. De quoi immortaliser décemment le match de foot de votre fils ou un but de Zlatan au Parc. Si vous êtes plus canapé que tribune, l'écran Full HD de 5 pouces fera l'affaire pour regarder un match en streaming via des applications comme MyCanal, beIN Sports Connect ou Ligue 1 Orange. En cas de défaite, il sera toujours possible de refaire le match sur FIFA 15 dans les transports en commun.

ACCESSOIRES

Apple Watch Sport - 399 & 499 € (sortie le 24 avril)

L'Apple Watch Sport ambitionne de devenir le nouveau compagnon de route des sportifs, débutants comme confirmés. Au programme : de nombreuses applications natives comme Activité, Entraînement ou Fitness, mais aussi une application Apple Watch sur iPhone qui centralisera les meilleures apps en la matière (Runtastic, etc.). La montre propose également des logiciels pour améliorer la nutrition et maintenir un poids de forme pendant toute la saison. Les amateurs du football de canapé devraient eux aussi y trouver leur compte avec des applications comme MyCanal qui, à terme, pourraient par exemple prévenir du coup d'envoi d'un match ou du score pendant tout au long de la rencontre.

TABLETTES

Lenovo YOGA Tablet 2 Pro - 499 €

La gamme de tablette YOGA de Lenovo s'est déjà illustrée par son excellent rapport qualité - prix et son design pour le moins original porté par l'intégration d'un pied mobile. À titre d'exemple, il ne manque pas grand-chose à YOGA Tablet 2 (8 pouces) pour rivaliser avec l'iPad Mini 3. Fier de son expérience, Lenovo propose désormais la YOGA Tablet 2 Pro, une tablette atypique de 13,3 pouces équipée d'un pico-projecteur. Une technologie fédératrice qui permet, entre autres, de regarder des vidéos – qui a dit match de foot ? - sur une surface pouvant aller jusqu'à 50 pouces. Seule condition : disposer d'un mur blanc et plonger la pièce dans un noir quasi-complet pour optimiser le rendu. Pas de panique à avoir du côté de l'autonomie : la tablette peut largement tenir un match entier et pousser le vice jusqu'aux tirs au but.

ORDINATEUR

MacBook - à partir de **1 499 €** (sortie le 10 avril)

2015 est l'année de la résurrection pour le MacBook. L'ordinateur portable avait souffert de l'arrivée du MacBook Pro puis du MacBook Air, mais il revient en force avec un format 12 pouces plus fin et plus léger. En passant sous la barre du simple kilogramme, le nouveau MacBook s'avère plus léger que le MacBook Air ! L'ordinateur portable adopte la norme Retina d'Apple (2.304 x 1.440 pixels) qui s'annonce très confortable pour regarder des vidéos, dont le traditionnel match en streaming. L'autonomie ne devrait pas poser problème puisqu'Apple promet une dizaine d'heures en lecture vidéo. Les footeux amateurs de bling-bling se jetteront sur le modèle or, les autres préféreront l'argent et le gris sidéral (à l'image de l'iPhone et de l'iPad.)

APPLICATIONS

CANAL FOOTBALL APP - IPHONE, IPAD, ANDROID ET SAMSUNG APPS - **gratuit**

L'expertise de Canal+ en matière de réalisation d'événements sportifs - et de football en particulier - n'est plus à prouver. La chaîne exploite à merveille les écrans mobiles avec la Canal Football App. Une application gratuite - mais réservée aux abonnés - qui permet de consulter toutes les statistiques d'un match tout en jonglant avec les différentes caméras installées autour du terrain, une palette 3D enrichie et un accès au fil Twitter du Canal Football Club, des clubs et des joueurs de Ligue 1.

TOP 5
DES MEILLEURS COUPS DE COM'

Par **David Jouin** - Photo **Icon Sport** & **DR**

Samedi 14 février, alors que le Parc fête un nouveau pion façon kung-fu signé Zlatan, le géant suédois ôte son maillot et laisse apparaître aux yeux du monde un corps bien plus tatoué que d'ordinaire. Rebelote à la mi-temps où le « Z » rejoint les vestiaires torse nu. Les médias s'affolent, la Twittosphère s'enflamme, chacun y va de son avis sur les raisons de cet exhibitionnisme forcené. On l'apprendra le lendemain lorsque le joueur du PSG postera sur son compte Twitter une vidéo et un message. 805 millions de personnes souffrent de la faim dans le monde, il s'est donc fait tatouer sur le corps - de manière éphémère - les prénoms de cinquante d'entre eux. Le World Food Programme a réussi son coup. En France, dans les médias ou sur les réseaux sociaux on ne parle plus que des tatouages du buteur parisien.
Le foot est régulièrement utilisé par des marques comme outil de communication pour sensibiliser un grand nombre de personnes à une cause ou promouvoir un produit. Mais ces derniers mois, les agences de com' et les clubs sont allés beaucoup plus loin en imaginant des dispositifs s'immisçant parfois jusque dans le domaine sportif, ou basculant dans l'insolite et le WTF. Voici le Top 5 de ces « coups de com' » pas ordinaires.

1 LE CALECON DE NICKY

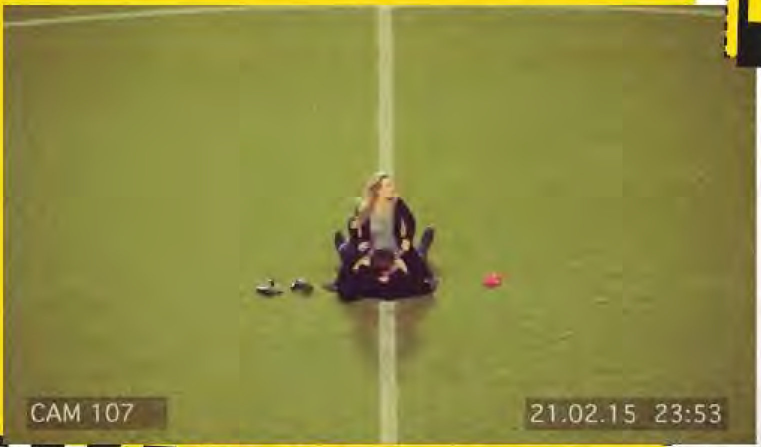
Si le Danois est surtout réputé pour ses frasques et son melon disproportionné, il fut un temps pas si lointain où il lui arrivait de briller par intermittence sur les terrains. Ce fut le cas lors de l'Euro 2012 face au Portugal de CR7, match durant lequel le grand Nicklas plante un doublé. Qu'il célèbre en exhibant son soi-disant « caleçon porte-bonheur » sur lequel s'affiche le nom de la société de paris en ligne Paddy Power. Si la cocasserie du coup de com' a pu faire sourire les téléspectateurs, l'UEFA n'a pas eu le même sens de l'humour : 100 000 euros d'amende et 1 match de suspension pour conduite inappropriée... Mais une place de choix dans tous les zappings !

2 LA BANANE A DANI

Les stades de foot sont parfois le théâtre de ce qui se fait de pire en terme de bêtise humaine. Ce jour-là au Madrigal de Villareal, un socio du Sous-marin jaune balance une banane sur le latéral du Barça, Daniel Alves. Ce dernier décide spontanément de manger le fruit, comme pour répondre au spectateur écervelé. S'en suivra une vague de solidarité entre footeux sur les réseaux sociaux. Neymar dégaine un cliché de lui et de son fils croquant tous deux une banane accompagné d'un hashtag bien senti : #somostodosmacacos. Suivent Roberto Carlos, Samuel Eto'o, Mario Balotelli, Luis Suarez et compagnie. Beau geste se dit-on. Sauf que l'idée n'a pas germé toute seule dans l'esprit de Neymar, puisque c'est une agence de communication qui en est à l'origine ! En effet, ce type de mésaventure étant déjà arrivé au feu-follet brésilien, son entourage s'était rapproché de professionnels de la com' pour élaborer un message original à diffuser en cas de récidive. Au final, c'est ce bon vieux Dani qui en a profité !

3 LA MAISON D'ANDRES

Les footballeurs sont des gens comme les autres. Eux aussi mettent en location leur bicoque sur AirBnB quand ils sont en déplacement, histoire d'arrondir des fins de mois sûrement difficiles. La preuve avec cette annonce déposée sur le site américain et permettant de louer l'imposante maison d'Andres Iniesta. Sauf que celle-ci n'était pas vraiment « à louer ». On pouvait simplement y séjourner un week-end, assister à un match du Barça et rencontrer le milieu de terrain blaugrana ! Pour cela, il suffisait d'envoyer au milieu barcelonais une lettre de motivation par l'intermédiaire du site Web d'AirBnB. Une belle opération de com' destinée à augmenter le trafic sur le site, qui n'en était pas à son coup d'essai puisque la maison brésilienne de Ronaldinho avait été proposée à la location pour la modique somme de 12 000 € la nuitée lors de la dernière Coupe du Monde.



4 JACQUIE ET MICHEL A CHARLTON

Condamnés depuis quelques années au kick and rush du Championship anglais, les dirigeants de Charlton ont conscience que leur club n'a pas une image des plus sexy. Probablement inspirés par le succès planétaire de 50 nuances de Grey, ils ont publié sur les réseaux sociaux la vidéo d'un couple batifolant amoureusement sur la pelouse du stade The Valley. Si dans un premier temps les dirigeants du club ont affirmé que ces images avaient été prises par une caméra de vidéo-surveillance et qu'une enquête allait être ouverte, ils ont rapidement avoué qu'il s'agissait en fait d'une opération de communication. La première étape d'une campagne appelée «Score at The Valley» qui a pour but de proposer aux fans de Charlton de louer l'aire de jeu de leur équipe favorite. Pour y jouer au foot, entendons-nous bien…

5 THOMAS N'TOP, NOUVELLE RECRUE TOULOUSAINE

Si l'on s'ennuie parfois ferme au Stadium en regardant le jeu proposé par les hommes d'Alain Casanova, on ne peut pas en dire de même pour ce qui est de l'animation des réseaux sociaux du TFC. Le 30 janvier 2014, à quelques heures de la fin du mercato hivernal, le community manager toulousain publie une vidéo annonçant la signature toute fraîche d'un attaquant du nom de Thomas Ntop. Si la conférence de presse est classique, on découvre rapidement que le joueur et son agent ne sont autres que Thomas Ngijol et Fabrice Eboué. Dix minutes de rire et plus de 500 000 vues.

AKHENATON

"À l'Euro 2000, on tirait à la mitrailleuse autour de nous"

Propos recueillis par **Grégoire Godefroy** (@GregGodefroy) – Photo DR

Il a été l'un des pionniers du hip hop en France avec I AM. Après plus de vingt ans d'activité, Akhenaton est toujours au top avec encore deux Victoires de la Musique glanées cette année. Quand on parle foot avec AKH, on dérive forcément sur l'OM. On parle surtout de l'OM, en fait.

***Onze Mondial :* Ça te vient d'où, cet amour du foot ?**

Akhenaton : Tout simplement de mon papa - que j'ai perdu -, avec qui j'avais assez peu de différence d'âge. Il m'emmenait déjà au stade à 5 ans et j'ai des souvenirs très précis au Vélodrome où j'avais le cul sur le béton froid, le sandwich tomates/huile d'olives/piment écrasé dans les mains. C'était l'époque du grand OM avec Skoblar et les autres. Ensuite, c'est la Coupe du Monde 1978 avec cette ambiance de feu et ces « papelitos » qui recouvraient tout le stade.

Est-il possible, quand on est Marseillais, de ne pas supporter l'OM ?

Ça arrive maintenant avec la nouvelle génération. La mienne, c'était impossible. On a été élevé dans un fanatisme absolu alors qu'aujourd'hui, les jeunes Marseillais ne sont pas forcément fans de l'OM.

Tu vas toujours au Vélodrome ?

Aujourd'hui, le temps que je prends pour vendre des disques est dix fois plus important qu'à une époque. Il faut gesticuler dans tous les sens. J'aimerais y aller plus souvent mais j'ai toujours dix milliards de trucs à faire. Par contre, à la télé, j'ai dû louper deux matchs depuis le début de la saison. Et je ne regarde pas que Marseille, j'essaie de regarder tout le monde.

Si tu n'avais pas été Marseillais, tu aurais supporté qui ?

Pour le club ou pour l'équipe actuelle ? Car ça change tout… Pour l'équipe actuelle j'aurais pu dire Lyon mais parfois je les trouve un peu inquiétants. J'aime bien aussi le Monaco de cette année. Pour le club, je dirais plutôt Saint-Etienne ou Lens. Des clubs historiques.

Le PSG a pris une nouvelle dimension depuis l'arrivée des Qataris. Penses-tu que l'OM doit être vendu à un oligarque ou une riche famille du Moyen-Orient ?

J'ai toujours été très clair là-dessus : si on veut se battre dans la catégorie du PSG, il faut soit être racheté, soit mettre en place un vrai projet de formation. Il faut arrêter avec cette politique de stars qu'on n'a plus les moyens d'avoir. Il faut qu'on soit propriétaire de notre stade aussi… Bref, on a besoin de changement, dans un sens ou dans l'autre.

Lors de la saison 2012-13, tu as designé le maillot third de l'OM, ça représentait quoi pour toi ?

Le jour où j'ai dit ça à mon père, avant qu'il parte, j'ai vu dans ses yeux que c'était pour lui le summum de ma carrière. Son fils faisait le maillot du club qu'il a toujours supporté. C'est vraiment ce qui m'a motivé au départ. J'étais persuadé de pouvoir faire ce que je voulais alors qu'il y a des restrictions de fou sur les typos, les lettrages, des galères avec les ateliers en Thaïlande, aussi. Le maillot devait être bleu nuit à la base, s'il est noir c'est qu'on n'a pas eu le choix ! J'ai compris toute la complexité de faire un maillot. Alors quand on me dit que c'était l'une des meilleures ventes de maillot third de l'OM, et pas qu'à Marseille, ça a été une fierté.

Tu as déclaré en novembre dernier : « Je me reconnais dans les valeurs de cet OM-là ». C'est quoi, cet OM-là ?

L'OM du jeu et du spectacle. J'ai un profond respect pour Didier Deschamps mais son système de jeu fermé ne me plaisait pas. Y'a plus de folie et de fantaisie avec Bielsa et ça ressemble plus à l'OM que je connais.

C'est quoi ton meilleur souvenir de supporter ?

J'en ai un monumental avec l'équipe de France. Je n'ai jamais été fan du jeu des Bleus en 1998 mais en 2000, à l'Euro, c'était magique. J'étais à Palerme au moment de la finale Italie-France. On était tout un groupe logé dans un quartier très chaud et quand l'Italie a marqué le premier but, j'ai cru qu'on était à Bagdad. Les mecs tiraient dehors à la mitrailleuse ! On a décidé de se faire tout petit et quand la France a égalisé, on a poussé des « ouais ! » en chuchotant. Sinon, bah évidemment l'OM en 93.

Tu viens de remporter deux Victoires de la Musique. C'est ta Ligue des Champions à toi ?

C'est hyper flatteur mais notre Ligue des Champions, c'est plutôt quand on a joué à Central Park il y a un an et demi avec Rakim qui est le rappeur qui nous a le plus influencé dans les années 80. Chanter sur le plateau de Gizeh au pied des pyramides, ç'a été aussi un truc de fou. Une sorte de consécration.

BENJAMIN JEANNOT

"Je chante du Shy'm dans le vestiaire"

Il a connu toutes les sélections en Equipe de France depuis les U16 jusqu'aux Espoirs et il a signé l'été dernier au FC Lorient. Formé à Nancy, où il devient le plus jeune professionnel de l'histoire du club à 16 ans, il a marqué 7 buts cette année en Ligue 1. Mais surtout, il chante du Shy'M dans le vestiaire et déteste la musique bretonne. Du coup on ne sait plus laquelle de toutes ces infos est la plus importante…

***Onze Mondial :* Tu as grandi dans quelle ambiance musicale ? Ils écoutaient quoi tes parents à la maison ?**
Benjamin Jeannot : Mes parents n'écoutaient pas beaucoup de musique, je n'ai pas de souvenirs d'eux en train de mettre de la musique et de titres en particulier. Ils mettaient surtout la radio et pas des radios de jeunes donc j'ai plutôt souvenir de morceaux comme ceux de Jean-Jacques Goldman et cette génération-là. J'ai surtout fait mon éducation musicale sur Internet en découvrant par moi-même, ou au collège où les MP3 commençaient à tourner.

Il y a quoi dans ton casque aujourd'hui ?
Je suis très deep-house avec des sonorités de saxo, des choses comme ça. J'adore des artistes comme Flume ou Faul, des choses un peu classieuses qui permettent de se détendre et aussi de se défouler parfois.

Il y a des titres que tu écoutes particulièrement avant ou après un match ?
Avant les matchs, j'aime bien écouter «Something New» de Faul, «Promises» de Dimmi, ce genre de chansons qui me permettent de m'évader, de penser à autre chose avant le match.

Il paraît que tu chantes du Shy'm dans le vestiaire…
Ça, c'est juste pour emmerder Mathias Autret, qui déteste cette chanson. Comme ça, il l'a dans la tête pendant un bon moment. Shy'm, c'est une bonne chanteuse mais je ne suis pas spécialement fan, non *(rires)*.

T'es arrivé en juin dernier à Lorient, tu découvres la Bretagne et sa culture. Et la musique bretonne, justement ?
Avant le derby breton face à Guingamp, on a eu le droit à un mini-concert avec leurs cornemuses et tout ça. Bon, je n'ai pas trop aimé ! On peut même dire que ce n'est pas du tout mon délire.

Ton dernier album ?
Christine and the Queens – Saint Claude.

Ton dernier concert ?
Justin Timberlake au Stade de France.

LUDIVINE SAGNA

« J'AI FAILLI ÊTRE MISS MÉTÉO AU GRAND JOURNAL. »

Par **Malika Ménard** - Photo **DR** & **Icon Sport**

Puisque les footballeurs ont décidé de ne plus sortir que des banalités, pourquoi ne pas essayer d'aller parler à leurs femmes, histoire de voir si la langue de bois les a épargnées ? Premier essai avec Ludivine Sagna, épouse de l'homme aux tresses blondes, transférée elle aussi de Londres à Manchester l'été dernier. De passage dans la capitale pour la Fashion Week, Ludivine Sagna m'a accordé une heure d'entretien. Après une séance shopping, évidemment.

***Onze Mondial* : Il paraît que tu l'as rencontré super jeune, Bacary ?**
Ludivine Sagna : J'avais 14 ans. À l'époque, j'étais trop jeune pour penser à une relation amoureuse. Cette année-là, il venait souvent voir mon petit frère, Mathieu, qui adorait le foot et venait de se casser le fémur. Et puis on s'est revu quand j'avais 17 ans et on s'est rapidement mis ensemble. Et tout s'est accéléré :un an après, Bac' signait à Arsenal et on partait vivre à Londres.

Côté transferts, il te demande ton avis avant de s'engager quelque part ?
Il me consulte quand il a des décisions à prendre. Je donne mon avis et après, il en tient compte… ou pas. Mais, je ne me permettrais jamais de lui dire ce qu'il a à faire. Il a toujours été très mature et fait ses choix seul. Il n'a pas de conseillers.

Ça doit être difficile de quitter Londres pour Manchester…
J'avoue que j'ai eu un petit pincement au cœur. On a passé sept ans à Arsenal. C'était ma maison. J'y avais tous mes repères. On avait une relation particulière avec les supporters, on se sentait vraiment chez nous.

Il paraît que t'es une star en Angleterre…
En Angleterre, on adore tout savoir sur les Wags, les femmes de joueurs. Moi, ce qui m'a fait connaître c'est une série de photos où je posais avec le maillot d'Arsenal. Il y a eu un tel buzz que j'ai remis ça trois saisons de suite. Certains supporters m'attendaient devant le stade pour faire des photos.

Ça discute ballon à la maison ?
Bacary sépare vraiment sa vie sur les terrains et sa vie personnelle. Il ne me parle jamais de l'ambiance dans le vestiaire ou des conflits entre joueurs. Il ne nous impose pas non plus un match tous les soirs.

Même pendant sa grave blessure (fracture du péroné) qui l'a privé de l'Euro 2012 ?
C'est une période que je veux oublier. J'étais là ce jour-là. J'avais fait le déplacement à Tottenham. C'était horrible d'assister à ça. Maintenant, par superstition, je ne vais plus le voir jouer à l'extérieur.

C'est quoi la journée type d'une Wag ?
Mon quotidien, ce n'est pas le foot, ce sont mes enfants *(Elias, 6 ans et Kais, 2 ans)*. Je suis très investie dans leur vie scolaire. On organise ce qu'on appelle des « parents evening » : on se réunit pour réfléchir à de meilleures activités pour nos enfants. Et puis, je fais aussi beaucoup de sport, à domicile avec un coach, dans les rues de Manchester en footing ou encore à la salle de gym, avec mes copines.

D'accord. Et si tu devais travailler, tu ferais quoi ?
J'aimerais beaucoup travailler dans la télévision en France. J'avais fait l'été dernier un test pour être Miss Météo au Grand Journal de Canal+, qui s'était bien passé. Le problème c'est que je ne peux pas être à Paris tous les jours. Ma priorité reste ma famille.

En fait, quelque part tu sacrifies ta carrière pour Bacary ?
Non, quand on se marie avec un footballeur, on sait tout de suite à quoi s'en tenir.

De toute façon, il a 32 ans, c'est bientôt la fin pour lui…
Il nous arrive d'en parler. Mais, il lui reste encore du temps ! Je ne pense pas qu'il puisse couper avec le football. Il aura besoin d'un lien avec le sport. Moi je prendrai sûrement mon envol. Disons que j'aurai la possibilité de me déplacer pendant qu'il gardera les enfants *(sourire)*.

" **Certains supporters m'attendaient devant le stade pour faire des photos.** "

ASTON MARTIN VANQUISH
LA BEAUTÉ DU GESTE

Par **Léo Mingot** - Photo **Niels de Geyer**

Ce n'est pas la plus puissante, ni la plus performante. Pourtant, partout où elle passe, on ne voit plus qu'elle. L'Aston Martin Vanquish est de cette race d'autos éblouissantes, rayonnant même dans l'ombre.

Le talent. Plus que la technique ou la performance, c'est toujours le talent qui marque les esprits. De talent, l'Aston Martin Vanquish n'en manque pas. Une auto dont la classe naturelle et l'éclat du blason suffisent déjà à éclipser tout ce qui l'entoure. La frime ou le déballage gratuit ne font effectivement pas partie des valeurs de cette noble maison britannique, où l'on affirme sa distinction avec autant d'assurance que de retenue. Pas besoin d'en faire des tonnes, le charisme suffit. Ce n'est certainement pas un hasard si, pour ses missions secrètes, un certain espion britannique demeure un inconditionnel de la marque de Gaydon depuis une cinquantaine d'années.

Si elle ne donne pas dans l'esbroufe, la Vanquish a toutefois fait quelques entraves à la grâce originelle des DB9 et DBS, avec quelques fioritures stylistiques tels le diffuseur arrière et la lame avant en carbone ou encore l'aileron intégré à la malle arrière. La silhouette gagne ainsi en agressivité ce qu'elle perd en pureté. Quoi qu'il en soit, les ailes galbées, la calandre caractéristique et le long capot demeurent reconnaissables entre tous et ce n'est pas l'ablation du toit sur notre cabriolet Volante qui va casser cette harmonie. La recette fonctionne immanquablement et chaque apparition de la belle produit son effet, semblant arrêter le temps.

La mise à feu du moteur est à elle seule une véritable expérience sensorielle...

Le raffinement de l'habitacle est bien entendu à la mesure du standing que suggère cette enveloppe. Après avoir ouvert la longue portière en semi-élytre, on pénètre dans un écrin de luxe et de raffinement. La sellerie, le cuir étendu de la planche de bord et des contreportes ainsi que l'épaisse moquette reprennent la teinte « divine red » de la carrosserie et contribuent à l'atmosphère unique qui se dégage de ce cocon. Pourtant, le meilleur reste à venir. Au milieu de la console centrale à la finition « piano

SUR LE TERRAIN

12 cylindres en V atmosphérique : une noblesse mécanique devenue très rare de nos jours.

271 192 € : sans les options bien sûr. Mais on ne parle pas d'argent chez Aston, c'est vulgaire…

1844 kg : Sans doute le poids de la tradition…

Presque trois fois moins d'Aston Martin que de Ferrari vendues en France : c'est ça, l'exclusivité.

black » se trouve en effet l'emplacement réservé à la fameuse clé, formée d'un bloc de cristal et d'aluminium. Après l'avoir inséré, il suffit de pousser du doigt ce véritable bijou pour découvrir que notre diva a reçu une éducation musicale très sérieuse.

La mise à feu du moteur est à elle seule une véritable expérience sensorielle et l'on pourrait croire que se cache sous le capot l'équivalent d'un orchestre philharmonique. Si l'ouverture de la symphonie est assez explosive, le reste de la partition offre une grande musicalité, voire déborde de lyrisme si l'on active le mode Sport, via la touche située sur le volant. Car chez Aston Martin, l'excellence est un mot d'ordre, des surpiqûres de l'appuie-tête jusqu'aux tubulures d'échappement. Alors que de nombreux concurrents diminuent les cylindrées et se convertissent à la suralimentation pour des questions de normes de pollution ou de performance, nos Anglais s'en remettent à un bon gros V12 de 5,9 litres, demeurant ainsi parmi les derniers représentants de cette architecture mécanique noble entre toutes.

Comme sèche-cheveux, on a connu plus désagréable.

Avec 576 ch, la Vanquish est certes dépassée par ses concurrentes les plus virulentes, mais cette puissance se montre, comme ondit pudiquement outre-Manche, très « suffisante ». Suffisante en effet pour vous coller au siège et provoquer quelques ruades du train arrière lors d'un départ arrêté un peu brutal. Alors que la boîte automatique enchaîne les rapports, notre cantatrice régale son auditoire de montées chromatiques dont elle seule a le secret. Malgré la beauté du récital, il ne faudrait pas croire que l'Aston soit du genre à bercer ses occupants. Avec un 0 à 100 km/h abattu en 4 secondes, elle demeure certes un peu à l'écart dans la course à la performance pure, mais elle n'amuse pas la galerie pour autant. D'autant que les sensations offertes sont décuplées une fois la capote abaissée. Comme sèche-cheveux, on a connu plus désagréable !

A priori plus adaptée aux balades rapides, la lady ne rechigne pas à hausser le rythme sur les petites routes, d'autant qu'elle parvient à impliquer totalement son pilote grâce à un feeling de direction très franc et naturel, ainsi qu'une grande précision du train avant. En outre, elle fait preuve d'une agilité et d'un dynamisme assez étonnants au regard de son gabarit. Il est vrai qu'avec 1844 kg, la Vanquish ne rentre pas vraiment dans la catégorie poids plume. Pourtant, sa robe est en majeure partie sculptée dans le carbone et notre modèle d'essai ne disposait pas des petites babioles ajoutées par certains clients du MI6, comme les mitrailleuses amovibles ou les sièges éjectables.

De retour dans la jungle urbaine, notre Aston se faufile avec docilité dans le flot de la circulation. Sans jamais provoquer l'émeute, elle suscite presque toujours la contemplation et le respect, par sa gracieuse silhouette, le timbre rauque de sa voix ou tout simplement la splendeur suggérée par son nom chargé d'histoire. Après un dernier virage et quelques crépitements d'échappement, la star rentre au vestiaire et ses fidèles ne gardent en tête qu'une chose : son talent. ●

OÙ EST MOURINHO ?

Après l'élimination face au PSG, José Mourinho s'est pris un petit week-end pour « faire le point ».
Saurez-vous le retrouver ?

LES 7 DIFFÉRENCES

Trouvez les 7 différences

1/ panneau rouge bas gauche • 2/ logo adidas maillot Marseille • 3/ poignet manche gauche maillot Marseille • 4/ poignet manche droite maillot PSG
5/ brassard capitaine PSG • 6/ ballon • 7/ lettre «n» pancarte.

TOUT EN DOUCEUR ET SANS ENGAGEMENT

ABONNEZ-VOUS MAINTENANT À onze MONDIAL

6 NUMÉROS LIVRÉS À DOMICILE

4 N° PAR AN (4,90€ l'unité) & **2 HORS SÉRIE** (6,00€ l'unité)

7,50€ SEULEMENT

TOUS LES 3 MOIS

AUTORISATION DE PRÉLÈVEMENT 7,50€ TOUS LES 3 MOIS

(Offre réservée à la France métropolitaine et aux nouveaux abonnés)

Merci de retourner ce bulletin sous enveloppe avec votre RIB à: ***ONZE MONDIAL - BUREAU B 1408 - 60643 CHANTILLY***

TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER
(écrire en majuscule s.v.p)

NOM ____________________

PRENOM ____________________

ADRESSE ____________________

____

CODE POSTAL ____________________

VILLE ____________________

EMAIL ____________________

ORGANISME CRÉANCIER:
MENSQUARE - 20, rue Thérèse
75001 - Paris

N° ICS
FR12ZZ640382

ÉTABLISSEMENT TENEUR DU COMPTE À DÉBITER
(écrire en majuscule s.v.p)

ÉTABLISSEMENT ____________________

ADRESSE ____________________

____

CODE POSTAL ____________________

VILLE ____________________

DÉSIGNATION DU COMPTE À DÉBITER

CODE BANQUE | CODE GUICHET

NUMÉRO DU COMPTE | CLÉ

DATE __ __ ____ (jour, mois, année)

SIGNATURE OBLIGATOIRE ____________________

Offre valable jusqu'au 27/05/2015, réservé aux nouveaux abonnés (même nom + même adresse = même abonné) en France métropolitaine, dans la limite des stocks disponibles.

L297

LÂCHER DE BALLONS

Trouvez l'emplacement exact du ballon sur chaque action.

mensquare.com

—

VOUS AVEZ RAISON D'ÊTRE UN HOMME